

## Table des matières

|   |            |
|---|------------|
| Résumé.....   | iii        |
| REMERCIEMENTS .....   | vii        |
| Introduction.....   | 1          |
| Historiographie .....   | 3          |
| Problématique et méthodologie .....   | 7          |
| Le corpus de sources .....  | 9          |
| Plan du mémoire.....  | 14         |
| <b>Chapitre I – La Chine et la France aux XVIe et XVIIIe siècles.....</b>                                       | <b>17</b>  |
| <b>1.1. L’Empire du Milieu sous le Fils du Ciel Kangxi .....</b>  | <b>17</b>  |
| a) Changement dynastique et installation des Mandchous .....  | 17         |
| b) Gouvernement centralisé et ordre impérial.....   | 19         |
| c) Espace, population, religion .....   | 21         |
| d) Le système tributaire et les relations Chine-Occident .....  | 23         |
| e) Présence missionnaire en Chine.....  | 27         |
| <b>1.2. La France sous le Roi-Soleil.....</b>   | <b>30</b>  |
| a) Absolutisme, société et Église .....   | 30         |
| b) Le regard vers l’Orient : l’émergence de la Compagnie royale des Indes orientales .....                      | 34         |
| <b>Chapitre II – Pour la plus grande gloire de Dieu : la mission évangélicatrice des jésuites français.....</b> | <b>39</b>  |
| <b>2.1. Les missionnaires à la cour impériale .....</b>   | <b>39</b>  |
| <b>2.2. L’évangélisation de la population.....</b>  | <b>45</b>  |
| <b>Chapitre III – Le rôle scientifique des missionnaires en Chine .....</b>                                     | <b>53</b>  |
| <b>3.1. Le projet de l’Académie royale des sciences de Paris.....</b>   | <b>53</b>  |
| <b>3.2. Du projet au terrain : les réalisations .....</b>   | <b>55</b>  |
| a) L’astronomie .....   | 59         |
| b) Géographie et cartographie .....   | 62         |
| c) Professeurs à la cour impériale .....  | 70         |
| <b>Chapitre IV : les missionnaires dans les relations diplomatiques entre la Chine et l’Occident .....</b>      | <b>77</b>  |
| <b>4.1. Entre Louis XIV et Kangxi .....</b>   | <b>77</b>  |
| <b>4.2. Le Traité de Nerchinsk en 1689 .....</b>  | <b>80</b>  |
| <b>Chapitre V : Les missionnaires et l’image de la Chine en Europe .....</b>                                    | <b>85</b>  |
| <b>5.1. La diffusion des écrits missionnaires en Europe.....</b>  | <b>85</b>  |
| a) Autorité ecclésiastique .....  | 87         |
| b) Aristocratie .....   | 88         |
| c) Érudits.....   | 89         |
| <b>5.2. La description de la Chine .....</b>  | <b>91</b>  |
| a) Peuples, coutumes et langue.....   | 92         |
| c) Bureaucratie et mandarins .....  | 102        |
| d) Confucianisme et religions .....   | 106        |
| <b>Conclusion.....</b>  | <b>113</b> |

**Bibliographie..... 117**

## REMERCIEMENTS

Comment débiter ces remerciements sans traiter des Jésuites? Impossible de faire lettre morte de ces hommes, dotés d'un courage et d'une détermination sans faille, qui les à poussés à quitter leur terre natale et à entreprendre des périple dangereux, au péril de leurs vies, afin de suivre leurs convictions. Ils sont une source d'inspiration intarissable, qui traverse les âges et les époques. Leur contribution aux études sinologiques et à la rencontre entre la France et la Chine est majeure et constituent la principale source d'inspiration de cette étude.

Je tiens à remercier mon directeur de recherche, M. Shenwen Li, pour ses judicieux conseils et ses commentaires avisés, qui ont aiguisé mon esprit d'analyse et ont contribué à forger l'historien que je suis aujourd'hui. 多谢!

Je voudrais également offrir mes remerciements à Céliat Forget et au CÉLAT (Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions) pour m'avoir donné l'opportunité de m'impliquer au sein des activités du centre de recherche.

J'aimerais exprimer ma plus profonde gratitude envers mes parents, Janet Boucher et Normand Desbiens ainsi qu'à mon frère Pierre-Étienne Desbiens pour tout le support qu'ils m'ont donné pendant ces longues années de recherche. Je voudrais également souligner le dévouement de ma conjointe, Stéphanie Dion, qui a su m'encourager, me conseiller et apprécier mes exposés passionnés!

Enfin, je voudrais témoigner toute ma reconnaissance à ceux qui ont été là dans des moments plus difficiles et qui m'ont supporté sans compter. Merci à Keven Racine, Marie-Hélène Janvier et Pierre-Luc Dufour-Bergeron.



## Introduction

La croissance des missions chrétiennes en Chine trouve ses origines au cœur de la période des Grandes Découvertes, qui lancent le mouvement d'évangélisation outre-mer. Au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, le Portugal se voit confier l'exclusivité des missions d'Orient par le Saint-Siège. C'est par le biais des missions portugaises que le jésuite italien Alessandro Valignano (1539-1606), nommé visiteur et vicaire général des missions d'Orient, arrive dans la concession territoriale portugaise de Macao en 1578. À sa suite, le père Michele Ruggieri (1543-1607) en 1579 et finalement du jésuite italien Matteo Ricci (1552-1610) en 1582. À cette époque, les missionnaires sont confinés à Macao et il est impossible pour eux d'accéder à l'intérieur de la Chine. Cependant, les efforts de ces missionnaires, notamment leur adaptation à la culture chinoise, leur permettent d'ouvrir graduellement les portes de cet empire. La présence de ces jésuites en sol chinois marque donc au fer l'histoire de l'évangélisation en Asie et inaugure les prémices de l'Église de Chine. Malgré plusieurs tentatives infructueuses, la Compagnie de Jésus progresse vers son objectif de s'implanter en territoire chinois<sup>1</sup>. Grâce à l'audace et à l'intelligence de Ruggieri et notamment de Ricci, les missionnaires de l'ordre possèdent désormais une ligne de conduite dans leurs rapports avec les Chinois et l'élite lettrée de l'Empire, ce qui facilite grandement leur acceptation par les habitants.

La présence en Chine de Ricci n'est pas seulement un événement marquant pour la croissance de l'évangélisation et pour le dialogue entre Européens et Chinois, mais elle est centrale à l'essor de la production littéraire jésuite et au développement de l'étude de cette civilisation. En effet, initiés par celui-ci et poursuivis par ses successeurs, les comptes rendus scientifiques, religieux, historiques et culturels sont soigneusement transmis en Europe. Ainsi, en raison principalement de sa méthode d'adaptation à la culture chinoise, Matteo Ricci est le précurseur de deux cents ans de contacts entre l'Europe et la Chine. Par ailleurs, c'est en regard de son héritage que les chercheurs le considèrent comme le père de la sinologie<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Liam Matthew BROCKEY, *Journey to the East: The Jesuit Mission to China, 1579-1724*, Cambridge/London, The Belknap Press of Harvard University Press, 2007, p. 30-31.

<sup>2</sup> Josée FRÈCHES, *La sinologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1975, p. 11.

Du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, des jésuites de différents pays européens, dont des Portugais, Italiens, Espagnols, Français et Allemands se joignent à la mission portugaise en Chine et poursuivent le travail de Ricci afin de favoriser les contacts avec la population et les élites lettrées. D'autres figures importantes ont marquées l'évolution de l'Église de Chine, notamment Adam Schall von Bell (1592-1666) et Ferdinand Verbiest (1623-1688). Le premier, Schall von Bell, est un jésuite allemand qui atteint d'importantes fonctions scientifiques au sein de l'administration chinoise. Il contribue, entre autre, à ouvrir les hautes sphères de l'empire aux missionnaires de par ses compétences scientifiques. Le second, Verbiest, est un jésuite belge et le successeur de Schall von Bell dans ses fonctions impériales. Il est l'un des instigateurs de la mission française alors qu'il formule la demande pour de nouveaux missionnaires français pour le développement de la mission chinoise.

Dans la foulée du développement des missions évangéliques de Chine, la France profite de cette opportunité pour organiser une mission religieuse dans l'*Empire du Milieu* afin d'instaurer une Église française en sol chinois. Cette entreprise est adjointe d'un volet scientifique par l'Académie royale des sciences de Paris et d'un mandat diplomatique par Louis XIV et son ministre, Jean-Baptiste Colbert (1619-1683), dans l'objectif de permettre un rayonnement de la France en Chine. Six missionnaires sont sélectionnés au sein de la Compagnie de Jésus pour mener à bien cette mission; Jean de Fontaney (1643-1710), Joachim Bouvet (1656-1730), Jean-François Gerbillon (1654-1707), Claude de Visdelou (1656-1737), Louis Lecomte (1655-1729) et Guy Tachard (1648-1712). À partir de 1685, et ce jusque dans les deux premières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, ils parcourent la Chine afin de propager la foi chrétienne et épauler les paroisses régionales de l'empire chinois. De plus, acceptés au sein de l'Académie française tels des *Mathématiciens du Roi*, ils profitent de ces expéditions pour produire des recherches scientifiques destinées aux savants européens.

Les résultats de leurs travaux sont impressionnants, tant du point de vue anthropologique qu'historique. En effet, bien que les missionnaires œuvrent tous sous la bannière évangélicatrice, certains accèdent aux hautes sphères du pouvoir impérial en tant que conseillers scientifiques, interprètes, diplomates, enseignants, techniciens et pharmaciens. Une quantité remarquable d'écrits, de mémoires, de correspondances et d'études sont expédiés en Europe et forment progressivement une imposante masse documentaire. Ils traitent d'une panoplie de sujets divers,

notamment de la culture, de la langue et de l'histoire de la Chine qu'ils étudient, de la philosophie des classiques chinois (les *Jing*) dont ils traduisent du mandarin les imposants tomes ou de la structure administrative et politique de l'Empire, du territoire et de la géographie continentale de ce royaume.

D'ailleurs, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la Chine figure parmi les sujets de prédilection des intellectuels, car elle représente un terrain fertile aux affrontements philosophiques. Les philosophes Voltaire, Montesquieu, Leibniz et plusieurs autres, s'investiront dans l'étude de la Chine afin de supporter la sinophilie des uns et la sinophobie des autres. En outre, la Chine se trouve au cœur des préoccupations des lecteurs et intellectuels qui découvrent une civilisation millénaire avancée.

## **Historiographie**

La présence des jésuites en Chine et la production littéraire qui en découle composent la base de l'étude des missions jésuites en Chine. Or, nous jugeons important d'amorcer ce survol historiographique par l'ouvrage de Jacques Gernet, *Le christianisme en Chine : action et réaction*<sup>3</sup>, dans lequel il étudie les interactions entre les Chinois et les missionnaires en accordant une importance particulière à la position chinoise, se démarquant des recherches antérieures. De plus, son ouvrage *La société et la pensée chinoise aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*<sup>4</sup>, représente un pas important dans l'analyse des structures sociales de la société chinoise en plus d'aborder l'évolution intellectuelle de cette civilisation millénaire. Il nous permet d'établir plusieurs liens importants afin de comprendre les différences culturelles et philosophiques que doivent surmonter les missionnaires dans leur objectif d'évangélisation. Il faut noter également l'apport important de Joseph Needham, *Dialogue des civilisations Chine-Occident : pour une histoire œcuménique des sciences*<sup>5</sup>, qui représente une référence incontournable des échanges scientifiques entre l'Occident et la Chine, par lequel l'auteur analyse en détail les techniques et approches des missionnaires quant à l'évolution des sciences chinoises. Benjamin A. Elman avec ses deux ouvrages, *A cultural history of modern science in China* ainsi que *On their own terms*:

---

<sup>3</sup> Jacques GERNET. *Le christianisme en Chine : action et réaction*. Gallimard, Paris, 1982.

<sup>4</sup> Jacques GERNET. *La société et la pensée chinoises aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : résumés des cours et séminaires au Collège de France. Chaire d'histoire intellectuelle et sociale de la Chine*. Paris, Fayard, 2007.

<sup>5</sup> Joseph NEEDHAM. *Dialogue des civilisations Chine-Occident : pour une histoire œcuménique des sciences*. Paris, La Découverte, 1991.

*science in China, 1500-1900*<sup>6</sup> guide notre analyse du rôle scientifique des Mathématiciens du Roi en Chine en nous permettant de comprendre davantage la science traditionnelle chinoise et les innovations occidentales qui y sont apportés par les jésuites. Cet autre texte intéressant de Jacques Gernet pour notre étude, « La Politique de conversion de Matteo Ricci en Chine<sup>7</sup> », nous permet de comprendre plus en détail les techniques d'adaptation mises de l'avant par Matteo Ricci afin de favoriser les contacts entre jésuites et Chinois.

D'autres auteurs importants ont abordé les missions jésuites en Chine et les interactions entre la Chine et l'Europe, notamment Jean-Pierre Duteil, dont *Le mandat du ciel : le rôle des jésuites en Chine, de la mort de François-Xavier à la dissolution de la Compagnie de Jésus (1552-1774)*<sup>8</sup> apporte un éclairage complet sur la présence jésuite en Chine, retraçant les différentes missions, l'implantation du christianisme ainsi que les multiples échanges entre les chrétiens et les Chinois. L'auteur pose un regard détaillé sur la volonté politique de Louis XIV à l'égard de la mission des Mathématiciens jésuites ainsi que du volet scientifique de leur présence en Chine. Autre publication majeure dans le domaine, l'ouvrage de Liam Matthiew Brockey, *Journey to the East: the Jesuit Mission to China, 1579-1724*<sup>9</sup>, fournit une rétrospective complète des missions jésuites en Chine avec un regard particulier sur le Portugal et ses implications dans l'évolution de l'Église chinoise.

Il existe également plusieurs travaux sur les jésuites français en Chine qui concernent plus directement le sujet de ce mémoire. La récente thèse de Bai Zhimin, *Les voyageurs français en Chine aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*<sup>10</sup>, est une publication centrale à toute étude des voyageurs et missionnaires français de cette période et notre recherche n'y fait pas exception. Dans une perspective d'analyse littéraire et historique, cette auteure étudie l'apport des voyageurs d'origine française, principalement des missionnaires, au développement des échanges entre la Chine et la France. L'auteure y aborde en détail les différents rôles de missionnaires français en

---

<sup>6</sup> Benjamin A. ELMAN. *A cultural history of modern science in China*. Cambridge, Harvard University Press, 2006.  
Benjamin A. ELMAN. *On their own terms: science in China, 1500-1900*. Cambridge, Harvard University Press, 2005.

<sup>7</sup> Jacques GERNET. « La Politique de conversion de Matteo Ricci en Chine ». Dans *Archives de sciences sociales des religions*. No. 36, 1973.

<sup>8</sup> Jean-Pierre DUTEIL. *Le mandat du Ciel : le rôle des jésuites en Chine*. Arguments, Paris, 1994.

<sup>9</sup> BROCKEY. *Op. cit.*

<sup>10</sup> BAI Zhimin. *Les voyageurs français en Chine aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris, L'Harmattan, 2007.



accordant une attention particulière aux cinq Mathématiciens de Louis XIV. Toujours à propos de la présence des missionnaires en Chine, l'étude de Shenwen Li, *Stratégies missionnaires des jésuites français en Nouvelle-France et en Chine au XVII<sup>e</sup> siècle*<sup>11</sup> constitue également un ouvrage phare dans l'analyse comparative des méthodes d'implantation des jésuites français en Chine et en Amérique du Nord. Concernant la Chine, il explique clairement les différences stratégiques que les jésuites français, dont les cinq Mathématiciens du Roi, ont utilisées pour faciliter leurs travaux missionnaires en Chine. Par ailleurs, plusieurs colloques de sinologie et d'étude des missionnaires en Chine sont fondamentaux pour la compréhension plus précise des différents rôles occupés par les jésuites français en Chine<sup>12</sup>. L'article de Louis Wei Tsing-Sing, « Louis XIV et K'ang-hi : l'épopée des missionnaires français du grand siècle en Chine<sup>13</sup> », paru dans la *Nouvelle Revue de science missionnaire* a certainement constitué un point de départ probant pour notre étude, en raison de son analyse parallèle du règne des deux souverains, Louis XIV et Kangxi, en abordant leur attitude à l'égard de l'Église, des échanges diplomatiques, scientifiques et culturels entre la France et la Chine par le biais des « cinq Mathématiciens du Roi ».

L'article d'Isabelle Landry-Deron, « Les Mathématiciens envoyés en Chine par Louis XIV en 1685<sup>14</sup> » est une base incontournable pour notre mémoire. L'auteure présente les implications qui ont résulté de l'envoi en Chine des cinq missionnaires français accrédités par l'Académie royale des sciences de Paris. Elle dresse également un portrait complet du contexte et des enjeux ayant motivé ce projet de Louis XIV et de l'Académie royale des sciences de Paris. Il s'agit d'un

---

<sup>11</sup> Shenwen LI. *Stratégies missionnaires des jésuites français en Nouvelle-France et en Chine au XVII<sup>e</sup> siècle*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2001.

<sup>12</sup> C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du colloque international de sinologie : la mission française de Pékin aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Les Belles Lettres, 1976; C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de sinologie : Chine et Europe : évolution et particularités des rapports Est-Ouest du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1991; C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du V<sup>e</sup> colloque international de sinologie : succès et échecs de la rencontre Chine et occident du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Les Belles Lettres, 1993; C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du VI<sup>e</sup> colloque international de sinologie : Images de la Chine : le contexte occidental de la sinologie naissante*, Paris, Les Belles Lettres, 1995; Catherine JAMI et Hubert DELAHAYE. *L'Europe en Chine : interactions scientifiques, religieuses et culturelles aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris, Collège de France, 1993.

<sup>13</sup> Louis Wei TSING-SING, « Louis XIV et K'ang-hi : l'épopée des missionnaires français du grand siècle en Chine. ». Schöneck/ Beckenried, *Nouvelle Revue de science missionnaire*, 1963.

<sup>14</sup> Isabelle LANDRY-DERON, « Les Mathématiciens envoyés en Chine par Louis XIV en 1685 », dans *Archives for the History of Exact Science*, 55, 2001.

apport remarquable à notre étude. À ce sujet, l'article de Paul Rule, « Kangxi and the Jesuits: Missed Opportunity of Futile Hope?<sup>15</sup> », démontre les relations entre les jésuites français et l'empereur Kangxi. L'auteur illustre la dualité entre l'objectif de conversion de l'empereur pour les jésuites et celui de profiter des compétences scientifiques et techniques des missionnaires pour Kangxi. Ce texte revêt une importance certaine dans la démarche d'analyse de notre mémoire, car il contribue à comprendre davantage les relations entre les missionnaires et le monarque. En ce qui concerne les différents rôles occupés par les jésuites français en Chine, l'article de Jean-Pierre Duteil, « Les jésuites français et la transmission des sciences et des techniques entre Chine et Europe aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>16</sup> », traite des échanges scientifiques entre les missionnaires français en Chine, les Chinois et les intellectuels européens. Cet article est important afin de comprendre adéquatement le travail scientifique des Mathématiciens de Louis XIV à la cour impériale ainsi qu'avec l'élite lettrée de l'Empire et apporte une dimension intéressante concernant la transmission des connaissances vers l'Europe. À ce sujet, l'article de Catherine Jami, « Pékin au début de la dynastie Qing : capitale des savoirs impériaux et relais de l'Académie royale des sciences de Paris<sup>17</sup> », démontre l'importance du projet scientifique de l'Académie royale parisienne et des diverses expériences des jésuites français en Chine. C'est un texte phare concernant le rôle scientifique des jésuites français en Chine, autant à la cour de Kangxi que lors de leurs nombreux voyages dans les provinces.

En ce qui a trait aux implications diplomatiques et politiques des missionnaires français, le mémoire de Jean-Philippe Lafond, *La bureaucratie impériale chinoise sous le regard jésuite aux 16<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles*<sup>18</sup>, dont l'analyse comparative sur les descriptions jésuites de la bureaucratie chinoise, fournit de nombreux éléments pour notre propos, notamment sa présentation des écrits de Louis Lecomte, un des Mathématiciens de Louis XIV. D'ailleurs, en matière d'implication diplomatique, l'article de Shenwen Li, « La signature du traité de Nerchinsk en 1689 entre la

---

<sup>15</sup> Paul RULE, « Kangxi and the Jesuits: Missed Opportunity of Futile Hope? », dans Shenwen LI, *Chine, Europe, Amérique : rencontres et échanges de Marco Polo à nos jours*, Québec, PUL, 2010.

<sup>16</sup> Jean-Pierre DUTEIL, « Les jésuites français et la transmission des sciences et des techniques entre Chine et Europe aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ». Dans Laurent CESARI et Denis VARASCHIN, *Les relations franco-chinoises au vingtième siècle et leurs antécédents*, Arras, Artois Presses Université, 2003.

<sup>17</sup> Catherine JAMI, « Pékin au début de la dynastie Qing : capitale des savoirs impériaux et relais de l'Académie royale des sciences de Paris », dans *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine* n° 55-2, 2008/2.

<sup>18</sup> Jean-Philippe LAFOND, *La bureaucratie impériale chinoise sous le regard jésuite aux 16<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles*, Québec, Mémoire de maîtrise présenté à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval, 2010.

Chine et la Russie : les jésuites comme interface culturelle.<sup>19</sup> », fait le point sur l'expédition diplomatique chinoise auprès des ambassadeurs russes à la fin du XVIIe siècle. Cet article relate le rôle prépondérant des missionnaires jésuites en tant qu'interprètes, conseillers politiques et culturels, mais également comme diplomates.

Cette brève historiographie ne serait complète sans l'apport de Claudia von Collani et son ouvrage, *Joachim Bouvet, S.J., Journal des voyages*<sup>20</sup>, dont la présentation commentée des écrits de Joachim Bouvet fournit des informations précises sur l'ensemble des déplacements du missionnaire entre la France et la Chine. La publication de Mme Yves de Thomaz de Bossierre, *Jean-François Gerbillon, S.J. (1654-1717) : Un des cinq Mathématiciens envoyés en Chine par Louis XIV*<sup>21</sup>, est une biographie complète sur le jésuite, fournissant plusieurs écrits du missionnaire en plus d'une analyse des grands moments de sa vie. Ses études sur le rôle de Gerbillon dans les négociations entre la Chine et la Russie en 1689 sont primordiales et inspirantes. Loin d'être exhaustif, ce sommaire démontre brièvement les principales sources d'inspiration qui constituent les piliers de cette étude.



## **Problématique et méthodologie**

Les écrits des jésuites français sont fondamentaux à notre analyse et ils représentent la base de cette étude. En effet, c'est grâce à ces récits que nous connaissons en détail leur travail en territoire chinois. Ce sont de riches témoignages qui nous informent sur leur impact diversifié en Chine, tant pour l'évangélisation qui constitue leur principal objectif, que dans des domaines tels que les sciences, la politique, la langue, la culture et la diplomatie. De plus, ces sources renferment des éléments importants quant à la perception de la Chine par les missionnaires, qui compose progressivement l'image de l'*Empire du Milieu* en Europe. Dans ce mémoire, nous voulons étudier les différents rôles des cinq jésuites Mathématiciens du Roi en Chine : missionnaires, scientifiques, conseillers culturels dans les activités diplomatiques et leur rôle dans l'introduction de l'image de la Chine en Europe. À la différence de la plupart des travaux

---

<sup>19</sup> Shenwen LI, « La signature du traité de Nerchinsk en 1689 entre la Chine et la Russie : les jésuites comme interface culturelle. » Dans Paul SERVAIS (Ed.), *Entre puissance et coopération : les relations diplomatiques entre l'Orient et l'Occident du 17<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2007.

<sup>20</sup> Claudia von COLLANI, *Joachim Bouvet, S.J., Journal des voyages*, Taipei, Taipei Ricci Institute, 2005.

<sup>21</sup> Mme Yves de Thomaz de Bossierre, *Jean-François Gerbillon, S.J. (1654-1717) : un des cinq Mathématiciens envoyés en Chine par Louis XIV*, Louvain, Louvain Chinese Studies, 1994.

portant sur l'analyse séparée des différentes activités des jésuites français en Chine, l'originalité de notre mémoire réside dans l'étude simultanée des multiples rôles de ces jésuites Mathématiciens du Roi en Chine.

Ce mémoire vise à comprendre les implications des jésuites français en Chine et leur rôle dans l'inauguration de relations entre la France et l'*Empire du Milieu*. Néanmoins, notre objet d'étude se restreint à l'équipe de jésuites français, sélectionnée par Louis XIV à titre de Mathématiciens du Roi, et envoyée au Siam puis en Chine en 1685. De ce groupe de six jésuites (Fontaney, Bouvet, Gerbillon, Visdelou, Lecomte et Tachard), seuls les cinq premiers forment le corps de notre objet d'étude. Or, le père Tachard fut évincé de notre objet de recherche puisqu'il ne se joint pas au reste de l'équipe en Chine, mais demeure au Siam avant de se rendre dans la mission indienne. Le cadre spatio-temporel établi pour ce mémoire débute en 1685, date qui marque le départ de l'Amphitrite du port de Brest en direction du Siam, puis en Chine, avec à son bord l'équipe de Mathématiciens du Roi, et se clôt en 1717 par la suspension de la protection du christianisme par l'empereur Kangxi (r. 1661-1722).

Cette période est marquante pour la mission jésuite française en raison de plusieurs facteurs importants. Dans un premier temps, la période s'échelonnant de 1685 à 1688 marque la tentative d'établir des relations entre la France et le Siam qui se conclut par un échec. Puis, à partir de 1688, les missionnaires arrivent dans la capitale chinoise, Pékin, et y rencontrent l'empereur qui sélectionne deux d'entre eux (Bouvet et Gerbillon) pour travailler dans le domaine des sciences, de l'astronomie et des mathématiques à la cour impériale. En 1692, les travaux des missionnaires sont récompensés par l'adoption par Kangxi d'un Édít de Tolérance du christianisme dans l'empire, marquant le début d'une période faste pour la mission chrétienne de Chine, période qui se poursuivra jusqu'en 1717, lors de la fin de la protection au christianisme. Dans un deuxième temps, cet âge d'or pour la mission se traduit par une production littéraire prolifique : les jésuites à la Cour, Bouvet et Gerbillon, traitent de leurs fonctions scientifiques, diplomatiques et professorales, alors que Fontaney et Lecomte arpentent la Chine et y décrivent le pays sous toutes ses coutures. Enfin, cette période est fondamentale pour le développement de la chrétienté chinoise et l'établissement d'une autorité religieuse française.

En regard du type de document à analyser, que nous prendrons le soin d'exposer en détail plus loin, nous avons préconisé l'analyse qualitative de contenu pour la construction de ce mémoire. Cette méthodologie s'avère la plus efficace pour construire un portrait fidèle du travail des jésuites français en Chine ainsi que les multiples rôles qu'ils ont joués dans les interactions entre la France et l'*Empire du Milieu*. Ainsi, nous comptons relever chaque information relative au rôle exercé par les missionnaires jésuites au sein de la capitale impériale, de la Cour de l'empereur, des provinces et régions de l'empire. De plus, nous désirons également analyser les principales descriptions de l'*Empire du Milieu* par les jésuites afin d'en dégager l'image de la Chine projetée en Europe. En procédant de cette façon, nous serons en mesure non seulement de dresser un portrait exhaustif des différentes occupations des missionnaires jésuites français en Chine dans leurs interactions avec les Chinois, mais également d'obtenir le visage de la Chine dépeinte par les jésuites aux lecteurs européens de cette époque.

### **Le corpus de sources**

Les sources figurant au cœur de l'analyse de cette étude ont été sélectionnées selon trois critères principaux. Premièrement, les documents identifiés sont directement issus de la plume des cinq jésuites français sélectionnés par Louis XIV. Deuxièmement, il est essentiel que les documents répondent spécifiquement à l'objectif de recherche, soit de comprendre les différents rôles des missionnaires jésuites en Chine. L'ensemble de ce corpus sélectionné est accessible grâce au réseau de bibliothèques, de librairies ainsi que par internet (*Gallica*, documents archivés numérisés en ligne de la Bibliothèque nationale de France).

Pour mener à bien cette recherche, deux types de sources primaires ont été analysés, soit des ouvrages de type monographie ainsi que des recueils de textes et de lettres. Nous devons cette riche production littéraire aux règles rigoureuses établies par Ignace de Loyola lors de la fondation de la Compagnie de Jésus. Grâce à une correspondance constante entre les missionnaires outre-mer et les supérieurs de l'ordre, nous avons accès à une masse de renseignements sur l'état des missions et différents aspects de la vie des missionnaires en relation avec les populations locales. Par exemple, ils font office d'observateurs et d'analystes chevronnés qui décrivent à leurs supérieurs les cultures côtoyées et dressent le portrait des pays qui les accueillent. Faisant office d'anthropologues, de sociologues et d'historiens, les jésuites

français ont produit nombre d'écrits, qui servent désormais aux chercheurs dans l'étude des rencontres culturelles et religieuses entre les Européens et les peuples rencontrés. Ainsi, parce qu'ils remplissaient d'abord leur devoir de correspondance à leurs supérieurs en Europe, il n'est pas étonnant de constater la densité et surtout, la qualité de ces récits produits dans le cadre de la mission chinoise. Bien entendu, il s'agit avant tout de compte rendu religieux avoué dont les jésuites se servent afin d'illustrer l'avancement de l'évangélisation. Néanmoins, outre cet objectif déclaré d'entrée de jeu, leur production littéraire constitue une base centrale, si ce n'est essentielle, à l'élaboration de cette étude.

Les deux premières sources analysées dans le cadre de cette étude sont issues de la plume de Joachim Bouvet. D'entrée de jeu, son mémoire *Portrait historique de l'empereur de la Chine présenté au roi*<sup>22</sup>, paru en 1697 en France et destiné au roi Louis XIV, relate la vie, la personnalité et le type de souverain qu'est l'empereur de la Chine, Kangxi des Qing. Dans cette monographie, le père jésuite décrit la cour impériale, les interactions entre les missionnaires et l'élite des Qing ainsi que la position des religieux dans l'élite lettrée. Bouvet expose la relation établie entre les jésuites et Kangxi et le rôle des missionnaires au service de l'empereur. Il s'agit d'une source fondamentale pour l'étude des fonctions jésuites en Chine et surtout à la cour impériale de Pékin. De plus, l'ouvrage fait office de compte rendu de mission et de demande de financement au roi de France, par le biais duquel Bouvet révère l'administration Qing, la gouvernance de l'empereur ainsi que les progrès de la mission. Il expose au Roi-Soleil la nécessité d'un appui financier soutenu pour le bien de l'évangélisation, tout en misant sur le statut de la France comme fer de lance du christianisme en Europe, pour arriver à ses fins.

Le second récit de Bouvet, que nous avons étudié sous la forme d'un recueil de lettres édité et annoté par Claudia von Collani intitulé *Joachim Bouvet, S.J., Journal des voyages*<sup>23</sup>, traite de plusieurs voyages de Bouvet entre 1693 à 1697. Ce recueil de textes couvre la mission diplomatique du jésuite français, organisée par l'empereur Kangxi et destinée au roi Louis XIV. Entre juillet 1693 et mai 1697, Bouvet décrit le périple qui l'amène de Pékin en direction de Canton, pour faire voile vers la France afin de rencontrer le Roi-Soleil et y recruter de nouveaux

---

<sup>22</sup> Joachim BOUVET. *Portrait historique de l'empereur de la Chine, présenté au roy/par le p. J. Bouvet, de la Compagnie de Jésus, missionnaire de la Chine*. Étienne Michellet, premier imprimeur du roy, 1697.

<sup>23</sup> Claudia von COLLANI, *Joachim Bouvet, S.J., Journal des voyages*, Taipei, Taipei Ricci Institute, 2005.

missionnaires pour la mission chrétienne. Une fois ses tâches accomplies, Bouvet raconte son retour vers la Chine et termine son récit par son arrivée en terre chinoise. Bien qu'il s'agisse d'une source moins riche que son mémoire, les récits de voyage nous permettent d'analyser le regard du missionnaire sur son rôle d'envoyé impérial et sur les interactions vécues avec la population chinoise, l'élite lettrée ainsi que la noblesse. Il apporte plusieurs renseignements intéressants concernant le recrutement et la formation des nouveaux missionnaires, ainsi que l'état du commerce et du transport maritime en Chine. Cependant, l'apport véritable de cette source réside dans la description précise de la nomination de Bouvet à titre de représentant officiel de l'empereur et des rituels de l'élite lettrée et de la noblesse dans leurs interactions avec celui-ci. De plus, le jésuite fait part dans ces écrits de plusieurs aspects de la culture chinoise, de l'administration impériale ainsi que de la géographie chinoise. Enfin, ces textes fournissent des détails sur le rôle de Bouvet et des jésuites scientifiques dans l'ouverture d'un dialogue non seulement politique, mais également scientifique, culturel et commercial entre Kangxi et le roi Louis XIV.

Autre source figurant au cœur de cette étude : l'ouvrage de Louis Lecomte, *Un jésuite à Pékin : Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine, 1687-1692*<sup>24</sup> est un élément central dans notre propos. La monographie utilisée pour l'analyse est une édition moderne des textes de Lecomte, éditée et présentée par Frédérique Touboul-Bouyeure en 1990, parus pour une première fois en 1696. Ce membre de l'équipe de jésuites mathématiciens de Louis XIV a abordé une multitude de sujets concernant la Chine, ce qui en fait un ouvrage incontournable dans l'étude de la Chine du XVIIe siècle. Dans cet ouvrage divisé en quatorze lettres, Lecomte aborde le voyage de l'équipe du Siam vers la Chine, l'accueil que leur réserve l'empereur au sein de la capitale, l'architecture, l'urbanisme, la géographie et la climatologie, la culture chinoise, la langue, la politique et le gouvernement impérial, les différentes religions, l'établissement du christianisme, les techniques missionnaires de christianisation, l'Édit de Tolérance adopté pour la protection du christianisme par Kangxi, ainsi qu'une conclusion générale des observations des jésuites en Chine. Ainsi, cette source est fondamentale dans l'analyse de la construction d'une image de la Chine par les missionnaires jésuites. Il s'agit d'une riche source d'information sûre

---

<sup>24</sup> Louis LECOMTE, *Un jésuite à Pékin : nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine, 1687-1692*, présenté par Frédérique TOUBOUL-BOUYEURE, Paris, Phébus, 1990. (Original 1696).

concernant la plupart des sujets d'intérêt sur la Chine moderne, présentée sous forme de lettres destinées à des personnalités françaises issues de la noblesse ou de l'Église. Au-delà de l'optimisme typique des récits jésuites de la mission de Chine, ces écrits dressent un portrait de l'état de plusieurs secteurs de la vie chinoise. Ces lettres sont en outre une façon supplémentaire d'informer l'Europe du développement des connaissances sur la Chine en demandant du soutien et du financement pour la poursuite de la mission.

En ce qui a trait à Jean de Fontaney, supérieur de la mission des Mathématiciens, deux lettres ont particulièrement retenu notre attention. Ces correspondances figurent au sein de la grande publication de la Compagnie de Jésus, *Lettres édifiantes et curieuses des missions étrangères : Mémoires de la Chine*<sup>25</sup>, dont nous avons analysé l'édition de 1819, version la plus près de l'originale du début du XVIIIe siècle. Destinées au père de la Chaise, confesseur du roi Louis XIV, ces deux lettres sont une source importante de renseignements concernant l'état général de la mission. Ainsi, dans ses deux lettres, le supérieur de la mission jésuite française propose une rétrospective complète de la mission des Mathématiciens, inaugurée en 1685. Ces écrits révèlent précisément la sélection et la composition de l'équipe de missionnaires ainsi que leur assermentation par l'Académie royale des sciences de Paris. Il décrit en détail le rôle scientifique des jésuites, entre autres leurs observations astronomiques et géographiques, en plus de s'attarder sur l'admission de Bouvet et Gerbillon à la cour de Kangxi. Le missionnaire y expose également la relation entre les jésuites français et l'empereur. De plus, ces écrits nous permettent de suivre les déplacements des trois missionnaires qui arpentent la Chine (Louis Lecomte, Claude de Visdelou, Jean de Fontaney). Un peu à l'image de son confrère Lecomte, Fontaney fournit plusieurs descriptions de la culture, du caractère, de la géographie, des religions, de la politique et des sciences chinoises en plus d'aborder le contexte politique, économique et religieux de l'époque.

---

<sup>25</sup> Jean de FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi, Tcheou-chan, 15 février 1703 », dans *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères : mémoires de la Chine*, T.9, 1819 et Jean de FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi, Londres, le 15 janvier 1704 », dans *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères : mémoires de la Chine*, T.9, 1819.



Dernière source majeure de ce mémoire, les récits de voyage en Mandchourie et en Mongolie de Jean-François Gerbillon, *Voyage du père Gerbillon en Tartarie fait à la suite de l'empereur de la Chine*<sup>26</sup>, publié dans la monumentale encyclopédie du père Jean-Baptiste Du Halde, *Description géographique, historique, chronologique, politique, et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise, enrichie des cartes générales et particulières de ces pays, de la carte générale et des cartes particulières du Thibet, & de la Corée; & ornée d'un grand nombre de figures & de vignettes gravées en taille douce*, parue en 1735. Il s'agit de la première édition disponible des récits de voyage de Gerbillon qui accompagne l'empereur Kangxi dans ses voyages en Tartarie chinoise. Ces rapports sont importants dans notre analyse des interactions entre Kangxi et Gerbillon, membre de sa suite rapprochée. Cette relation entre le religieux et le souverain se précise, notamment par des cours de sciences européennes prodigués au monarque pendant ses voyages, sans oublier le fait que le missionnaire partage régulièrement la table et les temps libres du souverain. En outre, ces textes nous démontrent toute la richesse des rapports entre l'empereur et ses suivants jésuites. Néanmoins, les récits de Gerbillon révèlent d'autres informations d'intérêt pour notre sujet d'étude, soit la description de la géographie chinoise et mandchoue, des peuples résidant dans ces contrées éloignées de la capitale, des us et coutumes des cultures minoritaires des périphéries de l'Empire. Gerbillon dresse ainsi un portrait géographique et anthropologique de la Mandchourie et de certains territoires de la Mongolie actuelle, alors sous juridiction chinoise. Ces informations sont très utiles afin d'étudier l'image de la Chine des jésuites en Europe. Ces récits sont d'une importance certaine, car Gerbillon y documente aussi les négociations entre la Chine et la Russie dans le cadre des conférences de paix de Nerchinsk en 1689<sup>27</sup>. Ces informations sont particulièrement importantes pour notre mémoire qui porte en partie sur le rôle diplomatique des jésuites français en Chine.

Claude de Visdelou, un des cinq Mathématiciens étudiés, fut un auteur prolifique. Or, ses travaux s'orientent davantage sur la description de l'histoire lointaine et de la philosophie chinoise, l'histoire religieuse et les rapports d'observations astronomiques. Notons, par exemple, la *Notice du livre chinois nommé Y-King ou livre canonique des changements avec des notes par Claude de Visdelou, évêque de Claudiopolis, Supplément à la Bibliothèque orientale de M.*

---

<sup>26</sup> Les huit voyages du père Gerbillon en Tartarie dans DU HALDE, *op. cit.*, T 4., pp. 87 à 422.

<sup>27</sup> BOSSIÈRE, *op. cit.*, p. 29.

d'Herbelot ainsi que son *Histoire de la Chine* annotée en latin figurent parmi ses œuvres les plus probantes<sup>28</sup>. Néanmoins, comme l'intérêt de ses travaux ne rejoint pas directement notre objet d'étude, nous n'utiliserons que certains de ses écrits.

Outre les récits propres de ces cinq jésuites français, les écrits de certains autres missionnaires de la même époque nous ont aussi été utiles. Par exemple, le père Thomas Pereira (1645-1708), jésuite portugais, a participé en même temps que Gerbillon, aux négociations de Nerchinsk entre les Chinois et les Russes en 1689. Comme les écrits de son confrère, le journal de Pereira figure dans la *Description* du père Du Halde et nous permettra de faire une analyse comparative entre ces deux documents afin de mieux connaître le rôle de Gerbillon dans cette négociation<sup>29</sup>. De plus, plusieurs autres missionnaires ont alimenté les fameuses *Lettres édifiantes et curieuses...* et la *Description* du père Du Halde. Leurs écrits contribueront à nous fournir un regard extérieur sur le rôle des cinq jésuites français en Chine.

## **Plan du mémoire**

Notre étude est divisée en cinq chapitres visant à mettre en lumière le rôle des jésuites Mathématiciens de Louis XIV dans les interactions entre la Chine et la France. Cette structure répond également au besoin de suivre l'analyse dans un cheminement clair et un ordre logique.

Le premier chapitre de ce mémoire constitue une brève contextualisation de la France et de la Chine au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous présenterons tout d'abord l'*Empire du Milieu* sous Kangxi en commençant par l'installation des Qing sur le trône impérial en 1644, pour présenter ensuite la population, l'espace, la société, l'économie et le gouvernement de la Chine. Nous terminerons en relatant les principales relations entre la Chine et l'Occident, faisant suite à l'arrivée des missionnaires en Chine dès le XVI<sup>e</sup> siècle. En guise de seconde section à ce chapitre, nous nous

---

<sup>28</sup> Claude de VISDELOU dans Guillaume PAUTHIER (ed.), *Livres sacrés de l'Orient*, Paris, Bureau du Panthéon littéraire, 1842, pp. 137-149; Claude de VISDELOU, *Supplément à la Bibliothèque orientale de M. d'Herbelot*, 1780; Claude de VISDELOU, *Histoire de la Chine* en latin, 6 vol. Pour en savoir davantage concernant les autres publications du jésuite, voir Louis PFISTER S.J., *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de Chine, 1552-1773*, Shanghai, Tome II, 1971, p. 454, ainsi que l'article de John W. WITEK, S.J., « Claude Visdelou and the chinese paradox », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du VI<sup>e</sup> colloque international de sinologie : Images de la Chine : le contexte occidental de la sinologie naissante*, Paris, Les Belles Lettres, 1995, p. 371-385.

<sup>29</sup> Jean-François GERBILLON, « Voyage en Tartarie du père Gerbillon, Premier voyage en l'année 1688 », dans DU HALDE, *op. cit.*, Tome 4, p. 120 et 163.

attarderons sur la France de Louis XIV, présentant des éléments comparatifs à l'Empire chinois et la consécration de l'absolutisme français. Nous tournerons notre regard vers les ambitions grandissantes de Louis XIV envers l'Orient et l'émergence de la Compagnie royale des Indes orientales, qui marquent une période faste pour les missions asiatiques. Enfin, nous aborderons l'élaboration d'un projet religieux, scientifique, diplomatique et culturel en Asie, dont les cinq Mathématiciens de Louis XIV deviendront les principaux acteurs dans la fondation de la mission française de Chine en 1700.

La seconde partie de notre étude vise à démontrer l'impact religieux qu'ont eu les missionnaires français lors de leur séjour en Chine. Ainsi, nous arborerons la présence jésuite à la cour impériale et le rôle religieux des missionnaires auprès des élites de l'empire chinois dans leurs tentatives de convertir les mandarins et l'empereur Kangxi. Pour clore ce chapitre, nous exposerons le rôle évangéliste des missionnaires dans les provinces.

La troisième section de cette recherche sera consacrée aux travaux scientifiques des jésuites français dans l'*Empire du Milieu*. Considérée comme le principal outil de conversion dans une contrée civilisée comme la Chine, l'utilisation des connaissances scientifiques à la cour impériale et dans les provinces sera analysée. Ensuite, nous présenterons le projet de l'Académie royale des sciences de Paris pour « la perfection des sciences naturelles », dont le mandat impliquait diverses expériences en Chine qui devaient être menées par les cinq jésuites une fois installés en territoire chinois. Suivant l'objectif de créer un réseau d'échanges scientifiques entre l'Occident et l'Orient, les implications des missionnaires seront abordées, notamment en ce qui a trait à l'astronomie, la géographie et la cartographie ainsi que les sciences chinoises.

Le quatrième chapitre propose une analyse des relations diplomatiques et politiques entre la Chine et l'Occident par le biais des missionnaires jésuites français. Pour ce faire, nous observerons les rapports créés entre Louis XIV et Kangxi par l'intermédiaire des jésuites français à titre de diplomates. Afin d'élargir la piste d'analyse, nous nous attarderons au rôle prépondérant des missionnaires français dans le rétablissement des relations entre la Chine et la Russie lors des conférences de paix de Nerchinsk en 1689.

Enfin, le dernier segment de l'étude porte sur la création d'une image de la Chine projetée en Europe, notamment par la diffusion des écrits missionnaires. Nous analyserons la composition de cette image en présentant des descriptions de la Chine figurant dans les récits des jésuites Mathématiciens de Louis XIV et aborderons l'influence de ces écrits sur l'image de la Chine en Europe de l'époque.

## Chapitre I – La Chine et la France aux XVIIe et XVIIIe siècles

La mission des Mathématiciens de Louis XIV en Chine, partie de Brest en 1685, est la résultante d'un processus enclenché plusieurs décennies auparavant. La prise en charge des rênes de l'État par Louis XIV (1654-1715) en France et par Kangxi (1661-1722) en Chine inaugure une période de mutations politiques et économiques pour les deux royaumes. En effet, le raffermissement politique et la restructuration économique servent un objectif partagé par les deux souverains : développer l'État afin d'obtenir la suprématie continentale. Pour ce faire, la France et la Chine s'engagent dans d'importantes réformes économiques et de cruciales restructurations administratives. Pour la France, ces changements se soldent par une expansion politique et commerciale en Asie, alors que pour la Chine, il s'agit d'un processus d'ouverture progressive envers les Occidentaux à la fin du XVIIe siècle. Enfin, la rencontre de deux grandes puissances continentales, par le biais des jésuites français, symbolise le premier épisode de relations directes entre la Chine et la France<sup>30</sup>.

L'expédition des Mathématiciens du Roi-Soleil au cœur de l'Empire chinois s'inscrit dans la poursuite de l'objectif établi par la Compagnie de Jésus et l'Église chrétienne au cours du XVIe siècle, c'est-à-dire l'établissement et l'expansion d'une Église de Chine. Les jésuites français de Louis XIV adhèrent à cette tradition et reprennent les éléments qui ont permis à Matteo Ricci de cumuler les succès à la cour impériale.

Rapport-gratuit.com   
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

### 1.1. L'Empire du Milieu sous le Fils du Ciel Kangxi

#### a) Changement dynastique et installation des Mandchous

Avant d'effectuer un bref survol de la Chine sous la gouverne de Kangxi<sup>31</sup>, il convient d'aborder le changement dynastique qui s'y déroule en 1644 par l'écroulement de la dynastie chinoise des Ming (1368-1644) sous l'invasion des Mandchous. Peuple des steppes du nord-est de la Chine, les Mandchous envahissent l'Empire du Milieu et établissent leur pouvoir sous le nom des Qing (1644-1911), dernière dynastie de l'histoire impériale chinoise. Ce peuple vivant

---

<sup>30</sup> TSING-SING, « Louis XIV et K'ang-hi... », p. 94.

<sup>31</sup> Quatrième empereur de la dynastie Qing, il n'est seulement que le second empereur à régner sur l'ensemble de la Chine à partir du trône impérial de Pékin.

principalement en Mandchourie, connus auparavant sous le nom de Jurchen, puis sous le nom de Mandchous à partir de 1635, profite d'une position géographique avantageuse afin de menacer l'empire chinois. Ayant établi une solide structure féodale militaire, ils s'enrichissent grâce au commerce des fourrures, des perles, des produits miniers et du ginseng et commence à attaquer les Ming au début du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>32</sup>. À la même époque en Chine, les Ming s'enfoncent dans une profonde crise du pouvoir impérial et un marasme économique en raison de la corruption, des luttes intestines et des assauts répétés des Mandchous. Le manque de liquidité pour payer l'armée et les fonctionnaires, combiné à une hausse du fardeau fiscal de la paysannerie provoquent des révoltes partout dans l'empire. Ces désordres profonds, additionnés aux pressions des rebelles et à l'invasion mandchoue, entraîne finalement la chute des Ming, remplacés par les Qing, fondés en 1644 par les Mandchous<sup>33</sup>.

Les conflits et l'instabilité caractérisent les premières décennies de la dynastie Qing. En effet, bien que les Mandchous aient conquis la capitale impériale, les survivants de la défunte dynastie, les Ming du Sud, résistent à l'envahisseur jusqu'à la mort du dernier prétendant Ming, Yongli, face aux forces Qing en 1661. L'anéantissement des Ming ne fut pas un symbole de paix pour les Mandchous. Dirigé par l'empereur Kangxi (sous l'égide de régents en raison de son bas âge), l'empire chinois est contraint de lutter contre Zheng Chenggong (1624-1662), connu sous le nom de Koxinga en Occident, fidèle aux Ming et basé à Taiwan. À la prise effective du pouvoir par Kangxi en 1667<sup>34</sup>, ce dernier surpasse de main de maître les nombreuses oppositions à son autorité impériale et au début de la décennie de 1680, il consolide les assises de son règne<sup>35</sup>. Tout d'abord, il doit faire face à la rébellion de trois seigneurs feudataires (1674-1681), conflit qui repousse l'unification de la Chine en provoquant une véritable guerre civile. Les deux décennies subséquentes témoignent de l'adresse de l'empereur Kangxi à résoudre l'ensemble de ces problèmes afin de pacifier la Chine. Suite à la guerre civile, l'empereur organise l'envoi

---

<sup>32</sup> Le ginseng est une plante très prisée pour ses vertus médicinales à cette époque, Jacques GERNET, *Le monde chinois*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 405.

<sup>33</sup> GERNET, *Le monde...op.cit.*, p. 406; J.-P. LAFOND, *op. cit.*, p. 20 ; Shenwen LI et Carl DÉRY, « L'Empire du Milieu au tournant du XVII<sup>e</sup> siècle », dans Michel DE WAELE et Martin PÂQUET (dir.), *Québec, Champlain, le monde*, Québec, PUL, 2008, p. 82-84.

<sup>34</sup> Kangxi accède au trône chinois en 1661, mais en raison de sa minorité, il gouverne sous une régence jusqu'en 1667.

<sup>35</sup> TSING-SING, *loc. cit.*, p. 96; GERNET, *Le monde...op.cit.*, p. 408 ; Jean LEQUILLER, *Nouveaux mondes d'Asie, La Chine et le Japon du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, PUF, 1974, p. 66.

d'une équipe diplomatique, dont deux jésuites (Gerbillon et Pereira), afin de conclure la paix avec les Russes, qui menacent les frontières Nord-ouest de la Chine en 1689<sup>36</sup>. Enfin, Kangxi élimine les différents soulèvements populaires, dont celui des forces mongoles de Galdan en 1696 pour mettre un terme aux menaces militaires et politiques contre son règne.

La nouvelle dynastie adapte l'administration impériale afin d'instaurer un pouvoir absolu et centralisé. Les Qing adoptent la grande majorité des infrastructures des Ming afin de solidifier les fondations de la dynastie<sup>37</sup>. Ainsi, c'est dans un esprit de continuité que les Mandchous assimilent l'organigramme bureaucratique des Ming pour faciliter la domination de la Chine<sup>38</sup>.

### **b) Gouvernement centralisé et ordre impérial**

En plus d'orchestrer une pacification efficace de son royaume, Kangxi se révèle être un gestionnaire hors pair. Alors qu'il hérite d'un gouvernement en piètre état, en raison de la mauvaise gestion des régents chargés des affaires de l'État pendant sa minorité, il réussit tout de même à assainir les finances et réordonner les ministères<sup>39</sup>. De plus, l'empereur procède dans la lignée de ses prédécesseurs et augmente la centralisation des pouvoirs<sup>40</sup>. À l'égard de la population, Kangxi opte pour l'intégration, contrairement à ses prédécesseurs qui ont misé sur la répression et la ségrégation. Il s'efforce de créer un lien avec l'intelligentsia chinoise, toujours hostile aux Mandchous depuis la conquête de 1644, qu'il œuvre à incorporer à son

---

<sup>36</sup> LI, « La signature du traité de Nerchinsk en 1689... », *loc. cit.*

<sup>37</sup> LI, *Stratégies missionnaires...op. cit.*, p. 138 ; Edward SHAUGHNESSY (dir.), *La Chine*, Köln, Evergreen, 2007, p. 44.

<sup>38</sup> Frederic WAKEMAN, *The Great Enterprise: The Manchu Reconstruction of Imperial Order in Seventeenth-century China*, University of California Press, 1985, p. 848 ; Pierre-Étienne WILL, « Appareil d'État et infrastructure économique dans la Chine prémoderne », dans Roland LEW et François THIERRY, *Bureaucraties chinoises*, Paris, L'Harmattan, 1986, p. 12-15 ; Immanuel C.Y. HSÜ, *The Rise of Modern China*, New York/Oxford, Oxford University Press, 1990, p. 29.

<sup>39</sup> TSING-SING, *loc. cit.*, p. 98 ; PEI Huang, « Aspect of Ch'ing Autocracy: An institutional study, 1644-1735 », dans Immanuel C.Y. HSÜ (ed.), *Readings in modern chinese history*, New York/London/Toronto, Oxford University Press, 1971, p.6.

<sup>40</sup> Que ce soit par la perte d'importance du Censorat ou par le renforcement du système d'information personnel ou mémoriels du palais (*tsou-che*), Kangxi augmente sa mainmise sur les rênes de l'État, PEI, « Aspect...loc. cit. », p. 9-16 ; Nicolas STANDAERT, *Handbook of Christianity in China*, Leiden, Brill, 2001, p. 122.

gouvernement<sup>41</sup>. Kangxi est également un intellectuel curieux et passionné qui encourage le développement des arts, de la culture et des sciences comme en témoigne la publication de plusieurs ouvrages dont l'histoire officielle de la dynastie Ming (*Ming shi*), le dictionnaire de Kangxi (*Kangxi zidian*), les œuvres complètes du penseur chinois Zhu Xi ainsi qu'une vaste encyclopédie illustrée (*Gujin tushu jicheng*), une anthologie de la poésie de la dynastie Tang (*Quan Tang shi*) et un dictionnaire d'expressions chinoises (*Peiwen yunfu*)<sup>42</sup>. Dans un objectif de sinisation pour rapprocher l'élite dirigeante mandchoue et la population chinoise, Kangxi mise sur le confucianisme, doctrine traditionnelle chinoise qui ordonne la vie, les coutumes, les interactions sociales et la politique<sup>43</sup>. La création d'une image de grand prince confucéen en accord avec les traditions chinoises favorise l'acceptation de la dynastie par la population. En outre, l'intelligence et la gestion efficace de Kangxi solidifient la dynastie Qing sur le trône chinois<sup>44</sup>.

Sous sa gouverne, les Qing préservent la structure gouvernementale en place sous les Ming. Ils en modifient légèrement la composition pour des motifs de centralisation et pour en concentrer les pouvoirs dans la personne de l'empereur<sup>45</sup>. Ainsi, directement redevable au monarque, le grand secrétariat gère les six ministères (Fonctionnaires, Finances, Rites, Armées, Justice, Travaux publics) et le censorat détient le mandat de supervision des fonctionnaires. À cette structure, les Qing ajoutent deux nouveaux conseils, cherchant à minimiser le rôle des eunuques au sein de l'administration. Dans un premier temps, ils instaurent la Direction des minorités nationales (*Lifanyuan*) visant à tenir compte de la grande variété ethnique de l'Empire et à l'encadrer. Dans un deuxième temps, ils fondent la Maison impériale (*Neiwufu*) prévue pour

---

<sup>41</sup> GERNET, *Le monde chinois*, *op. cit.*, p. 413; LAFOND, *op. cit.*, p. 21; PEI, « Aspect...loc. cit. », p. 6-7; Lawrence D. KESSLER, « Ethnic composition of provincial leadership during the Ch'ing Dynasty », dans Immanuel C.Y. HSÜ, *Readings in modern Chinese history*, New York/London/Toronto, Oxford University Press, 1971, p. 58 ; concernant des intellectuels s'opposants aux Mandchous, notamment Gu Yanwu (1613-1682) et Wang Fuzhi (1619-1692), voir Anne CHENG, *Histoire de la pensée chinoise*, Paris, Seuil, 1997, p. 539 ; en ce qui a trait à la conciliation des Mandchous avec l'élite lettrée chinoise, voir p. 557.

<sup>42</sup> Jonathan D. SPENCE, « The K'ang-Hsi Reign » dans John K. FAIRBANK et Merle GOLDMAN, *China: A New History*. Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge, 2005, Vol. 9, p. 122; HSÜ, *The Rise of Modern China*, *op. cit.*, p. 31 ; GERNET, *Le monde chinois*, *op. cit.*, p. 444-445. CHENG, *op. cit.*, p.558-559.

<sup>43</sup> DUCORNET, *L'Église et la Chine...op. cit.*, p. 32; Marc HALÉVY, *Taoïsme*, Paris, Eyrolles, 2009, p. 19; Wing-Tsit CHAN, « La voie de la sagesse : philosophie et religion chinoises », dans Arnold TOYNBEE (dir.), *La Chine d'hier à aujourd'hui*, Paris et Bruxelles, Elsevier, 1981, p. 127. ; PEI, « Aspect...loc. cit. », p. 5.

<sup>44</sup> HSÜ, *The Rise of Modern China*, *op. cit.*, p. 30.

<sup>45</sup> Étienne DUCORNET, *L'Église de la Chine*, Paris, Cerf, 2003, p. 9; LAFOND, *op. cit.*, p. 21.



régenter les affaires de la famille impériale, autre privilège retiré aux eunuques. Ces nouveaux organismes témoignent du désir de centralisation accrue et de la tendance absolutiste des Qing<sup>46</sup>.

L'Empire chinois des Qing compte alors 18 provinces et chacune de ces entités est dirigée par un gouverneur (*xunfu*) qui a la responsabilité de veiller aux affaires civiles et financières du territoire sous sa juridiction. Ces organes étatiques locaux sont constitués de quatre échelons administratifs afin de permettre davantage de contrôle provincial. La division comprend ainsi la province (*sheng*), la région (*dao*), la préfecture (*fu*) ainsi que la sous-préfecture (*xian* ou *zhou*)<sup>47</sup>.

### c) Espace, population, religion

L'ensemble de cette armature administrative couvre un territoire immense et une population colossale. Kangxi profite des périodes de conflits pour accentuer la superficie de son empire. En effet, la conquête des Ming du Sud lui permet d'ajouter à son royaume les provinces du Zhejiang, du Fujian, du Guangdong, du Gangxi, du Sichuan et du Yunnan<sup>48</sup>. Puis, lors de sa guerre contre les pirates, l'empereur annexe l'île de Taiwan. Suite à la révolte des trois seigneurs-feudataires, les Qing reprennent le contrôle intégral de leurs territoires, confiés en principautés lors de la conquête de 1644. Enfin, les conflits des Mandchous avec les Dzoungares, tribus mongoles du Xinjiang, permettent à Kangxi de mettre la main sur ce territoire ainsi que la Mongolie-Intérieure et le Tibet (en tant que protecteur, mais progressivement annexée). Le Céleste Empire s'étend, si bien qu'il atteint une superficie de quelque 13 millions de kilomètres carrés au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et sa population varie entre 100 et 150 millions d'âmes entre 1650 et 1700<sup>49</sup>. Cette population, en grande majorité Han, est également constituée de plusieurs minorités nationales, notamment les Mandchous, les Mongols et les Tibétains.

---

<sup>46</sup> LEQUILLER, *op. cit.*, p. 61;

<sup>47</sup> LI, *Stratégies missionnaires...op. cit.*, p. 148-151 ; SHAUGHNESSY, *op. cit.*, p. 48 ; LAFOND, *op. cit.*, p. 37 ; Pierre-Étienne WILL, *Bureaucratie et famine en Chine au 18<sup>e</sup> siècle*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1980, p. 79.

<sup>48</sup> GERNET, *Le monde chinois, op. cit.*, p. 409.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 419 ; WILL, Pierre-Étienne, « De l'ère des certitudes à la crise du système », dans Marie-Claire BERGÈRE, Lucien BIANCO et Jürgen DOMES, *La Chine au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1989, p. 12 ; Keith BUCHANAN, *L'espace chinois, ses transformations des origines à Mao Zedong*, Paris, Armand Colin, 1973, p.27 ; LEQUILLER, *op. cit.*, p. 76. Pour une évaluation de la démographie chinoise, voir Étienne CARTIER et Pierre-Étienne WILL, « Démographie et institutions en Chine : Contribution à l'analyse des recensements de

Les Qing n'adoptent pas seulement la structure gouvernementale des Ming, mais également la philosophie et la culture de l'Empire chinois. En effet, le régime s'appuie sur un système idéologique rigoureux, le néoconfucianisme, basé sur la philosophie de Confucius comme doctrine d'État. Cette philosophie, largement répandue parmi les Chinois, s'est enracinée en Chine durant les deux derniers millénaires. À la fin des Ming, cette doctrine est révisée par les élites intellectuelles de la Chine. Percevant les troubles sociaux de la fin de la dynastie chinoise, les Qing envisagent d'appliquer une conception confucéenne plus pure, à l'image de celle évoquée par Kong Qiu (latinisé en Confucius, 551-479 av. J.-C.)<sup>50</sup>. De fait, ils appliquent une vision rigoureuse des rituels confucéens, notamment le respect des ancêtres et le rôle paternaliste de l'État dans son contrôle de la culture<sup>51</sup>. Pour solidifier leur position sur le trône chinois, les Qing choisissent ainsi le confucianisme comme base de fusion entre l'élite mandchoue et la population chinoise. Cette doctrine doit opérer à titre de tissu social afin de permettre un resserrement des liens entre les différentes composantes de la société impériale. Ainsi, les Mandchous travaillent à la création d'un pont entre leur administration, les élites lettrées, garantes de stabilité, et la population Han, bouleversée par le changement de dynastie<sup>52</sup>. D'ailleurs, il s'agit d'un aspect fondamental de l'établissement des Qing à la tête de l'Empire chinois. Les empereurs Qing encouragent le développement de la culture chinoise dans l'objectif de s'en servir comme ciment social, facilitant la stabilisation de leur pouvoir<sup>53</sup>.

Le confucianisme ne constitue pas la seule doctrine présente en Chine. À l'instar de l'Europe, au sein de laquelle l'intolérance religieuse constitue une cause majeure de conflit, la Chine permet l'installation et le développement de nouvelles confessions tant qu'elles respectent l'équilibre et la paix sociale. Dans l'esprit chinois, les religions ne sont pas des doctrines en constante opposition. Ces derniers privilégient la cohabitation pacifique à l'opposition

---

l'époque impériale (2 ap. J.-C.-1750) », dans *Annales de démographie historique*, 1971, p. 163-246 ; John King FAIRBANK, *China, a new history*, London, The Belknap Press of Harvard University Press, 1992, 168-169.

<sup>50</sup> Thomas BUOYE *et al*, *China: adapting the past, confronting the future*, Ann Arbor, MI : Center of Chinese Studies, University of Michigan, 2002, p. 41.

<sup>51</sup> LI, *Stratégies missionnaires... op. cit.*, p. 156 ; Patricia BUCKLEY EBREY, *China: a cultural, social, and political history*, Boston, Houghton Mifflin, 2006, p. 190.

<sup>52</sup> BERNARD-GROUPEAU, *La Chine : histoire... op. cit.*, p. 115.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 113 à 119 ; LI, *Stratégies missionnaires...op. cit.*, p. 156 ; CHAN, *loc. cit.*, p. 169.

intransigeante<sup>54</sup>. Par cette ouverture intellectuelle et confessionnelle, l'Empire chinois représente une terre d'accueil religieuse. S'ajoutant aux autres maximes ou philosophies, le taoïsme est une ancienne religion chinoise datant du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Puisant en partie ses sources dans le Livre des Mutations (*Yijing*), le taoïsme révère la vertu et la recherche de la perfection par la méditation. Néanmoins, sa principale caractéristique est la quête perpétuelle de l'immortalité<sup>55</sup>. Autre religion présente en Chine, le bouddhisme, doctrine d'origine indienne, est introduit dans l'*Empire du Milieu* pendant le I<sup>er</sup> siècle de notre ère et se développe pour devenir la religion la plus répandue de Chine aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Cette doctrine, qui prône l'extinction du désir de l'homme afin d'atteindre un éveil spirituel ainsi que la perfection de l'âme à travers la réincarnation, rejoint une large part de la population chinoise<sup>56</sup>. Percevant cette ouverture d'esprit, les jésuites croient que l'établissement solide du christianisme est possible. Cependant, l'hostilité chrétienne envers les autres croyances ne facilite pas son intégration auprès des Chinois.

#### **d) Le système tributaire et les relations Chine-Occident**

La Chine du XVII<sup>e</sup> siècle, un vaste empire peuplé et prospère, se caractérise par son autarcie tenace<sup>57</sup>. Le commerce interne y est très développé et le royaume limite les échanges au-delà de ses frontières. L'activité commerciale entre les différentes régions de la Chine connaît un essor remarquable. En effet, l'échange de ressources d'une partie de l'Empire à une autre, afin de soutenir les régions moins nanties, est grandement favorisé par l'entretien de grands canaux fluviaux traversant la Chine. D'après les écrits des jésuites, publiés dans la *Description* de Du Halde, le commerce intérieur de l'*Empire du Milieu* est d'une telle ampleur qu'il ne peut se

---

<sup>54</sup> LI, *Stratégies missionnaires... op. cit.*, p. 168-169 ; CHAN, *loc. cit.*, p.172.

<sup>55</sup>Pour de l'information concernant le Bouddhisme, le Taoïsme et la Confucianisme, voir LI, *Stratégies missionnaires... op. cit.*, p. 153-167 ; Pierre GENTELLE (dir.), *Chine, peuples et civilisation*, Paris, Découverte, 2004, p. 161 ; Henri MASPERO, *Taoïsme et les religions chinoises*, Paris, Gallimard, 1971, p. 34, 303 et 353 ; CHAN, *loc. cit.*, p. 133, 147 et 148 ; HALÉVY, *Taoïsme...op. cit.*, p. 13 ; SHAUGHNESSY, *op. cit.*, p. 90.

<sup>56</sup> René de BÉVAL, *Présence du bouddhisme*, Paris, Gallimard, 1987, p. 555 ; GENTELLE (dir.), *op. cit.*, p. 176 ; SHAUGHNESSY, *op. cit.*, p. 108 ; GERNET, *Chine et christianisme...op. cit.*, p. 136-137 ; CHAN, *loc. cit.*, p. 151.

<sup>57</sup> « Comme ses habitants [les Chinois] trouvent chez eux tout ce qui est nécessaire aux commodités et aux délices de la vie, ils ont cru se suffire à eux-mêmes et ont affecté de n'avoir aucun commerce avec le reste des hommes. », DU HALDE, *op. cit.*, T.2, p. 1. Voir également p. 14, 15, 169 ; LECOMTE, *op. cit.*, p. 303 ; René FAVIER, *Les Européens et les Indes orientales au XVIII<sup>e</sup> : aspects maritimes, commerciaux et coloniaux*, Paris, Ophrys, 1997, p. 8.

comparer avec celui que l'on pratique en Europe<sup>58</sup>. De plus, la Chine de cette époque se caractérise par l'expansion de plusieurs industries artisanales, dont le textile, la porcelaine, la production de sel, le fer, le thé, l'architecture ainsi que la construction navale<sup>59</sup>. Cette effervescence contribue à la croissance du commerce intérieur chinois par le biais d'un vaste réseau commercial qui relie les provinces entre elles, et qui collabore à la circulation des produits dans l'Empire<sup>60</sup>. Le commerce du thé gagne également en importance au cours du XVIIIe siècle, notamment en raison de l'arrivée progressive des Anglais en Chine vers la fin du siècle précédent. Les exportations sont à la hausse depuis la stabilisation du régime mandchou dans les années 1690 et la Chine bénéficie d'un enthousiasme pour ses produits artisanaux qui provoque un essor du commerce, s'étendant à la grandeur de l'Asie et du monde<sup>61</sup>. Cet engouement commercial pour les produits artisanaux chinois fait de la Chine du XVIIe siècle un royaume prospère<sup>62</sup>. L'arrivée progressive des Européens, les Portugais au XVIe siècle, les Hollandais, les Français et les Anglais au XVIIe siècle entraînent un changement dans l'organisation économique. Ignorés et stigmatisés par les Ming, les Européens se font graduellement omniprésents en Asie. Cependant, malgré leur insistance, ces derniers se butent aux frontières fermées de la Chine impériale<sup>63</sup>.

Le commerce extérieur, pour sa part, est confiné au sein du système tributaire par lequel les Chinois réglementent leurs échanges avec les étrangers. Tout d'abord, ce système repose sur une perception sino-centriste du monde. La Chine, surnommé *Empire du Milieu*, est considérée par les Chinois comme le centre du monde. Les étrangers sont classifiés comme des « barbares » par la population chinoise<sup>64</sup>. En effet, les Chinois glorifient leur culture millénaire, leurs avancées

---

<sup>58</sup> DU HALDE, *op. cit.*, T. 2, p. 169 ; voir également LI, *Stratégies missionnaires...op. cit.*, p. 145 et SAUGHNESSY, *op. cit.*, p. 68 à 74 ; ZHIMIN, *op. cit.*, p. 249.

<sup>59</sup> LI, *Stratégies missionnaires... op. cit.*, p. 144.

<sup>60</sup> Robert MARKS, *Tigers, rice, silk and silt: environment and economy in late imperial south China*, Cambridge et New York, Cambridge University Press, 1998, p. 163 ; GERNET, *Le monde chinois, op. cit.*, p. 422-423.

<sup>61</sup> FAIRBANK, *op. cit.*, p. 176.

<sup>62</sup> D'ailleurs, Du Halde fait un inventaire des ressources par province, voir DU HALDE, *op. cit.*, T. 2, p. 169.

<sup>63</sup> En regard du système tributaire de l'Empire chinois, il s'agit d'un réseau d'états indépendants mais satellites de la Chine. Ainsi, en raison de ce statut, ces états doivent faire preuve de soumission et offrir présents et respect à l'empereur pour continuer à profiter de la protection impériale. Pour de plus amples détails, voir Katie BOULET, *Commerce du thé sino-britannique (1784-1850) : la chute du monopole chinois*, Québec, mémoire présenté à la Faculté des Lettres de l'Université Laval, 2009, p. 43 ; BUCKLEY EBREY, *Cambridge illustrated history of China, op. cit.*, p. 223.

<sup>64</sup> René LAURENTIN, *Chine et christianisme : après les occasions manquées*, Paris, Desclée de Brouwer, 1977, p. 51 ; Immanuel C.Y. HSÜ, « The tributary system: the meeting of the Western and Eastern families of nations »,

scientifiques et techniques et révèrent leur philosophie ainsi que la puissance de leur royaume. De fait, incomparables avec le *Céleste Empire*, les autres nations sont considérées telles des inférieures, puisque moins prospères et moins développées. De plus, comme la Chine est un État autarcique et n'a peu d'intérêt ou de besoin pour les produits étrangers, les demandes commerciales des autres nations sont perçues comme des actes de soumission envers l'empereur.

Le système tributaire influence le traitement des marchands étrangers. À cet égard, tout le commerce est limité à deux ports, celui de Canton et de Macao, et il est impossible de pénétrer la Chine outre les limites de ces villes portuaires<sup>65</sup>. Suite à l'éradication de la piraterie en 1683, Kangxi permet l'ouverture des ports de Ningbo et Amoy (Xiamen)<sup>66</sup>. L'ouverture portuaire et commerciale motive les Européens, qui convoitent divers produits prisés en Europe, soit la porcelaine, le thé, les soieries, le mobilier chinois, l'or ainsi que les cotonnades. En retour, les Chinois s'intéressent aux lainages, aux produits métalliques (l'argent en majeure partie) et industriels ainsi qu'aux épices<sup>67</sup>. Ces prémices de relations commerciales se définissent par le caractère particulier des échanges entre les Chinois et les Européens<sup>68</sup>.

Les Chinois intègrent les Occidentaux dans leur système tributaire alors que les Européens désirent baser leurs rapports avec les Chinois sur le concept de libre-échange pratiqué en Europe. Un processus d'adaptation doit alors s'effectuer afin de permettre aux deux idéologies opposées de se rejoindre. Les Mandchous s'affairent à édifier et à légiférer un nouveau système

---

dans Immanuel C.Y. HSÜ, *Readings in modern Chinese history*, New York/London/Toronto, Oxford University Press, 1971, p. 85, 87.

<sup>65</sup> R. D. CREMER, « From Portugal to Japan: Macau's Place in the History of World Trade », dans R.D. CREMER (ed.), *Macau, city of commerce and culture*, Hong Kong, UEA Press, 1987, p.23.

<sup>66</sup> Jean-Pierre DUTEIL, « L'implantation économique des Européens en Chine aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles », *Clio*, 2004, p. 2 ;

<sup>67</sup> DU HALDE, *op. cit.*, T.1, Préface, pp. i-li et T.2, p. 173 et 199 ; LECOMTE, *op. cit.*, p. 174-177 ; LI, *Stratégies missionnaires... op. cit.*, p. 146, Muriel DÉTRIE, *France-Chine : quand deux mondes se rencontrent*, Paris, Gallimard, 2004, p. 22-23, 27, John Elliot WILLS, *China and maritime Europe, 1500-1800: trade, settlement, diplomacy and missions*, Cambridge et New York, Cambridge University Press, 2010, p. 183, FAVIER, *Les Européens... op. cit.*, p. 8 ; GIPOULOUX, *op. cit.*, p. 165.

<sup>68</sup> À cette époque, l'argent devient un produit rare en Chine et l'ouverture commerciale vise principalement à combler cette lacune, DU HALDE, *op. cit.*, T. 2, p. 169, 338. Voir aussi LECOMTE, *op. cit.*, p. 42 ; BOULET, *op. cit.*, p. 43 ; Isabelle LANDRY-DERON, « Les Mathématiciens envoyés en Chine par Louis XIV en 1685 », dans *Archives for the History of Exact Science*, 55, 2001, p. 441 ; ZHIMIN, *op. cit.*, p. 250 ; FAVIER, *Les Européens... op. cit.*, p. 8 ; GERNET, *Le monde chinois, op. cit.*, p. 423 ; MARKS, *op. cit.*, p. 163.

d'échanges avec les Européens, qui n'arrive à maturité que dans les années 1680-1690<sup>69</sup>. Cette structure vise à permettre aux Chinois de profiter du commerce avec les étrangers dans le respect des lois impériales. Les premiers souverains de la dynastie, notamment Shunzhi (premier empereur de la dynastie Qing, r. 1644-1661) et Kangxi, réalisent l'impossibilité grandissante de contrôler les Européens dans un nombre restreint de ports commerciaux<sup>70</sup>. Ainsi, l'économie chinoise accède à une période de prospérité et d'expansion dans les années 1690. L'institutionnalisation du commerce international, qui a entraîné l'ouverture de la Chine aux avenues commerciales d'outre-mer, voit une augmentation des exportations chinoises. Autant en matière de quantité de marchandises exportées que de la valeur des échanges, le commerce maritime chinois atteint des sommets au tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>71</sup>. De plus, cette expansion se poursuit jusqu'à la fin du règne de Kangxi. Ainsi, entre 1700 et 1715, quelque 15 navires commerciaux par année quittent la Chine en direction de Batavie (Jakarta). Après 1723, ce total se chiffre à plus de 20. Le commerce pénétrant de surcroît le continent, le Siam, Java, le Japon et Taiwan connaissent une période faste<sup>72</sup>.

En ce qui concerne les échanges entre la France et la Chine, la première liaison commerciale directe entre les deux royaumes s'effectue en 1698, sous l'égide de la Compagnie royale des Indes orientales et contribue à l'établissement d'un comptoir commercial français. Ce premier voyage entraîne la création de la Compagnie de la Chine en 1700, dans l'objectif de centraliser les activités commerciales françaises avec la Chine<sup>73</sup>.

---

<sup>69</sup> WILLS, *China and maritime Europe... op. cit.*, p. 184-185.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 192, 193 et 200; John S. GREGORY, *The West and China since 1500*, New York, Palgrave Macmillan, 2003, p. 32.

<sup>71</sup> WILLS, *China and maritime Europe... op. cit.*, p. 196.

<sup>72</sup> DU HALDE, *op. cit.*, T.2, p. 171-172 ; François GIPOULOUX, *La Méditerranée asiatique : villes portuaires et réseaux marchands en Chine, au Japon et en Asie du sud-est, XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, CNRS, 2009, p. 128, 166 et 167 ; Denys LOMBARD et Jean AUBIN (dir.), *Marchands et hommes d'affaires asiatiques dans l'Océan Indien et la Mer de Chine 13<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles*, Paris, Éditions des hautes études en sciences sociales, 1988, p. 12,13, 23 à 29 pour l'exemple de la ville portuaire de Quanzhou; WILLS, *China and maritime Europe... op. cit.*, p. 193, 195 et 196.

<sup>73</sup> Hélène BELEVITCH-STANKEVITCH, *Le goût chinois en France au temps de Louis XIV*, Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 8-9, 49, 57 ; Philippe HAUDRÈRE, « L'ouverture de la route du commerce maritime entre la France et la Chine », dans En collaboration, *La soie et le canon : France-Chine, 1700-1860*, Paris, Gallimard, 2010, p. 26 ; Philippe HAUDRÈRE, *La Compagnie française des Indes au XVIII<sup>e</sup> siècle (1719-1795)*, Paris, Librairie de l'Inde, 1987, p. 29.

### e) Présence missionnaire en Chine

L'histoire du christianisme en Chine remonte à l'époque des Tang (618-907), sous forme de nestorianisme. Il est réintroduit par la suite sous l'empire mongol Yuan (1206-1368) par les Franciscains. Sans appuis de l'administration, le christianisme peine à s'implanter durablement. En effet, ce n'est qu'à la fin des Ming et au début des Qing, aux XVIIe et XVIIIe siècles, que le christianisme bénéficie de bases solides dans l'*Empire du Milieu*.

À partir du XVe siècle, le Portugal investit des sommes colossales dans le développement d'une politique d'expansion et d'exploration<sup>74</sup>. À l'époque, l'Espagne connaît également une période faste du développement maritime, dont la découverte et l'établissement de colonies en Amérique du Sud sont la résultante. Dans les années 1450, la rivalité entre les deux puissances coloniales s'exacerbe et force le pape Nicolas V à intervenir pour éviter un conflit. En 1494, le traité de Tordesillas est signé entre l'Espagne, le Portugal et le Saint-Siège. Cette entente dicte le partage du Nouveau Monde en deux sphères d'influence. Ce traité marque la ligne de partage du nouveau monde à un méridien nord-sud, à 370 lieues (environ 2 000 kilomètres du Cap-Vert ou des Açores (46°, 37' ouest)). En vertu de cet accord, L'Espagne reçoit la responsabilité d'évangéliser à l'Ouest de ce méridien et le Portugal à l'Est. Issu de ce traité, le patronage portugais en Asie, *Padroado* en portugais, guide ces orientations outre-mer. Fort de ce privilège, les Portugais se lancent plus intensément dans la colonisation orientale au cours du XVIe siècle<sup>75</sup>.

Dès 1513, Jorge Álvares arrive en Chine et l'apothicaire Thomas Pires atteint Pékin. L'ère commerciale portugaise en Chine débute. Le gain de résidence permanente en Chine, la fondation de Macao en 1557, ainsi que le droit de commerce régulier avec la cité portuaire de Canton, démontre le rayonnement portugais en Chine<sup>76</sup>. Par l'installation d'un commerce

---

<sup>74</sup> Notamment Henri le Navigateur (prince du Portugal, 1394-1460) ainsi que Jean II (1455-1495, roi du Portugal). Voici quelques explorateurs portugais d'importance, tels Pedro Alvares Cabral (1467-1520, découverte du Brésil), Bartolomeu Dias (1450-1500, découverte du cap de Bonne Espérance), Diogo Dias (1450-1500, exploration de l'océan Indien), Vasco de Gama (1469-1524, découverte de la route des Indes), Bento de Góis (1562-1607, exploration de l'Asie centrale), Fernão Mendes Pinto (1509-1583, exploration de l'Inde, la Malaisie, la Chine et la Japon), Jorge Álvares (? - 1521, premier explorateur à atteindre la Chine et Hong King), Antonio Henrique R Oliveira MARQUES, *Histoire du Portugal et de son empire colonial*, Paris, Kathala, 1998, p. 157 à 168 et 197.

<sup>75</sup> MARQUES, *op. cit.*, p. 161 ; GIPOULOUX, *op. cit.*, p. 150 ; Jean-Pierre DUTEIL, *Le mandat...op. cit.*, p. 11.

<sup>76</sup> BROCKEY, *op. cit.*, p. 29.

triangulaire entre la Chine, le Japon et l'Europe, Macao devient rapidement une riche métropole commerciale. Profitant de l'interdiction de commerce avec le Japon pour le reste de l' *Empire du Milieu*, les Portugais de Macao œuvrent à même un monopole commercial induit par ce concours de circonstances. Les effets bénéfiques du *Padroado* permettent aux Portugais d'installer de nombreux comptoirs marchands en Asie, plus particulièrement en Inde et en Chine. De ce fait, le Portugal gagne une position hégémonique en Orient.

C'est sous la juridiction de la mission portugaise que le missionnaire Matteo Ricci<sup>77</sup> se rend en Chine pour y fonder un établissement permanent. Membre de la Compagnie de Jésus créée par Ignace de Loyola en 1534, Ricci pénètre la Chine après son arrivée à Macao en 1582<sup>78</sup>. Il réussit à gagner la faveur des mandarins grâce à ses habiletés scientifiques, qui bénéficient d'une grande popularité auprès des élites impériales. Pendant son séjour de 28 ans, le jésuite italien considère fondamental de s'adapter à la culture locale. Pour ce faire, il développe une tactique d'adaptation, axée sur l'acclimatation culturelle et l'évangélisation des élites afin de favoriser l'installation des Européens dans l'empire<sup>79</sup>.

Au cœur de la mission portugaise, mise en place à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle par Alessandro Valignano, puis développée par Matteo Ricci, le père Schall von Bell se rend en Chine. Arrivé dans la capitale de la dynastie des Ming en 1622, il intègre progressivement la fonction publique en travaillant sur l'astronomie et le calendrier chinois. En 1644, les Mandchous conquièrent la Chine et ce changement de garde place les jésuites en position précaire. Cependant, puisque les compétences scientifiques de Schall von Bell sont utiles au nouvel ordre mandchou, il est en mesure de s'incorporer au service de l'empereur Shunzhi<sup>80</sup>. En 1654, l'empereur le nomme

---

<sup>77</sup> PFISTER, *op. cit.*, pp. 22-42 ; Ninette BOOTHROYD et Muriel DÉTRIE, *Le voyage en Chine : anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Âge à la chute de l'Empire chinois*, Paris, Robert Laffont, 1992, p. 117.

<sup>78</sup> Son supérieur Alessandro Valignano (1539-1606) a atteint la Chine, mais n'y demeure que sommairement en raison de ses voyages de visite des missions au Japon et en Inde, PFISTER, *op. cit.*, p. 13-14.

<sup>79</sup> Cette théorie d'adaptation développée par Ricci est issue du principe même de la casuistique jésuite, rédigée dans la *Constitution* de l'ordre d'Ignace de Loyola, qui prévoit une adaptation contextuelle des missionnaires à leur environnement, voir Frédéric TINGUELY, « Stratégie missionnaire et casuistique. Le sens du relatif dans la culture jésuite (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) », dans Guy POIRIER et al., *De l'Orient à la Huronie : du récit de pèlerinage au texte missionnaire*, Québec, PUL, 2011, p. 7 et 8 ; DUTEIL, *Le mandat du ciel... op. cit.*, p. 76, 79 et 93 ; Étienne DUCORNET, *Matteo Ricci, le lettré d'Occident*, Paris, Cerf, 1992, p. 31 ; Jacques GERNET, « La Politique de conversion de Matteo Ricci en Chine », dans *Archives de sciences sociales des religions*, N° 36, 1973, p. 73 ; pour les débuts de la mission, voir BROCKEY, *op. cit.*, p. 38.

<sup>80</sup> Pour en lire davantage sur la relation entre Adam Schall von Bell et Shunzhi, voir WILLS, *Trade and diplomacy with Maritime Europe... op.*, p. 186.



directeur du Service astronomique de l'empire et officialise l'utilisation de l'astronomie européenne<sup>81</sup>. Le père Schall von Bell travaille à l'établissement annuel du calendrier en plus d'œuvrer à la production d'ouvrages d'astronomie européenne adaptés et traduits en chinois<sup>82</sup>. À la mort de l'empereur Shunzhi, son fils Kangxi, alors âgé de sept ans, devient empereur de Chine. Or, à cette époque, c'est principalement le régent Oboi (Aobai) qui s'occupe des affaires de l'État et il en profite pour révoquer le statut des jésuites à la cour et dans les hautes sphères de l'empire en plus d'encourager les persécutions. Les jésuites doivent leur réhabilitation à deux facteurs combinés, soit la prise du pouvoir exécutif de Kangxi et leurs habiletés scientifiques. En 1667, Kangxi réussit à prendre en main les rênes de l'empire et à mettre fin aux restrictions du régent. Ainsi, faisant suite à l'emprisonnement d'Oboi, Ferdinand Verbiest<sup>83</sup> fait la démonstration de l'étendue de ses connaissances scientifiques au jeune empereur, qui perçoit l'utilité des missionnaires dans ce domaine. Kangxi fait cesser les persécutions et restaure leur statut à la cour<sup>84</sup>. De plus, il nomme Verbiest au poste de directeur du service astronomique de l'Empire après la mort de Schall von Bell<sup>85</sup>. Grâce à son audace et à sa compétence, Verbiest devient le nouveau directeur du Service astronomique et succède à Schall von Bell, dans ce poste de proximité avec l'empereur<sup>86</sup>. Travaillant pour le monarque, le jésuite belge œuvre au maintien du christianisme en Chine. Alors qu'il occupe une place favorable pour protéger les missionnaires en Chine au sein de l'administration impériale, son collègue Philippe Couplet (1624-1692), un jésuite belge, qui s'était occupé d'entretenir les chrétientés des régions

<sup>81</sup> GERNET, *Le monde chinois*, *op. cit.*, p. 451.

<sup>82</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 61; PINOT, *op. cit.*, p. 21-22.

<sup>83</sup> Ferdinand Verbiest, jésuite belge, est considéré, avec Philippe Couplet, comme le père de la mission des Mathématiciens de Louis XIV. Il a pavé la voie en formant une place à la cour de Kangxi pour les jésuites européens et a travaillé au service des Qing jusqu'à sa mort en 1688, alors qu'il cumulait plusieurs charges importantes, notamment aux bureaux de l'astronomie et des mathématiques, PFISTER, *op. cit.*, p. 338 ; BOOTHROYD et DÉTRIE, *op. cit.*, p. 145.

<sup>84</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 60; TSING-SING, *loc. cit.*, p. 97.

<sup>85</sup> Verbiest travaille également à la géographie de la Chine, LIN Tong-Yang, « Aperçu sur la mappemonde de Ferdinand Verbiest le K'un-YÜ-CH'ÜAN-T'U », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du V<sup>e</sup> colloque international de sinologie : succès et échecs de la rencontre Chine et occident du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. 148.

<sup>86</sup> Le père Verbiest a cumulé un certain nombre de charges au sein de l'administration impériale, notamment directeur du service astronomique, premier commissaire chargé de faire parvenir des mémoires dédiés au trône vers l'empereur ainsi qu'un titre honorifique de second ordre « grand homme que l'empereur ordonne de vénérer », PFISTER, *op. cit.*, p. 342, note 2 ; Paul RULE, « Kangxi and the Jesuits: Missed Opportunity or Futile Hope? », dans Shenwen LI, *Chine, Europe, Amérique : rencontres et échanges de Marco Polo à nos jours*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 237.

chinoises, part pour Rome afin de recruter davantage de missionnaires<sup>87</sup>. Organisant le recrutement en Europe, Verbiest fait parvenir une lettre à Fontaney dans le but de recruter une équipe de jésuites scientifiques pour se joindre à la mission.

D'autres missionnaires français ont précédés les Mathématiciens du Roi en Chine et ont contribué à l'édification de l'Église de Chine, notamment Alexandre de Rhodes (1591-1660), contribue à la fondation de la Société des Missions Étrangères de Paris, François Pallu (1626-1684) évêque d'Héliopolis (Baalbeck) et vicaire apostolique du Tonkin et Pierre Lambert de la Motte (1624-1679), évêque de Béryte (Beyrouth) et vicaire de la Cochinchine. Malgré le travail acharné de ces missionnaires pour établir une structure ecclésiale permanente en Chine, le christianisme ne possède toujours aucune base solide, si ce n'est des grandes communautés de Shanghai ou de Macao, fiefs centraux de la mission portugaise<sup>88</sup>.

Cependant, l'envoi par Louis XIV d'une équipe de missionnaires jésuites français, habilités dans les sciences modernes par l'Académie royale des sciences de Paris, va modifier le visage de la mission chrétienne de Chine. Alors exclusivement portugaise, les travaux divers des jésuites mathématiciens du Roi-Soleil contribue à la transformation de l'Église de Chine et permettre l'édification d'une mission française indépendante.

## **1.2. La France sous le *Roi-Soleil***

### **a) Absolutisme, société et Église**

La France du XVIIe et XVIIIe siècle est gouvernée par un État monarchique caractérisé par la force de son absolutisme<sup>89</sup>. Du Moyen Âge à la fin du XVIe siècle, divers mécanismes de régulation politique, notamment les États généraux, les États particuliers, les parlements, les assemblées, etc., existent en guise de réplique au pouvoir du monarque. Bien que limitées, ces institutions servent de recours contre les décisions royales. Mais la plus grande force de la monarchie française de cette époque consiste à entretenir l'unité du royaume. Cependant, les

---

<sup>87</sup> PFISTER, *op. cit.*, p. 308.

<sup>88</sup> BROCKEY, *op. cit.*, p. 29, 30, 124, 135; VAN GRASDORFF, *op. cit.*, p. 135.

<sup>89</sup> Jean-Louis HAROUEL et al. *Histoire des institutions de l'époque franque à la Révolution*, Paris, PUF, 1987, p. 400.

éprouvantes guerres de religion du XVI<sup>e</sup> siècle, terminées par l'Édit de Nantes de 1598, ont profondément fragilisé cette unité française. Le retour à la paix au cœur d'une France divisée motive le pouvoir royal à orchestrer l'installation d'un absolutisme rigide, dont le règne de Louis XIV marque l'apogée<sup>90</sup>. Ce raffermissement politique devient alors la solution au besoin des Français en matière d'ordre et de sécurité, idéaux prisés par la bourgeoisie montante. L'absolutisme constitue une réponse aux pressions extérieures. Face aux guerres, aux révoltes, aux invasions ainsi qu'aux pressions européennes, l'État cherche des solutions dans le durcissement du système politique. Le roi possède ainsi le total contrôle de son royaume, sans bornes spatio-temporelles, faisant de lui un monarque omnipotent<sup>91</sup>.

En plus d'être absolu, le souverain français relève du divin : tenant son pouvoir directement de Dieu, il refuse toute médiation ou altération de ses prérogatives royales, légitimées par son ascendance divine. Cette mutation politique débute pendant le XVI<sup>e</sup> siècle et à l'aube du XVII<sup>e</sup> siècle, le pouvoir du souverain apparaît illimité et sans restrictions terrestres. Ainsi, en faisant passer l'image du roi à celle d'un roi-prêtre, le monarque devient alors la représentation terrestre de Dieu<sup>92</sup>. Somme toute, le XVII<sup>e</sup> siècle est le théâtre d'une métamorphose de la figure royale vers un absolutisme sacralisé dont le règne du Roi-Soleil en marque le zénith<sup>93</sup>.

Parallèlement à la Chine impériale, l'État français est fortement hiérarchisé alors que le roi tout-puissant incarne la pierre angulaire de cette imposante structure administrative<sup>94</sup>. Dans un premier temps, la cour, majoritairement composée de la famille royale et des nobles courtisans, n'agit qu'à titre consultatif<sup>95</sup>. L'administration est ensuite composée de *Grands Officiers*

---

<sup>90</sup> Jacques BERSANI (dir.), en collaboration, *Histoire de France : la France monarchique*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 2000, p. 123, 139-140 ; Guy SAUPIN, *La France à l'époque moderne*, Paris, Armand Colin, 2000, p. 18.

<sup>91</sup> BERSANI (dir.), *Histoire de France... op. cit.*, p. 123-124.

<sup>92</sup> Les tenants du gallicanisme sont en fait des administrateurs qui prônaient l'application d'un système religieux qui contestait la toute-puissance du pape et favorisait l'indépendance de l'Église de France à l'égard du Saint-Siège, voir le terme *Gallicanisme* dans le Logiciel *Antidote RX*, 2008 ainsi que SAUPIN, *La France à l'époque moderne... op. cit.*, p. 58-59.

<sup>93</sup> BERSANI (dir.), *Histoire de France... op. cit.*, p. 141 ; SAUPIN, *La France à l'époque moderne... op. cit.*, p. 73 ; François LEBRUN, *L'Europe et le monde au XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Colin, 1990, p. 166.

<sup>94</sup> SAUPIN, *La France à l'époque moderne... op. cit.*, p. 87 ; HAROUËL et al. *Histoire des institutions... op. cit.*, p. 431.

<sup>95</sup> Révolte de la noblesse française de la Fronde entre 1648 et 1653, alliée contre le roi en raison de la baisse significative de son influence et de ses pouvoirs au sein du système royal, voir Michel PERNOT, *La Fronde*, Paris, Fallois, 1994.

(représentant le roi auprès de l'armée, de la justice et de la marine), le *Conseil de gouvernement* (composé de ministres s'occupant de la gestion de plusieurs ministères, soit la guerre, la maison du roi, les affaires protestantes ainsi que les affaires étrangères), le *Conseil des dépêches* ou *ministère de l'Intérieur*, le *Conseil du commerce* et le *Conseil de conscience* (supervision des sièges épiscopaux ou abbaciaux de France)<sup>96</sup>. Outre la structure principale, le *Conseil d'État* regroupe le *Conseil des parties*, comité judiciaire supérieur de la monarchie, le *Conseil d'État et finances*, devenu *Direction des finances* à partir des années 1680 et les *maîtres des requêtes*<sup>97</sup>. Enfin, les *gouverneurs* personnifient l'autorité monarchique et constituent un pouvoir local quant aux affaires militaires et policières<sup>98</sup>. Ainsi, pendant le règne du Roi-Soleil, la France devient un État de finances et une monarchie administrative puissante<sup>99</sup>.

La France de Louis XIV est un pays majoritairement agricole : 80 à 85 % de la population vit en campagne. Le reste de la population réside dans les villes, focalisées dans les grands centres urbains du royaume (Paris, Lille, Rouen, Marseille, Bordeaux et Lyon)<sup>100</sup>. Cependant, la population française reste stagnante sous le règne guerrier de Louis XIV. Oscillant entre 20 et 24 millions d'âmes, la France possède la plus haute densité de population d'Europe<sup>101</sup>. L'ensemble de ses habitants s'emboîte au sein d'une hiérarchie sociale et sacralisée d'origine médiévale : la société des trois ordres, composée du clergé, de la noblesse et du tiers état<sup>102</sup>. L'Ancien Régime français voit l'apparition d'une nouvelle caste sociale, entraînant la transformation de ce système trifonctionnel : la bourgeoisie. Ayant fait fortune dans le commerce régional et international, ces riches marchands se hissent dans les hautes sphères de la société par leurs moyens financiers et politiques. La montée de la bourgeoisie affaiblit les structures du modèle féodal, permettant un

---

<sup>96</sup> Lucien BÉLY, *La France moderne : 1498-1789*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, p. 33-36, BERSANI (dir.), *Histoire de France... op. cit.*, p. 179-180, LEBRUN, *L'Europe et le monde... op. cit.*, 167. Voir également l'ouvrage de référence de Thierry SARMANT et Mathieu STOLL, *Régner et gouverner : Louis XIV et ses ministres*, Paris, Perrin, 2010, p. 67 et 205.

<sup>97</sup> La maison des domestiques possède un rôle mitigé, dépendamment toujours des prérogatives confiées par le souverain. Ainsi, cette institution a œuvré dans des domaines variés tels la diplomatie, les finances, la justice et le militaire en plus de posséder des pouvoirs de contrôle et de supervision administrative. BÉLY, *La France moderne... op. cit.*, p. 36-37; SAUPIN, *La France à l'époque moderne... op. cit.*, p. 43, 88-89.

<sup>98</sup> BÉLY, *La France moderne... op. cit.*, p. 36-37 ; SAUPIN, *La France à l'époque moderne... op. cit.*, p. 43, 88-89.

<sup>99</sup> SAUPIN, *La France à l'époque moderne... op. cit.*, p. 88-89.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 11-13.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 10-14, BÉLY, *La France moderne... op. cit.*, p. 316. 320-321.

<sup>102</sup> SAUPIN, *La France à l'époque moderne... op. cit.*, p. 43. Afin d'en lire davantage sur les trois ordres et l'évolution de la féodalité médiévale et moderne, voir Georges DUBY, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard, 1978 ; Georges DUBY, *Féodalité*, Paris, Gallimard, 1996.

mouvement d'ascension sociale<sup>103</sup>. Bien que la noblesse constitue traditionnellement l'organe de contrôle de la population, c'est l'Église qui cimente le tissu social. Jalonnant les grandes étapes de la vie, l'Église demeure l'institution phare des Français catholiques. Bien que les guerres de religion du XVI<sup>e</sup> siècle aient fortement ébranlé les fondements sociaux du royaume, leur cessation par l'Édit de Nantes de 1598 permet le retour de la coexistence religieuse, cependant marqué par les persécutions ponctuelle que la révocation de l'Édit de Nantes en 1685 ne fera qu'exacerber<sup>104</sup>.

Le clergé se divise en deux sections primaires. Tout d'abord, le clergé séculier est chargé de diriger les paroisses en se dévouant à l'enseignement et à la direction liturgique des fidèles dont chaque diocèse est mené par un évêque ou un archevêque. En marge de la hiérarchie séculière, l'Église compte également sur le clergé régulier, principalement composé de moines contemplatifs ou mendiants et engagés dans la prédication religieuse<sup>105</sup>. À cette époque, le clergé régulier subit d'importantes métamorphoses en raison de l'essor des ordres mendiants. En effet, fondé sur un idéal de pauvreté au cours du XIII<sup>e</sup> siècle, le développement de nouveaux ordres connaît un vif succès auprès des populations à partir du XV<sup>e</sup> siècle. La Compagnie de Jésus est l'un de ces ordres, dont la croissance fut considérable entre le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle. Formé par Ignace de Loyola en 1534, l'ordre se développe rapidement jusqu'à devenir le plus répandu du globe. Avec des missions en Amérique du Nord et du Sud, en Europe, en Afrique ainsi qu'en Asie, la Compagnie de Jésus représente un incontournable des missions religieuses modernes<sup>106</sup>. En plus d'être prédicateurs et enseignants, les jésuites s'impliquent dans diverses sphères théoriques et pratiques, notamment par leurs réflexions théologiques et scientifiques<sup>107</sup>. L'ordre s'implante prestement en France, devenant une institution de référence dans le domaine de la théologie, des sciences et de l'éducation. En plus de l'installation des jésuites en France, le royaume connaît également le développement de l'Église gallicane, qui prône l'indépendance du

---

<sup>103</sup> SAUPIN, *La France à l'époque moderne... op. cit.*, p. 43.

<sup>104</sup> La grande majorité du sud de la France était huguenot à l'époque de l'Édit de Nantes en 1598, d'après un tableau tiré de la *Nouvelle Histoire de l'Église*, tome 3, Paris, Seuil, 1968, p. 142, repris par SAUPIN, *La France à l'époque moderne... op. cit.*, p. 63.

<sup>105</sup> SAUPIN, *La France à l'époque moderne... op. cit.*, p. 55.

<sup>106</sup> LI, *Stratégies missionnaires... op. cit.*, p. 31 et 43 ; Philippe HAUDRÈRE, « L'ouverture de la route du commerce maritime entre la France et la Chine », dans En collaboration, *La soie et le canon : France-Chine, 1700-1860*, Paris, Gallimard, 2010, p. 26.

<sup>107</sup> SAUPIN, *La France à l'époque moderne... op. cit.*, p. 57.

clergé français. Confiant au souverain le rôle de dirigeant de l'Église, le gallicanisme aspire à faire du roi le chef de la chrétienté française afin de s'affranchir de la gouvernance romaine<sup>108</sup>. Somme toute, Louis XIV modèle le royaume français à son image, transformant progressivement son armature et intensifiant son contrôle des structures traditionnelles. La noblesse se retrouve en grande partie muselée et l'Église s'imbrique dans le gallicanisme faisant de Louis XIV le dirigeant suprême des Français et de leurs âmes.

Le Roi-Soleil, une fois maître de son domaine, mène plusieurs campagnes d'expansions européennes et coloniales qui marquent son caractère belliqueux et vise à améliorer le positionnement de la France sur l'échiquier international<sup>109</sup>. L'Asie, à cette époque, représente un eldorado commercial prisé par plusieurs nations d'Europe, dont l'Angleterre et les Pays-Bas. Louis XIV orchestre alors le développement d'une politique visant à faire profiter la France des riches possibilités de l'Orient.

### **b) Le regard vers l'Orient : l'émergence de la Compagnie royale des Indes orientales**

La politique économique de Louis XIV, tournée vers l'Asie, est la résultante d'une profonde restructuration de l'économie française dont le maître d'œuvre est Colbert. Entre 1660 et 1670, l'administrateur implante une profonde réforme de l'État, principalement axée sur le commerce et l'économie. Débutant par l'assainissement des finances publiques, la réduction des impôts directs et des dépenses, Colbert mise sur l'augmentation des impôts indirects et une gestion rigoureuse des actifs financiers<sup>110</sup>. Clarifiant la comptabilité du royaume, l'administrateur Colbert décide alors d'encourager l'entreprise privée et l'industrie d'État. En permettant la création de manufactures royales et d'ateliers spécialisés, il procure à la France un pouvoir économique renouvelé. Au XVIIIe siècle, le développement de cette structure engendre

---

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>109</sup> Shenwen LI, « Les jésuites et l'image de la France en Chine aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles », dans Paul SERVAIS (dir.), *Entre Mer de Chine et Europe. Migrations des savoirs, transfert des connaissances, transmission des sagesses du 17<sup>e</sup> au 21<sup>e</sup> siècle*, Louvain-la-Neuve, Bruyant-Academia, 2011, p. 3.

<sup>110</sup> À titre d'exemple, l'efficace gestion financière de Colbert permet à la France de gonfler ses recettes, passant de 22 millions de livres en 1661 à 75 millions en 1681, tout en éliminant pratiquement une dette de 50 millions pendant la même période. Voir Aimé RICHARDT, *Colbert et le colbertisme*, Paris, Tallendier, 1997, p. 91-92 ainsi que Philippe MINARD, *La fortune du colbertisme : état et industrie dans la France des Lumières*, Paris, Fayard, 1998, pour une analyse précise de l'œuvre financière de Colbert.

l'émergence de l'économie régionale et internationale, constituant les germes de l'économie préindustrielle<sup>111</sup>. Ce nouveau pouvoir économique, appuyé sur une économie renforcée, procure les éléments nécessaires à une politique commerciale en Orient.

L'ouverture commerciale de la Chine en 1686 résulte de la succession de deux éléments complémentaires. Tout d'abord, la pacification de l'empire qui s'achève avec l'éradication de la piraterie et l'annexion de Taiwan en 1683 procure un contexte politique favorable à une ouverture commerciale progressive. Ensuite, l'administration mandchoue aspire à accéder aux profits générés par le lucratif commerce avec les Européens. Depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle, les Pays-Bas et l'Angleterre se disputent les domaines portugais et leurs priorités commerciales en Asie<sup>112</sup>. À partir de 1650, la France envisage une expansion économique vers l'Orient, notamment en raison de la forte demande pour les produits chinois au sein du royaume<sup>113</sup>. Colbert fonde une compagnie destinée à ce commerce, toujours dans l'objectif d'établir le colbertisme. Cette nouvelle institution poursuit un double rôle : la propagation de la foi chrétienne et la découverte d'avenues commerciales pour la France, en concurrence avec les grandes compagnies anglaises et hollandaises<sup>114</sup>. En 1664, la Compagnie des Indes voit le jour, ouvrant enfin aux Français l'accès au marché le plus prisé de l'époque<sup>115</sup>. Sous la protection de Colbert, la Compagnie est chargée d'établir et de maintenir le commerce dans tout l'Orient, spécifiquement en Inde, au Japon et en Chine<sup>116</sup>. Cependant, divers échecs de financement provoquent l'abandon du projet commercial en Asie<sup>117</sup>. Ce n'est qu'au début de 1698 que les

---

<sup>111</sup> Le secteur manufacturier était régi par une hiérarchie commerciale de paliers, soit les secteurs locaux, régionaux, interrégionaux et internationaux, voir SAUPIN, *La France à l'époque moderne... op. cit.*, p. 28.

<sup>112</sup> Pour un survol de la présence anglaise et hollandaise en Asie, voir FAVIER, *Les Européens... op. cit.*, p. 8-10, 14-15.

<sup>113</sup> Ces produits chinois provenaient des comptoirs français en Inde, Hélène BELEVITCH-STANKEVITCH, *Le goût chinois en France au temps de Louis XIV*, Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 1 ; DÉTRIE, *op. cit.*, p. 27.

<sup>114</sup> Pour les grandes compagnies de l'époque, dont la *East India Company* et la *Vereenigde Oost-Indische Compagnie* (compagnie néerlandaise des Indes orientales), voir FAVIER, *Les Européens... op. cit.*, p. 24 ; BELEVITCH-STANKEVITCH, *op. cit.*, p. 2-4 ; BUCKLEY EBREY, *China : a cultural, social, and political history, op.cit.*, p. 196.

<sup>115</sup> Pour un survol des entreprises françaises au cœur d'un des plus grands marchés de l'époque, l'Inde, voir Rose VINCENT (dir.), *L'aventure des Français en Inde, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Kailash, 1995, p. 11-30 ; HAUDRÈRE, *La Compagnie...op. cit.*, p. 24.

<sup>116</sup> BELEVITCH-STANKEVITCH, *op. cit.*, p. 4 ; FAVIER, *Les Européens... op. cit.*, p. 28.

<sup>117</sup> À l'époque, bien que la navigation ait évolué et qu'une meilleure connaissance de la cartographie du globe facilite la tâche des armateurs, les grands voyages transocéaniques demeurent risqués et très coûteux. Pour de plus amples détails sur les échecs successifs de la Compagnie des Indes entre 1670 et 1719, voir FAVIER, *Les Européens... op. cit.*, p. 23-24, 28-29, 58.

visées orientales se matérialisent de nouveau. Le gouvernement royal cède alors ses droits commerciaux à la Société Jourdan, une riche compagnie marchande. C'est par elle que Joachim Bouvet, l'un des cinq Mathématiciens de Louis XIV, retourne en Chine avec les présents du Roi-Soleil à l'intention de l'empereur chinois<sup>118</sup>. Persuadant la compagnie des possibilités lucratives des marchés orientaux, l'Amphitrite effectue la première liaison directe de l'histoire des relations sino-françaises en rejoignant le port de Canton en décembre 1698<sup>119</sup>. De retour en France en 1699, la vente de la cargaison est un succès. Mais au-delà des bénéfices commerciaux, la France possède désormais un comptoir au cœur de Canton, permettant à plusieurs membres de l'équipage de demeurer en Chine. Au même moment, Fontaney, en mission à titre de représentant de l'empereur Kangxi, apporte des présents chinois à Louis XIV, renforçant le caractère politique de cette ouverture de la Chine envers l'Occident<sup>120</sup>. Afin de centraliser les échanges, la Compagnie de la Chine est fondée en 1700 et se destine au commerce direct avec l'*Empire du Milieu*. Or, les ventes désastreuses enregistrées lors du second voyage de Chine en 1703, provoquent la fin de l'entreprise<sup>121</sup>. Les guerres de Louis XIV et les mauvaises relations de la France avec l'Europe minent l'effort commercial en Asie. Néanmoins, la fin du règne du Roi-Soleil marque le début d'une ère de paix sur le *Vieux Continent*, favorisant le développement du commerce oriental de la France<sup>122</sup>.

---

<sup>118</sup> PFISTER, *op. cit.*, pp. 433-439. Pour une analyse intéressante de la diffusion de l'image de Louis XIV, voir Isabelle RICHEFORT, « Présents diplomatiques et diffusion de l'image de Louis XIV », dans Lucien BÉLY (dir.), *L'invention de la diplomatie, Moyen Âge-Temps modernes*, Paris, PUF, 1998, pp. 263 à 279.

<sup>119</sup> BELEVITCH-STANKEVITCH, *op. cit.*, p. 8-9, 49, 57 ; HAUDRÈRE, « L'ouverture de la route du commerce... », *loc. cit.*, dans En collaboration, *La soie et le canon... op. cit.*, p. 26.

<sup>120</sup> DU HALDE, *op. cit.*, T.1, *Préface*, p. xlix ; BELEVITCH-STANKEVITCH, *op. cit.*, p. 59-60. Pour une description en détail de la vente de la cargaison, voir pages 62-63 ; FAVIER, *Les Européens... op. cit.*, p. 9-10 ; PFISTER, *op. cit.*, No. 170, pp. 419-433.

<sup>121</sup> À cette époque, plusieurs entreprises pour la Chine et son commerce émergeaient de cette effervescence commerciale. Des investisseurs, non affiliés aux compagnies à monopole, se lançaient dans un commerce triangulaire entre l'Europe, l'Amérique du Sud et la Chine. Après avoir écoulé leurs marchandises au Pérou, ils utilisaient l'argent (sous toutes ses formes, piastres, lingots, barres, etc.) de la vente, pour l'échanger en Chine contre des produits orientaux. De retour de l'Asie, ils effectuaient la revente de leur cargaison auprès des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud, de l'Espagne et de la Flandre. BELEVITCH-STANKEVITCH, *op. cit.*, p. 68-74.

<sup>122</sup> Grâce à ses cinq comptoirs indiens, Pondichéry en 1674, Chandernagor en 1675, Mahé en 1725, Yanaon en 1725, Karikal en 1739, le nombre de navires français envoyés en Inde passait de 4 entre 1664-1719, à 11 entre 1720 et 1770, Jeremy BLACK, *From Louis XIV to Napoleon: the fate of a great power*, London, UCL Press, 1999, p. 91 ; Jackie ASSAYAG, *L'Inde fabuleuse : le charme discret de l'exotisme français (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Kimé, 1999, p. 9 à 11 et FAVIER, *Les Européens... op. cit.*, p. 28-29 ; HAUDRÈRE, *La Compagnie...op. cit.*, p. 24-25



C'est aussi pour étendre l'influence de la France en Extrême-Orient, plus particulièrement en Chine, qu'une mission française, composée des cinq Mathématiciens du Roi, est orchestrée par Louis XIV lui-même et son ministre Colbert. Dans cet objectif, Colbert rencontre Fontaney afin qu'il organise le recrutement de missionnaires, habilités dans les sciences modernes, afin de réaliser le projet de mission en Asie, avec pour principale destination la Chine.

Colbert expose au jésuite les principales orientations de cette entreprise. Louis XIV souhaite pouvoir compter sur la compétence des jésuites afin de porter le projet d'un développement des relations diplomatiques entre la France et l'empire chinois et également avec le royaume du Siam. De plus, Colbert désire fournir aux missionnaires les ressources nécessaires pour qu'ils contribuent au projet de l'avancée des sciences et des connaissances européennes de la Chine, supporté par l'Académie royale des sciences de Paris. Enfin, cette mission possède également un volet religieux, dissimulé volontairement par Colbert et Louis XIV afin de ne pas enfreindre directement le *Padroado* et provoquer une confrontation avec le Portugal. Ainsi, à la demande du principal représentant de la France en Chine, le père Verbiest, ce séjour des Mathématiciens du Roi en Chine vise à leur permettre de développer le christianisme et contribuer à l'expansion de la présence missionnaire française au cœur du *Céleste Empire*







## **Chapitre II – Pour la plus grande gloire de Dieu : la mission évangélicatrice des jésuites français**

Le principal objectif de la mission des Mathématiciens de Louis XIV est de contribuer à l'évangélisation de la Chine. Héritiers de la méthode d'adaptation de Matteo Ricci, ils désirent appliquer la conversion par les hautes sphères et visent les élites lettrées de l'Empire pour entreprendre leur apostolat en Chine. La convocation des jésuites à la cour de Kangxi, fournit à ceux-ci une opportunité de promouvoir leur théologie dans les hautes sphères de l'empire.

### **2.1. Les missionnaires à la cour impériale**

Les progrès du christianisme à la cour impériale sont intimement liés aux capacités scientifiques des missionnaires. Tout d'abord, à leur arrivée dans le port de Ningbo en 1687, les jésuites français se retrouvent incapables de poursuivre leur voyage vers Pékin en raison du refus de l'administration locale. Cependant, leurs qualités scientifiques, alors révérees auprès de l'empereur par Ferdinand Verbiest, leur valent une convocation impériale à Pékin. Rencontrés par Kangxi, Bouvet et Gerbillon sont sélectionnés pour demeurer à la cour en 1688. Ils sont ensuite rapidement intégrés à l'entourage du souverain pour travailler à plusieurs projets impériaux, notamment l'enseignement des sciences à l'empereur, la cartographie de territoires, l'élaboration de médicaments, la représentation de Kangxi auprès des Russes et de Louis XIV, etc. Or, l'élément central qui permet aux missionnaires de s'affirmer à la cour et auprès de l'élite lettrée de l'empire est le succès engendré par leur participation aux négociations de Nerchinsk avec les Russes en 1689. À l'issue de cette ambassade diplomatique, l'importance du rôle d'interprète et de médiateur des missionnaires est capitale dans la réussite de l'entreprise. Leurs prouesses gagnent le respect des représentants de la légation chinoise, de l'élite lettrée et de Kangxi. D'ailleurs, les missionnaires vont bénéficier de l'appui d'un allié puissant parmi les membres de cette ambassade : Sosan (Songotu ou Suo Etu, 1636-1703), membre de la famille impériale, conseiller d'État et chef de la garde impériale. Ce dernier est témoin des capacités d'interprètes, de diplomates et de conseillers politiques des jésuites lors de cette mission et il développe une sympathie envers ceux-ci. Étant l'un des plus puissants personnages de l'administration mandchoue, jusqu'à sa déchéance en 1702, il se porte garant de la cause des

missionnaires et défend le christianisme de ses détracteurs<sup>123</sup>. Bouvet le décrit d'ailleurs comme un personnage qui est « [...] depuis longtemps, un des plus puissants protecteurs que la religion chrétienne et ses ministres aient jamais eus à la Chine<sup>124</sup> ».

Ainsi, les habiletés scientifiques et diplomatiques des jésuites français leur permettent de s'installer dans la capitale et de gagner le respect de l'élite impériale, nécessaire à leur projet d'évangélisation. La consécration du travail missionnaire à la cour survient à la suite de la guérison de Kangxi au début de la décennie 1690, grâce au concours des jésuites et de leurs remèdes. Cette réussite motive l'empereur à faire don à ses guérisseurs d'un terrain dédié à la construction d'une église. Malgré ce gain, les jésuites français demandent au souverain d'établir une loi protégeant le christianisme et ses fidèles contre les persécutions subies dans les provinces de l'empire :

Sire, nous exposons à Votre Majesté avec la soumission la plus parfaite et le plus profond respect dont nous sommes capables, le commencement, la fin et les motifs de notre très humble prière, dans l'espérance qu'elle voudra bien l'écouter [...] et si Votre Majesté, après s'être informée de notre conduite, trouve en effet que nous soyons innocents, nous la prions de faire connaître à tout l'Empire, par un édit public, le jugement qu'elle aura porté de nos mœurs et de notre doctrine [...]<sup>125</sup>.

Cette requête des jésuites vise à freiner les persécutions qui ont lieu dans les provinces. Bien que les chrétiens vivant dans la capitale et en périphérie jouissent d'une relative quiétude, ceux qui résident dans des régions plus éloignées sont farouchement persécutés. En vertu d'un arrêt datant de 1669 qui interdit la conversion des Chinois au christianisme, les administrations locales laissent libre cours à leur ressentiment envers les missionnaires<sup>126</sup>. D'ailleurs, les jésuites donnent de nombreux exemples de cette opposition des mandarins. Ainsi, Lecomte et Fontaney ont à s'occuper de fortes pressions des autorités de la ville de Ham-tchéou contre les chrétiens du père Prospero Intorcetta (1626-1696), jésuite italien, et de l'insatiable opposition du Bureau des

---

<sup>123</sup> Les responsables des ministères chinois, principalement le Bureau des Rites, la noblesse et les intellectuels conservateurs. Plusieurs mandarins et gouverneurs de provinces sont opposés au christianisme, LECOMTE, *op. cit.*, p. 470, 471, 473; BAI, *op. cit.*, p. 186-187; GERNET, *Le monde chinois, op. cit.*, p.452 ; GERNET, *Christianisme et Chine... op. cit.*, p. 10 ; Jean-Philippe LAFOND, *La bureaucratie impériale chinoise sous le regard jésuite aux 16<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles*, Québec, Mémoire de maîtrise présenté à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval, 2010, p. 69 ; GERBILLON, « Voyage en Tartarie du père Gerbillon, Premier voyage en l'année 1688 », dans DU HALDE, *op. cit.*, Tome 4, p.92 ; BOUVET, *Portrait...op. cit.*, p. 34.

<sup>124</sup> BOUVET, *Portrait historique...op. cit.*, p. 115.

<sup>125</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 487-491.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 470-473.

Rites au christianisme<sup>127</sup>. Bouvet et Fontaney décrivent l'existence de forces antichrétiennes concentrées dans les divers paliers d'administration de l'Empire, dont les gouverneurs de la province du Zhejiang et de la ville de Ningbo qui mènent une croisade ouverte contre les chrétiens auprès de Kangxi. Somme toute, les missionnaires sont unanimes quant aux persécutions qui se font nombreuses et constantes<sup>128</sup>. C'est l'argumentaire principal des missionnaires qui peuvent constater l'état précaire dans lequel se trouve le christianisme en proie aux mandarins, et qui requiert un soutien gouvernemental.

Toutefois, malgré leurs bons services, Kangxi refuse d'accorder un statut particulier aux chrétiens puisqu'il entrevoit l'émergence de problèmes confessionnels<sup>129</sup>. Comme nous l'avons vu, la Chine est un État qui tolère les différentes religions et philosophies, à condition de respecter l'ordre social et la gouvernance de l'empereur. De plus, le confucianisme demeure la seule doctrine orthodoxe servant de code de vie en Chine. De fait, Kangxi craint que l'officialisation d'une protection gouvernementale du christianisme entraîne des désordres sociaux :

Car les tribunaux souverains de la Chine, ennemis déclarés de tout culte étranger plutôt par esprit de politique que par un attachement sincère à la religion du pays, ont souvent condamné la loi chrétienne et puni sévèrement ceux qui avaient le courage de l'embrasser [...] les mandarins, après avoir rapporté fort au long les anciens édits contre la religion chrétienne, conclurent que cette affaire ne demandait pas une grande discussion et qu'on s'en devait tenir aux premières ordonnances des parlements et de la Cour, qui défendaient sous de grièves peines aux naturels du pays d'embrasser la loi nouvelle des Européens<sup>130</sup>.

Selon les récits de Lecomte et de Fontaney, le prince Sosan intervient auprès de l'empereur et use de son influence à la cour afin de convaincre ce dernier de la nécessité d'accorder cette demande aux jésuites. Les missionnaires rapportent que l'argumentaire de Sosan repose sur les bonnes relations existantes entre les jésuites et l'administration Qing, sur leurs habiletés dans

---

<sup>127</sup> BOUVET, *Portrait...op. cit.*, p. 34; Jean de FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi, Tcheou-chan, 15 février 1703 », dans *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères : mémoires de la Chine*, T.9, 1819, p. 406, 436, 485-486.

<sup>128</sup> BOUVET, *Portrait...op. cit.*, p. 34 FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney ... 1703 », *op. cit.*, p. 406, 436, 485-486; LECOMTE, *op. cit.*, p. 470-471 et 483.

<sup>129</sup> GERNET, *Chine et christianisme...op. cit.*, p. 153.

<sup>130</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 469, 491 et 492.

plusieurs domaines importants ainsi que leurs bons services à la cour impériale<sup>131</sup>. De plus, selon Lecomte, Sosan dépeint le christianisme comme une religion pacifiste qui prône la stabilité et la justice, ce qui ne s'oppose pas aux mœurs traditionnelles chinoises ni aux principes de bon gouvernement de l'Empire. À la lumière de cet argumentaire, Kangxi accepte d'infirmier la décision du Bureau des Rites et de promulguer un édit protégeant le christianisme et ses adhérents, dans le respect des lois impériales et des traditions chinoises<sup>132</sup>.

L'Édit de Tolérance est publié par Kangxi en 1692, ce qui confère un prestige aux missionnaires et au christianisme, puisque la parole de l'empereur est révérencée de ses sujets. Cet édit prend force de loi et révoque toutes les anciennes législations contre le christianisme : « Les Européens qui sont à ma Cour président depuis longtemps aux Mathématiques [...] leur loi n'est point séditionnaire et ne porte pas les peuples à la révolte; ainsi, il nous semble bon de la permettre, afin que tous ceux qui voudront l'embrasser puissent librement entrer dans les églises et faire une profession publique du culte qu'on y rend au souverain Seigneur du Ciel<sup>133</sup> ». Cette nouvelle législation permet aux chrétiens de pratiquer librement leur religion sur tout le territoire chinois. De plus, l'édit autorise les Chinois qui le désirent à se convertir<sup>134</sup>.

La promulgation de l'Édit de Tolérance a un impact direct sur l'évangélisation de la Chine. Selon ce que rapportent les jésuites, cette nouvelle protection du christianisme entraîne une augmentation substantielle des conversions. Lecomte décrit les effets bénéfiques de l'Édit : « Nous savons de plus que depuis ce fameux édit, les Chinois courent en foule au baptême ; que les mandarins encore idolâtres bâtissent des temples au vrai Dieu ; qu'un prince de sang a renoncé à ses erreurs et embrassé la foi de Jésus-Christ ; que l'Empereur même fait élever une église en son palais et loge auprès de sa personne les ministres de l'Évangile<sup>135</sup> ». Toutefois, les données quantitatives concernant les conversions demeurent morcelées et imprécises, ce qui complexifie l'analyse des résultats obtenus suite à cette nouvelle législation<sup>136</sup>. Cependant, Bouvet mentionne une expédition apostolique dans la région de Canton en 1693, qui fut un

---

<sup>131</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 496 ; FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney ... 1703 », *op. cit.*, p. 433 et 440.

<sup>132</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 496 ; BOUVET, *Portrait...op. cit.*, p. 78; BAI, *op. cit.*, p. 186.

<sup>133</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 495.

<sup>134</sup> LI, *Stratégies...op. cit.*, p. 234.

<sup>135</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 502.

<sup>136</sup> GERNET, *Chine et christianisme...op. cit.*, p. 126.



succès par la conversion de quelques 200 Chinois en l'espace d'un mois<sup>137</sup>. Somme toute, il semble clair que l'Édit confère un statut bénéfique au christianisme, qui stimule les conversions et le développement de l'Église chrétienne.

Néanmoins, malgré la publication de ce décret favorisant le christianisme, les missionnaires ne manquent pas de préciser la fragilité de cette protection. Ils sont conscients d'œuvrer dans le cadre d'un jeu de pouvoir. Ils servent l'empereur dans une variété de domaines en échange d'une protection plus solide des chrétiens contre l'opposition des administrations locales<sup>138</sup>. Se réjouissant de cet édit, dont ils confirment les bienfaits quant au statut du christianisme et aux conversions, les missionnaires reconnaissent la précarité de cette législation: « Ils [mandarins] savent que la religion des Européens n'est point approuvée par les lois et qu'on peut ôter les biens et la vie à ceux qui l'embrassent. Quelque protection que l'Empereur donne à présent aux missionnaires, il peut, dans la suite, changer [...], les parlements sont toujours attentifs aux occasions qui se présentent d'exterminer le christianisme.<sup>139</sup> ». À cet égard, Fontaney mentionne que malgré l'officialisation de la protection impériale, les missionnaires doivent continuer d'affronter les persécutions des mandarins de provinces qui jouissent d'une relative liberté en raison de leur éloignement du pouvoir central<sup>140</sup>.

Un autre aspect intéressant du rôle religieux des jésuites à la cour de Kangxi est leur volonté de préparer l'empereur à une conversion future. En effet, Bouvet marque l'importance d'instruire le souverain au christianisme pour l'évangélisation de la Chine :

[...] s'il [Kangxi] venait à se convertir à la foi, on peut dire que sa conversion ferait un si grand éclat, qu'elle entraînerait très probablement celle de tout ce vaste empire, qui vaut plus que toute l'Europe entière, pour le nombre d'habitants; et peut-être même ensuite celle de toutes les autres nations d'alentour, portées, comme elles sont d'ailleurs, par la haute estime qu'elles ont toujours eue de la sagesse des Chinois, à se conformer à leurs maximes et à leurs coutumes.<sup>141</sup>

Bouvet et Gerbillon, devenus professeurs particuliers de l'empereur, profitent de ce rôle pour le rencontrer plusieurs heures quotidiennement. Ils espèrent tirer profit de l'intérêt de Kangxi

---

<sup>137</sup> BOUVET dans COLLANI, *op. cit.*, p. 215.

<sup>138</sup> RULE, *loc. cit.*, p. 234.

<sup>139</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 443.

<sup>140</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney ... 1703 », *op. cit.*, p. 441-442.

<sup>141</sup> BOUVET, *Portrait...op. cit.*, p. 126.

pour les sciences européennes et des séances d'enseignement qu'ils lui prodiguent afin de le prédisposer à une conversion. La science est utilisée comme introduction au dessin religieux des missionnaires jésuites<sup>142</sup>. Ces derniers, Bouvet et Lecomte notamment, décrivent avec exaltation ce qu'ils perçoivent comme une ouverture progressive de Kangxi au christianisme. D'ailleurs, ils confirment l'inclinaison de l'empereur pour le christianisme. À la rédaction de son mémoire à la fin du XVIIIe siècle, Bouvet avance même que Kangxi est près de la conversion : « [...] on peut croire sans témérité, que ce grand prince n'est pas loin du royaume de Dieu.<sup>143</sup> ». Toutefois, la situation réelle est bien différente. Kangxi apprécie la présence d'hommes de talent comme les jésuites, mais demeure réticent aux discussions et aux symboles chrétiens. De plus, il est discret quant à ses croyances religieuses, dont les missionnaires ignorent les préférences. Néanmoins, il apparaît progressivement que l'empereur n'a pas d'intention de se convertir à la religion des missionnaires. Ils réalisent que cet objectif est difficilement atteignable et misent davantage sur la protection continue et la poursuite du patronage de Kangxi envers les chrétiens que sa conversion.

À l'égard de la conversion des élites impériales, les missionnaires utilisent leurs habilités scientifiques afin de préparer la voie au christianisme. Pour Bouvet, il s'agit du vecteur le plus efficace pour espérer convertir des membres de l'élite lettrée: « [...] [il] n'y ayant point de moyens plus propres pour disposer les esprits, surtout des savants chinois, à recevoir les vérités de l'Évangile, qu'une philosophie bien faite.<sup>144</sup> ». Bien qu'il soit difficile de gagner des néophytes parmi les élites à cette époque, notamment en raison de la querelle des rites<sup>145</sup>, les missionnaires arrivent tout de même à gagner la faveur et l'estime de plusieurs mandarins et lettrés, dont le prince mandchou Sosan, un des chefs de l'ambassade chinoise de Nerchinsk de 1689<sup>146</sup>.

---

<sup>142</sup> BAI, *op. cit.*, p. 109; RULE, *loc. cit.*, p. 230-231; DUTEIL, *Le mandat...op. cit.*, p. 287; GERNET, *Christianisme en Chine...op. cit.*, p. 81.

<sup>143</sup> BOUVET, *Portrait...op. cit.*, p. 117.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>145</sup> La querelle des rites chinois est une divergence profonde entre les différentes perceptions de l'adaptation du christianisme à la culture chinoise. Les Jésuites prônent une évangélisation conciliante des rites et coutumes chinois, alors que les Franciscains, les Dominicains et le Saint-Siège optent pour une perception davantage puritaine de la christianisation en Chine. Pour davantage d'information, consulter René ÉTIEMBLE, *Les jésuites en Chine (1552-1773) : la querelle des rites*, Paris, Juillard, 1966.

<sup>146</sup> LI, *Stratégies...op. cit.*, p. 236-237.

Pour résumer, les activités apostoliques des jésuites français à la cour n'ont pas atteint les résultats escomptés, notamment à l'égard de la conversion de l'empereur Kangxi ou des hauts fonctionnaires de l'empire chinois. Néanmoins, ils ont réussi à gagner l'appréciation de l'empereur en contribuant à obtenir l'Édit de Tolérance de 1692 et un emplacement pour y établir l'église du Beitang. De plus, les Mathématiciens du Roi ont obtenu la faveur de mandarins et de lettrés, notamment celle du prince Sosan. Ces succès facilitent et favorisent sans doute la diffusion du christianisme dans l'empire<sup>147</sup>.

## 2.2. L'évangélisation de la population

Outre leurs activités auprès de la cour, les jésuites français poursuivent également leur entreprise apostolique parmi la population, que ce soit dans la capitale ou dans les provinces<sup>148</sup>. Tout d'abord, Bouvet et Gerbillon sont responsables de l'administration de la chrétienté de Pékin. L'avènement de l'église du Beitang au cœur de la cité impériale en 1704 solidifie les assises du christianisme dans la capitale, à proximité de la pierre angulaire du pouvoir impérial<sup>149</sup>. Les deux missionnaires s'occupent également de rituels liturgiques pour les chrétiens de la capitale, pour qui Gerbillon prêche tous les dimanches<sup>150</sup>. À ce sujet, Bouvet œuvre avec le soutien du pape à la fondation d'une confrérie à Pékin afin de former des religieux destinés à l'encadrement des fidèles et des néophytes : « [...] [cette] nouvelle confrérie de la Charité, que nous avons érigée à Pékin, sous le titre du saint Sacrement [...] Le Pape nous ayant accordé tous les pouvoirs nécessaires avec des indulgences considérables [...] nous ouvrîmes notre première assemblée par une messe solennelle, à la fin de laquelle le père Gerbillon fit un discours fort touchant<sup>151</sup> ». D'ailleurs, Bouvet décrit l'organisation de cette confrérie qui comprend quatre classes de fidèles ayant des tâches diverses dans les domaines religieux et éducatif. Le missionnaire expose ainsi la composition du nouvel ordre :

La première [classe] est de ceux qui doivent s'employer auprès des fidèles adultes [...] Dans la seconde sont ceux qui doivent veiller à l'instruction des enfants adultes des chrétiens, et les

---

<sup>147</sup> GREGORY, *The West and China... op. cit.*, p. 37.

<sup>148</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 476; PFISTER, *op. cit.*, p. 429 ; pour une analyse des différentes paroisses de Chine, voir DUTEIL, *Le mandat...op. cit.*, p. 167.

<sup>149</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney ... 1703 », *op. cit.*, p. 430

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 452-455.

<sup>151</sup> Joachim BOUVET, « Lettre du père Bouvet, Missionnaire. En l'année 1706 », dans *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*, Tome 10, p. 43-44.

conduire tous les dimanches à l'église pour y être instruits des devoirs du christianisme [...] Dans la troisième classe, sont compris ceux dont la charge est de procurer aux malades et aux moribonds tous les secours spirituels qui leur sont nécessaires pour les préparer à une sainte mort [...] Enfin ceux de la quatrième classe, sont principalement destinés à procurer la conversion des infidèles<sup>152</sup>.

Cette congrégation vise principalement à solidifier la présence chrétienne à Pékin, tout en permettant aux nouveaux convertis de s'acquitter de certaines tâches déléguées par les missionnaires français dont l'emploi du temps est chargé<sup>153</sup>. Bouvet compte fonder une communauté réservée aux femmes afin d'axer les efforts pour leurs conversions. Selon les dires des missionnaires, les femmes demeurent réticentes et méfiantes face au christianisme<sup>154</sup>. Comme la civilisation chinoise est patriarcale, les femmes craignent d'embrasser une autre doctrine que celle de leur famille, de peur d'être marginalisées. Cependant, il s'agit d'un groupe que les missionnaires ciblent dans leur processus d'évangélisation. D'après Bouvet, cette communauté doit s'accorder avec les coutumes chinoises afin de faciliter l'accès des femmes aux enseignements chrétiens. Le missionnaire stipule que plusieurs précautions sont prises afin de démontrer à l'empereur qu'aucune action effectuée n'est contraire aux règles de l'empire<sup>155</sup>.

Outre ce qui se déroule dans la capitale, les trois autres missionnaires français du groupe reçoivent le droit d'arpenter les provinces de la Chine et de prêcher leur foi. En effet, après leur entretien avec Kangxi en 1688, Fontaney, Lecomte et Visdelou quittent Pékin afin d'aller soutenir les chrétientés dans le besoin. Fontaney décrit les premiers endroits où se rendent les jésuites après avoir quitté Pékin. Ainsi, Lecomte s'installe dans la province du Shanxi (Chan-Si), puis au Shaanxi (Chen-Si) où il demeure pendant deux ans, œuvrant à la conversion des Chinois. Visdelou s'établit également au Shanxi où il prêche sur une période de deux ans. Fontaney passe quinze jours dans la ville de Kiam-tcheou avec Visdelou, pendant lequel ils réussissent à convertir sept Chinois<sup>156</sup>. Ensuite, Fontaney se dirige vers Nankin, deuxième capitale de la Chine, pour rejoindre le père Jean-Dominique Gabiani (1623-1696), un jésuite italien. Pendant ce temps, il visite les chrétiens de Shanghai, communauté chrétienne la plus dense de Chine,

---

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 45-46.

<sup>153</sup> PFISTER, *op. cit.*, p. 436.

<sup>154</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 449.

<sup>155</sup> BOUVET, *Portrait...op. cit.*, p. 48.

<sup>156</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney ... 1703 », *op. cit.*, p. 420.

évaluée à cette époque par le père Jérôme Franchi (1667-1718), jésuite italien, à quelque 80 000 fidèles<sup>157</sup>.

Cependant, la rivalité opposant les missionnaires de la mission portugaise aux Français est perceptible également hors de la capitale. En effet, vers 1690, la mission portugaise de Macao entreprend la saisie des vivres de la mission française, prétextant une opposition constante des Français à l'autorité de Lisbonne. Cet acte contraint Fontaney, Visdelou et Lecomte à quitter leurs emplacements afin de se rendre à Canton pour faciliter leur approvisionnement en vivres et en matériel pour poursuivre leur mission<sup>158</sup>. Puis, Lecomte quitte définitivement la Chine dans l'objectif d'aller défendre les droits des missionnaires français à Rome.

En 1694, Fontaney et Visdelou fondent un établissement jésuite à Canton, dédié à accueillir les recrues pour parfaire leur formation sur la culture et la langue chinoise<sup>159</sup>. Ce nouveau poste reçoit également les vivres et fait office de relais entre les jésuites français et l'Europe. D'ailleurs, Fontaney traite d'une chrétienté nombreuse à Canton, contrairement aux autres ports de Chine. Il y dénombre sept églises, mais décrit les difficultés à effectuer des conversions dans les villes côtières : « [...] il s'y fait [à Canton] néanmoins très peu de conversions. C'est à peu près la même chose dans les autres ports où les vaisseaux européens ont coutume d'aborder. Il n'en est pas ainsi des villes qui sont dans l'intérieur de la Chine; les conversions y sont plus fréquentes, et on forme en peu de temps des chrétientés nombreuses.<sup>160</sup> ». Les missionnaires français ne précisent que rarement le nombre de conversions ou la densité de chrétiens d'une communauté. Outre le nombre de 20 000 convertis – avancé dans le chapitre « De l'établissement et du progrès de la religion chrétienne dans l'Empire de la Chine », dans la *Description de la Chine* de Jean-Baptiste Du Halde – et celui chiffrant la conversion à 2 699 personnes par le père Jacques Faber (Jacques Le Favre, 1610-1676), jésuite français, dans un petit village du Shenxi, aucune statistique n'émane de leurs récits<sup>161</sup>. Le nombre de chrétiens en

---

<sup>157</sup> PFISTER, *op. cit.*, p. 427; LECOMTE, *op. cit.*, p. 424.

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 440; BROCKEY, *op. cit.*, p. 160.

<sup>159</sup> Jean de FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi. 1704 », dans *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères. Mémoires de la Chine*, Tome 9, p. 507.

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 509.

<sup>161</sup> Le titre de ce chapitre est fortement inspiré de la lettre du même titre de Louis Lecomte dans ses *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine*. L'étude de Isabelle Landry-Deron expose bien les manipulations des

Chine à l'arrivée des Mandchous en 1644 est estimé à 110 000<sup>162</sup>. Toutefois, il s'avère complexe d'évaluer l'ensemble de leur travail apostolique, si ce n'est de larges descriptions chargées d'enthousiasme et de propagande religieuse. Plusieurs remarques des missionnaires exposent leur rôle apostolique, mais seulement quelques rares passages sont dignes de mention. Les extraits les plus éloquentes font mention de plusieurs conversions, notamment celles de trois personnes par Gerbillon lors de son premier voyage en Tartarie en 1688, de plusieurs mandarins et lettrés annuellement affirmés par Lecomte, ainsi que de sept personnes (aucune spécification quant aux convertis) à Kiam-tcheou par Visdelou et Fontaney<sup>163</sup>!

Le départ de Lecomte réduit l'efficacité de la mission française. Pour pallier à cette lacune, Bouvet quitte la Chine en 1693 pour se rendre en France afin de rendre compte de la mission à Louis XIV et recruter de nouveaux missionnaires pour la mission française de Chine. Il revient en Chine en 1698, accompagné d'une dizaine de recrues de nationalité française : Charles Dolzé, Louis Pernon, Jean-Charles-Étienne de Broissia, Joseph-Henri de Prémare, Jean-Baptiste Régis, Dominique Parrenin, Philibert Geneix, Charles de Belleville, Jean Domenge et Charles de Broissin. S'ajoute l'année suivante, les pères Antoine de Beauvollier, François-Xavier d'Entrecolles, Ignace-Gabriel Barborier et Jean-François Péliçon<sup>164</sup>. Bouvet et Fontaney ciblent plusieurs provinces pour y installer les nouveaux missionnaires, dont Kiam-Si, Hou-qouam et Tche-kiam<sup>165</sup>. Par exemple, dans ses écrits, Fontaney cite la localisation du père de Prémare à Kien-tchang et de Barborier à Ting-tcheou, dans le Kiang-si<sup>166</sup>. Broissia, d'Entrecolles et Domenge sont également affectés au Kiang-si et y fondent trois établissements. Beauvollier est envoyé dans la province du Fokien. Il devient d'ailleurs le procureur de la mission française à

---

réécits missionnaires par l'éditeur jésuite ; consulter Isabelle LANDRY-DERON, *La preuve par la Chine : la "Description" de J.-B. Du Halde, jésuite, 1735*, Paris, EHESS, 2002.

<sup>162</sup> DUCORNET, *L'Église et la Chine...op. cit.*, p. 36.

<sup>163</sup> Jean-François GERBILLON, « Voyage en Tartarie du père Gerbillon, Premier voyage en l'année 1688 », dans DU HALDE, *Descriptions...op. cit.*, Tome 4, p. 152; LECOMTE, *op. cit.*, p. 463; FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney ... 1703 », *op. cit.*, p. 420.

<sup>164</sup> Joachim BOUVET, « Lettre du père Bouvet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi. », 1699, dans *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères. Mémoires de la Chine*, Tome 9, p. 230 ; COLLANI, *op. cit.*, p. 47 et 52; PFISTER, *op. cit.*, tome 1, p. VIII.

<sup>165</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney ... 1704 », *op. cit.*, p. 497.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 480.

Canton en 1705. Les pères Régis et Parrenin s'installent à Pékin et sont attirés au service de Kangxi à la cour. Parrenin prend éventuellement le flambeau des Mathématiciens à la cour sous l'empereur Yongzheng en 1723<sup>167</sup>. En 1699, Fontaney s'embarque à son tour pour la France afin d'y recruter de nouveaux missionnaires. Il est de retour en Chine en 1701 avec huit missionnaires, dont Émeric de Chavagnac, Cyr Contancin, Étienne-Joseph le Couteulx, Pierre Jartoux et Pierre-Vincent du Tartre. Chavagnac et du Tartre prennent le chemin du Kiang-si, Contancin se rend dans la province du Tche-kiang, Couteulx est affecté au Koei-tcheou et Jartoux s'installe à Pékin au service des Mathématiciens français et devient géographe de Kangxi en 1708<sup>168</sup>.

En plus de l'arrivée d'un grand nombre de missionnaires français, le pape nomme des vicaires apostoliques pour chaque province de la Chine, que le supérieur de la mission française Jean-François Gerbillon se charge d'installer en poste :

[...] lorsque le Pape eut nommé des évêques et des vicaires apostoliques pour chaque province de la Chine. Plusieurs de ces Messieurs s'adressèrent à nous ; ils nous représentèrent l'obligation où ils se trouvoient d'obéir au saint Siège, et les difficultés insurmontables qu'ils alloient trouver dans leurs provinces, où il n'y avoit ni Chrétiens, ni églises, ni Missionnaires, s'ils n'étoient appuyés par quelque recommandation de la cour [...] nous crûmes qu'il falloit agir, et que le temps étoit venu d'ouvrir des portes plus vastes à la prédication de l'évangile [...] Le père Gerbillon, supérieur de notre mission, se chargea de cette entreprise<sup>169</sup>.

Gerbillon use de son influence auprès des mandarins des différentes provinces afin de favoriser l'établissement des nouveaux évêques et vicaires. Fontaney décrit de quelle façon Gerbillon intercède auprès des autorités afin d'atténuer l'impact des opposants : « Il commença par M. l'évêque d'Argolis, qui venait d'être nommé à l'évêché de Pékin [...] Le père Gerbillon averti des démarches de ces lettrés [opposés à l'évêque] redoubla ses recommandations auprès du vice-roi, qui leur imposa silence [...] Le père Gerbillon ne servit pas moins efficacement M. le Blanc dans son établissement d'Yunnan [...]»<sup>170</sup>. Ainsi, la réputation et la position de Gerbillon à la cour de Kangxi lui permettent de favoriser efficacement l'établissement de

---

<sup>167</sup> J. DEHERGNE, « Un grand français : Parrenin, 1665-1741 », dans *Revue Nationale chinoise*, 1943, p. 45.

<sup>168</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney ... 1704 », *op. cit.*, p. 475.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 470.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 470-471.

nouvelles communautés religieuses et de surmonter les difficultés des oppositions administratives.

En ce qui concerne les progrès du christianisme, Lecomte, dont les descriptions de la Chine sont chargées d'optimisme, expose sa perception de l'évangélisation : « [...] ces forteresses et ces superbes villes qui se disaient les maîtresses du monde ont été obligées d'ouvrir leur porte à l'Évangile et se sont en partie soumises au joug de la foi. [...] Nos temples sont à présent l'ornement de ces mêmes villes qui durant tant de siècles avaient été souillées par les idoles ; et la croix élevée jusques sur les toits des maisons confond la superstition et se fait déjà respecter des idolâtres.<sup>171</sup> » Néanmoins, quoi qu'en dise ce chroniqueur jésuite, les progrès du christianisme en Chine demeurent limités. En effet, malgré les maigres gains de fidèles à Pékin, Shanghai et dans quelques régions de la Chine dont le Kiam-si (Jiangxi), le christianisme se bute à une combinaison de facteurs qui font obstacle à sa progression. D'abord, la perception des Chinois, qui la considèrent comme une religion de pauvres. Lecomte fait mention de cette conception qui freine les progrès de l'évangélisation, autant auprès du peuple que des riches : « Le peuple s'est mis dans l'Esprit qu'il suffisait d'être chrétien pour devenir pauvre et que le christianisme était la religion des gueux [...] Cette même raison arrête presque tous les mandarins qui risquent tout dès qu'ils pensent à se faire chrétiens [...] Ainsi la crainte de perdre les fausses richesses de ce monde prive une infinité de gens des biens éternels dont ils ne connaissent par le prix<sup>172</sup> ». Ensuite, la différence marquante entre les croyances chinoises et la religion chrétienne qui révère une trinité mystérieuse et un dieu mourant, décourage la plupart des Chinois. Enfin, l'opposition des mandarins locaux aux chrétiens ainsi que la force du clergé bouddhiste contribuent à limiter les conversions<sup>173</sup>.

Enfin, le coup de grâce aux efforts français d'évangélisation de la Chine se produit avec l'émergence de la querelle des rites, contraignant les missionnaires à affronter les critiques européennes<sup>174</sup>. La tentative d'adaptation du christianisme aux classiques confucéens par les jésuites subit les attaques des intellectuels d'Europe, des autres ordres mendiants tels les

---

<sup>171</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 133.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 443.

<sup>173</sup> GERNET, *Le monde chinois*, p. 452; GERNET, *Chine et christianisme...op. cit.*, p.127.

<sup>174</sup> LAURENTIN, *op. cit.*, p. 139 ; Marie-Ina BERGERON, *Le christianisme en Chine : approches et stratégies*, Lyon, Chalet, 1977, p. 81 ; DUCORNET, *L'Église et la Chine...op. cit.*, p. 41.



Dominicains et les Franciscains et des autorités religieuses de Rome. En outre, il s'agit d'un conflit religieux européen en territoire chinois<sup>175</sup>. Le premier point majeur du litige réside dans la traduction du terme Dieu (*tianzhu*) et son assimilation au terme chinois *tian* qui désigne le ciel. Les jésuites accordent au *tian* une signification supérieure qui se réfère à Dieu et non seulement au ciel physique, ce qui est réfuté par certains de leurs confrères tels Claude de Visdelou, un des jésuites parmi les opposants, et Charles Maigrot, membre des Mission étrangères de Paris, ainsi que par les autorités ecclésiastiques européennes<sup>176</sup>. Le second point se réfère au rituel traditionnel du culte des ancêtres<sup>177</sup>. Les jésuites tentent de laïciser cette pratique afin d'en retirer l'élément sacré qui en fait une pratique païenne aux yeux des religieux européens. Néanmoins, malgré l'argumentaire des jésuites, ce rite fait l'objet de critiques féroces en Europe et est défini comme une pratique à proscrire pour les convertis chinois<sup>178</sup>. Les propositions d'adaptation des jésuites sont réfutées par le pape Clément XI, qui en condamne la propagation aux Chinois en 1704<sup>179</sup>.

La venue en Chine en 1705, de l'ambassadeur Charles de Tournon, légat du pape, ayant pour mandat d'exposer la position papale quant aux rites chinois, génère des effets néfastes sur le travail des missionnaires<sup>180</sup>. En effet, le pape refuse d'accepter l'adaptation chinoise aux rites chrétiens et force les jésuites à prendre position. En choisissant le Saint-Siège, les jésuites se dressent contre les rites chinois et doivent être expulsés. À l'inverse, s'ils défendent les rites chinois, ils sont passibles d'excommunication. Cette opposition du légat à la volonté de l'empereur provoque l'emprisonnement de ce dernier à Macao, en raison de son refus de

<sup>175</sup> J. SAINSAULIEU, « Le confucianisme des Jésuites », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du colloque international de sinologie : la mission française de Pékin aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, Les Belles Lettres, 1976 p. 42.

<sup>176</sup> WITEK, « Claude Visdelou...loc. cit. », p. 380 ; Claudia von COLLANI, « Le père Joachim Bouvet et le mandement du vicaire apostolique Charles Maigrot », dans C.E.R.I.C. (Centre d'étude et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du V<sup>e</sup> colloque international de sinologie : succès et échecs de la rencontre Chine et occident du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. 78-80 ; LANDRY-DERON, *La preuve...op. cit.*, p. 249 ; DUTEIL, *Le mandat...op. cit.*, p. 101.

<sup>177</sup> DUCORNET, *L'Église et la Chine...op. cit.*, p. 38.

<sup>178</sup> ÉTIEMBLE, *Les jésuites...op. cit.*, p. 23, 25 et 26 ; BERGERON, *op. cit.*, p. 67.

<sup>179</sup> ÉTIEMBLE, *Les jésuites...op. cit.*, p. 109 ; Jacques GERNET, *L'intelligence de la Chine : le social et le mental*, Paris, Gallimard, 1994, p. 219-220 ; LANDRY-DERON, *La preuve...op. cit.*, p. 86-90 ; STANDAERT, *op. cit.*, p. 434.

<sup>180</sup> Claudia Von COLLANI, « Un légation à Rome manqué- Joachim Bouvet et Sabino Mariani », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du VI<sup>e</sup> colloque international de sinologie : Images de la Chine : le contexte occidental de la sinologie naissante*, Paris, Les Belles Lettres, 1995, p. 279 ; René ÉTIEMBLE, *L'Europe chinoise : de la sinophilie à la sinophobie*, T.2, Paris, Gallimard, 1988, p. 31 ; BOSSIÈRE, *op. cit.*, p. 151.

soumission à l'empereur en 1709<sup>181</sup>. Néanmoins, le rôle apostolique des missionnaires français est important puisqu'il influence directement le développement du christianisme dans l'Empire. Que ce soit par l'adoption de l'Édit de Tolérance, la conversion de plusieurs érudits chinois, l'édification de l'église du Beitang, la création d'ordres religieux à Pékin ou le recrutement de plusieurs dizaines de missionnaires, leur contribution au développement de l'Église française de Chine est certaine. En 1700, la population de convertis depuis le début du XVIIe siècle, tous ordres missionnaires confondus, s'élève à 300 000<sup>182</sup>. Ce nombre demeure limité, puisqu'il se rapporte à une population de quelque 150 millions d'habitants. Le nombre limité de missionnaires constitue un des principaux obstacles à l'évangélisation, qui ne prend jamais véritablement d'ampleur. Néanmoins, malgré ces succès limités, les jésuites en Chine, dont les cinq Mathématiciens du Roi, ont contribué à la diffusion du christianisme en Chine.

---

<sup>181</sup> PFISTER, *op. cit.*, T. 2, no. 174, p. 452.

<sup>182</sup> LI, *Stratégies...op. cit.*, p. 314.

## Chapitre III – Le rôle scientifique des missionnaires en Chine

Fer de lance de l'évangélisation de la Chine, les sciences européennes constituent une voie indispensable pour diffuser le christianisme dans les hautes sphères de l'Empire<sup>183</sup>. Solidement basée sur l'expérience de Matteo Ricci, la sélection des jésuites destinés à la mission chinoise se fait avec un soin particulier, en regard de leurs compétences scientifiques. De plus, les missionnaires français qui obtiennent le titre de « Mathématiciens du Roi » sont chargés de faire une importante étude sur les spécificités de la Chine. Parallèlement, ils introduisent différentes connaissances européennes en Chine.

### 3.1. Le projet de l'Académie royale des sciences de Paris

À partir du milieu du XVIIe siècle, la France entame un renouveau intellectuel et la science française connaît une effervescence remarquable. Aux universités, préalablement fondées et développées dans les trois derniers siècles du Moyen Âge, s'ajoutent les académies. Héritières de la tradition du *quattrocento* italien, elles fleurissent à la grandeur de l'Europe et la France se trouve au cœur de cette ébullition intellectuelle<sup>184</sup>. Plusieurs événements de la seconde moitié du XVIIe siècle aident à expliquer l'émergence de la France dans ce domaine. Tout d'abord, en 1666, le célèbre ministre français Jean-Baptiste Colbert orchestre la fondation de l'Académie royale des sciences de Paris afin de centraliser et de promouvoir la recherche scientifique française. Dans la foulée, l'Observatoire de Paris est érigé en 1669 afin de faciliter le travail des académiciens et de munir Paris d'un centre d'observation moderne. L'objectif est clair : outiller Paris de manière à y stimuler l'avancement scientifique afin de propulser la France au rang de première puissance intellectuelle de l'Europe<sup>185</sup>. Toujours en 1669, l'Académie engage le renommé astronome italien Giovanni Domenico Cassini (1625-1712), grande figure de l'astronomie européenne des XVIIe et XVIIIe siècles. Par la suite, en 1672, l'institution parisienne embauche deux autres personnages importants de la science moderne, l'astronome danois Ole Römer (1644-1710) et le physicien, mathématicien et astronome français Philippe de

---

<sup>183</sup> GERNET, *Chine et christianisme...op. cit.*, p. 81.

<sup>184</sup> Pour plus de précisions concernant la fondation et l'organisation de l'Académie royale des sciences de Paris, voir, En Collaboration, *Histoire de France : la France monarchique*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 2000, p. 345, 350 et 351, Claire SALOMON-BAYET, *L'institution de la science et l'expérience du vivant : méthode et expérience à l'Académie royale des sciences, 1666-1793*, Paris, Flammarion, 2008, p. 29-30.

<sup>185</sup> COLLANI, *op. cit.*, p. 51.

la Hire (1640-1718), marquant la volonté du roi de positionner Paris en tant que centre intellectuel de l'Europe.

Fort de ces progrès, Colbert organise ensuite le plan de la mission des jésuites français en Chine, à la fois scientifique, religieuse et diplomatique afin d'y représenter les intérêts de la France<sup>186</sup>. Ce dernier, s'adressant alors à Fontaney lors d'une réunion, exprime sa volonté de lier le projet scientifique à la mission religieuse :

Les sciences, mon père, ne méritent pas que vous preniez la peine de passer les mers, et de vous réduire à vivre dans un autre monde, éloignés de votre patrie et de vos amis. Mais comme le désir de convertir les infidèles, et de gagner des âmes à Jésus-Christ porte souvent vos pères à entreprendre de pareils voyages, je souhaiterais qu'ils se servissent de l'occasion, et que dans le temps où ils ne sont pas si occupés à la prédication de l'évangile, ils fissent sur les lieux quantité d'observations, qui nous manquent pour la perfection des sciences et des arts<sup>187</sup>.

Suite à cette rencontre et aux activités de recrutement par Fontaney, les missionnaires sont officiellement acceptés au sein de l'Académie royale des sciences de Paris. Leur mission s'inscrit dans le prolongement de cette effervescence scientifique qui marque la France de l'époque : « Quand nous partîmes de Paris, chargés des instructions du Roi, de ses ministres et de l'Académie royale, l'on ne se proposait rien moins que la perfection des sciences naturelles [...]»<sup>188</sup>. Leur mandat est défini par l'Académie à la demande de François M. de Louvois (1641-1691), le successeur de Colbert, et comprend une large variété de domaines, notamment l'histoire et la chronologie chinoise, les observations astronomiques, les religions, la culture, la langue, la géographie, la faune et la flore, l'urbanisme et plus encore<sup>189</sup>. Lecomte expose la division des tâches à accomplir pour le compte de l'académie parisienne entre les Mathématiciens :

[...] mais comme ce projet [la perfection des sciences] renfermait une grande diversité de matières, nous crûmes qu'il était à propos de nous partager, non seulement parce que chacun de nous n'avait pas assez de loisir pour fournir en même temps à tant de différentes études, mais encore parce que l'esprit a lui-même ses bornes et qu'il est rare de trouver dans la même personne un génie également propre pour toutes choses [...] Ainsi nous convînmes que les uns

---

<sup>186</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 28.

<sup>187</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney ... 1703 », *op. cit.*, p. 390.

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 506. Voir également LANDRY-DERON, « Les Mathématiciens... », *loc. cit.*, p. 430.

<sup>189</sup> Catherine JAMI, « Pékin au début de la dynastie Qing : capitale des savoirs impériaux et relais de l'Académie royale des sciences de Paris », dans *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 2008/2, no. 55-2, p. 50-51; BAI, *op. cit.*, p. 44 ; LANDRY-DERON, *La preuve...op. cit.*, p. 150.

s'attacheraient aux observations astronomiques, à la géographie, à l'examen des arts mécaniques, tandis que les autres feraient leur principale étude de ce qui regarde l'anatomie, la connaissance des simples, l'histoire des animaux et les autres parties de la physique, que chacun choisirait selon son goût, de manière néanmoins que ceux-là mêmes qui se seraient bornés à quelque matière ne négligeraient pas le reste, quand le lieu, le temps et les personnes leur donneraient occasion d'y faire quelque nouvelle découverte [...] On convint aussi qu'on se communiquerait mutuellement ses lumières, afin que chacun profitât des réflexions communes et que rien, s'il se pouvait, n'échappât à notre application<sup>190</sup>.

Le projet de l'Académie royale des sciences de Paris, initié par Colbert, appliqué par Louvois, est clair : étudier la Chine sous toutes ses coutures et fournir des rapports détaillés de ces recherches aux savants d'Europe. Cette entreprise ambitieuse vise à accentuer le prestige de la France par le perfectionnement des sciences modernes.

### 3.2. Du projet au terrain : les réalisations

Après leur arrivée en Chine en 1688, les Mathématiciens du Roi se mettent à l'œuvre et acheminent de nombreux rapports d'observations astronomiques et des descriptions précises des régions chinoises et de leurs habitants, devenant rapidement la principale source d'information sur l'*Empire du Milieu*<sup>191</sup>. D'ailleurs, lors du retour en France de Lecomte vers 1691, Bouvet lui remet une série de documents scientifiques à l'attention de l'Académie royale. Ces manuscrits très diversifiés traitent de la faune, dont un tigre sibérien ainsi qu'un chameau asiatique, quelques éléments d'histoire naturelle de la Chine ainsi que des résultats d'observations météorologiques à Pékin. Ces premières analyses en provenance du *Céleste Empire* démontrent bien la pluralité des domaines d'étude jésuites.

La production d'écrits scientifiques des missionnaires révèle l'ampleur de leur mandat. En ce qui concerne Fontaney, l'on remarque l'abondance de travaux variés, notamment des rapports d'observation du passage de Mercure en 1690 et d'une comète en 1701, des analyses longitudinales et latitudinales de plusieurs villes de Chine dont *Si-ngan-fou* (Xi'an), capitale du *Chen-si* (Shaanxi). Des descriptions géographiques des lieux visités figurent à cette liste, notamment le port de Ningbo, la capitale Pékin, puis les provinces du *Tché-kiang* (Zhejiang), du

---

<sup>190</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 506-507.

<sup>191</sup> PINOT, *op. cit.*, p. 32, 213 et 214 ; LANDRY-DERON, « Les Mathématiciens... », *loc. cit.*, p. 430-435; JAMI, « From Louis XIV's court to Kangxi's court ...loc. cit. », p. 3 ; COLLANI, *Journal des voyages... op. cit.*, p. 5 ; LECOMTE, *op. cit.*, p. 44.

*Kiang-nan* (Jiangnan), du *Chan-tong* (ShanDong), du *Pé-tche-li* (Hebei), du *Kiang-tcheou* et de Nankin. Ses correspondances illustrent son étude de l'astronomie chinoise, de l'unité de mesure du *li* chinois (0,5km) et de la médecine requise à la guérison de l'empereur Kangxi<sup>192</sup>. Quant à Bouvet, il produit des rapports de géométrie, sa fameuse histoire de l'empereur des Qing, Kangxi, dans son *Portrait historique de l'empereur de la Chine* de 1698. De plus, il est l'auteur de plusieurs récits relevant les coutumes et les cérémonies des repas chinois et mandchou ainsi que l'étude de l'histoire chinoise, très controversée auprès de ses pairs<sup>193</sup>. On lui doit entre autres, un petit vocabulaire français/chinois, plusieurs études des classiques (*King* ou *Jing*), ainsi que de nombreuses analyses de la langue et de la chronologie chinoise<sup>194</sup>. Il rédige également des traités concernant les rites chinois et leur adaptation à la doctrine chrétienne, de même qu'un mémoire de quelque 40 pages sur les découvertes à faire dans les livres chinois, abordant plusieurs sciences. Un autre aspect important de sa production est sans contredit sa correspondance avec le philosophe Leibniz<sup>195</sup>. En effet, il échange une série de lettres dans lesquelles il traite de philosophie et de mathématiques, abordant notamment l'arithmétique binaire de Leibniz en relation à sa théorie sur le *Yi King* (Yi Jing ou Livre des Mutations)<sup>196</sup>. À

<sup>192</sup> PFISTER, *op. cit.*, n° 170, p. 431.

<sup>193</sup> Joachim Bouvet fait la promotion du figurisme qui avance l'idée d'une antériorité du christianisme en Chine et l'existence de racines chrétiennes primitives dans les classiques chinois, voir David E. MUNGELLO, *Curious land: Jesuit accommodation and the origins of sinology*. Stuttgart, F. Steiner Verlag Wiesbaden, 1985, p. 300 ; Benjamin A. ELMAN, *On their own terms... op. cit.*, p. 170 ; Michael LACKNER, « A figurist at work: the vestigia of Joseph de Prémare S.J. », dans JAMI et DELAHAYE, *op. cit.*, p. 24 ; J. GATTY, « Les recherches de Joachim Bouvet (1656-1730) », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du colloque international de sinologie : la mission française de Pékin aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Les Belles Lettres, 1976, p. 141.

<sup>194</sup> ZHANG Xiping, « Les études sur le *Yijing* au début de la dynastie Qing : un dialogue culturel entre l'Orient et l'Occident », dans Shenwen LI, *Chine-Europe-Amérique*, p. 249 ; Claudia von COLLANI, « La chronologie chinoise, base de la méthode missionnaire du P. Joachim Bouvet, S.J. », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de sinologie : Chine et Europe : évolution et particularités des rapports Est-Ouest du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1991, p. 107.

<sup>195</sup> Rita WIDMAIER, « Leibniz and China: from natural theology to true philosophy », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du VI<sup>e</sup> colloque international de sinologie : Images de la Chine : le contexte occidental de la sinologie naissante*, Paris, Les Belles Lettres, 1995, p. 335 ; Geneviève JAVARY, « Le père Bouvet a-t-il retrouvé Pythagore en Chine », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de sinologie : Chine et Europe : évolution et particularités des rapports Est-Ouest du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1991, p. 193-194 ; LANDRY-DERON, *La preuve...op. cit.*, p. 159.

<sup>196</sup> Kangxi supportait d'ailleurs les études de Bouvet des classiques chinois, dont il désirait connaître l'opinion, PFISTER, *op. cit.*, n° 171, p. 437. René ÉTIEMBLE, *L'Europe chinoise : de l'Empire romain à Leibniz*, T.1, Paris, Gallimard, 1988, p. 377, 399 à 408, PINOT, *op. cit.*, p. 513-514 ; Jonathan D. SPENCE, *La Chine imaginaire : la Chine vue par les Occidentaux, de Marco Polo à nos jours*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000 [traduction de l'anglais de Bernard Olivier], p. 98, MUNGELLO, *Curious land: Jesuit accommodation... op. cit.*, p.203, WILLS, *China and maritime Europe... op. cit.*, p. 163. ELMAN, *On their own*

ce sujet, le philosophe partage les visées de l'Académie royale quant à l'établissement d'un réseau d'échanges scientifiques entre l'Europe et la Chine. D'ailleurs, Leibniz entretient des correspondances avec deux autres jésuites à cette époque, soit Fontaney et Visdelou<sup>197</sup>. De plus, les missionnaires français sont en contact régulier avec des institutions scientifiques renommés en Europe, notamment la *Royal Society of London* (1662) ainsi que l'*Akademie der Wissenschaften* de Berlin (1700). Cette collaboration, fortement appréciée des savants, permet une libre circulation des écrits missionnaires parmi les cercles érudits du *Vieux Continent* et fournit une source d'information privilégiée sur la Chine<sup>198</sup>.

Pour sa part, outre ses *Nouveaux mémoires*, Lecomte contribue à l'œuvre de sa compagnie, notamment par la publication d'observation de comètes, d'éclipses et de mouvements planétaires en compagnie du père de Fontaney<sup>199</sup>. Enfin, Visdelou reste également un scientifique fécond, bien que sa présence en Chine soit assez effacée dans la plupart des sources. Il œuvre à un *Supplément à la Bibliothèque orientale* de Barthélemy d'Herbelot (1625-1695), contenant une série de petits traités visant à compléter les sources européennes. Cet ouvrage comprend une histoire de la Grande Tartarie et de ses peuples, une dissertation sur le titre de *Khan*, d'autres articles complémentaires ainsi qu'une interprétation d'un monument chrétien de *Si-ngan-fou* en Chine. De plus, Visdelou présente une notice afin de commenter le livre chinois *Yi King*, une description du royaume du Laos et ses pays voisins, des observations sur la géographie et l'histoire de la province de Yunnan et du royaume du Siam. Visdelou compose également une *Histoire de la religion des philosophes chinois* et une traduction de l'*Herbier chinois*. Finalement, il constitue une *Histoire de la Chine* en latin publiée en six volumes<sup>200</sup>. En résumé, les études scientifiques des jésuites en Chine enrichissent les connaissances générales des savants européens, relations que Lecomte récapitule admirablement :

---

*terms...op. cit.*, p. 174. Pour plus d'informations concernant les mathématiques chez Leibniz, voir Evelyne BARBIN, *La révolution mathématique au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Ellipses, 2006, p. 213 et 259.

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 92-94.

<sup>198</sup> LANDRY-DERON, « Les Mathématiciens... », *loc. cit.*, p. 423, note3- p. 436, MUNGELLO, *Curious land: Jesuit accommodation...* *op. cit.*, p. 32, GREGORY, *op. cit.*, p. 42.

<sup>199</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 518 à 527.

<sup>200</sup> PFISTER, *op. cit.*, p. 454.

Quand vous [Jean-Paul Bignon, directeur de l'Académie royale de Paris] ne seriez pas à la tête des plus savants hommes de l'Europe par le rang que vous tenez dans l'Académie royale [...] profiter de vos lumières m'engagerait à vous communiquer ce que nous avons exécuté dans les Indes pour la perfection des sciences. Il est, Monsieur, de la réputation de cette illustre Académie, avec laquelle nous avons des liaisons si étroites [...] que vous examiniez à la rigueur nos ouvrages et qu'après avoir sollicité en notre faveur l'estime du public, vous travailliez par une sévère et savante critique à nous perfectionner nous-mêmes<sup>201</sup>.

Les jésuites français ont d'ailleurs développé une stratégie afin d'augmenter la portée du projet de l'Académie et internationaliser la démarche. En effet, Lecomte décrit la volonté d'inciter les missionnaires de la Chine et de l'Inde à participer aux études scientifiques : « [...] engager les Européens qui se trouveraient alors dans les Indes et surtout les missionnaires, afin que tous concourussent à une entreprise également utile et glorieuse à toutes les nations<sup>202</sup> ». De plus, il mentionne le besoin d'établir plusieurs centres d'étude en Chine, afin que les missionnaires puissent travailler sous l'office de l'académie parisienne : « [...] établir en plusieurs endroits des maisons particulières, où nos et nos philosophes travaillassent à l'exemple et sous la conduite des académiciens de Paris qui, d'ici, comme du centre des sciences, pourraient nous communiquer leurs pensées, leurs méthodes, leurs découvertes et recevoir, si j'ose ainsi parler, comme par réflexion, nos faibles lumières.<sup>203</sup> ».

Sans contredit, les Mathématiciens de Louis XIV ont contribué à l'avancement des connaissances scientifiques et générales sur la Chine. Grâce à ce projet scientifique, les missionnaires français réussissent en quelques décennies à transformer le visage de la Chine aux yeux des Européens<sup>204</sup>. De plus, leurs écrits ne dorment point dans les grandes bibliothèques : plusieurs de leurs publications, tels les *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine* en 1696, les *Lettres édifiantes et curieuses* dès 1702 et la monumentale *Description de la Chine* du père Du Halde en 1735, se diffusent en Europe<sup>205</sup>. Menés par un souci scientifique ou

---

<sup>201</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 505.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 507.

<sup>203</sup> *Ibid.*

<sup>204</sup> BAI, *op. cit.*, p. 361.

<sup>205</sup> Bien que leurs écrits soient imprimés et distribués dans les librairies de France, et que le public bourgeois s'y intéresse par curiosité et exotisme, leurs publications visent les savants et scientifiques. En effet, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les lecteurs bourgeois préfèrent des ouvrages qui font rêver, qui leur permettent de voyager, sans pour autant s'encombrer de descriptions spécifiques ardues et de questionnements savants. Paris, à leur image, est une ville de lecture et de curiosité. Or, nous savons que le rayonnement des ouvrages jésuites en Europe ne dépasse pas les sphères savantes et bourgeoises. Pour plus d'informations, consulter LECOMTE, *op. cit.*, p. 44, LANDRY-DERON, « Les Mathématiciens... », *loc. cit.*, p. 423 ; PINOT, *op. cit.*, p. 218 ; CAVALLO et



simplement par passion, les lecteurs dévorent ces ouvrages qui servent de base à la mode des chinoiseries et à la sinophilie qui enflamme la France au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>206</sup>.

### a) L'astronomie

À l'inverse de leurs prédécesseurs Adam Schall von Bell et Ferdinand Verbiest, les Mathématiciens n'obtiennent aucune charge officielle au sein du Bureau de l'astronomie impérial. En effet, ces derniers travaillent à la réforme du calendrier chinois, sous les règnes de Shunzhi et Kangxi. Cependant, après la mort de Verbiest, aucun missionnaire ne prend le relais à titre de directeur des travaux astronomiques de l'empire. Néanmoins, les Mathématiciens français profitent tout de même d'une position avantageuse dans l'entourage privé du souverain. Agissant directement sous ses ordres, ils évitent l'ensemble des contraintes reliées à des fonctions gouvernementales<sup>207</sup>. Libres de toute contrainte officielle, leurs travaux peuvent répondre aux exigences de l'Académie royale des sciences de Paris<sup>208</sup>. Plusieurs témoignages révèlent leur application aux tâches d'académiciens, comme l'expose Fontaney, dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, Gerbillon dans ses récits de voyage en Tartarie, Lecomte dans ses *Nouveaux mémoires* et Bouvet dans son *Portrait historique* et son *Journal des voyages*. Leurs travaux d'observations et de calculs astronomiques et géographiques sont acheminés en Europe et publiés par la Compagnie de Jésus et l'Académie scientifique parisienne. À cet effet, Fontaney mentionne cette correspondance existante entre son équipe et les savants d'Europe : « Nous en avons fait plusieurs autres [observations astronomiques] à la Chine, que j'ai envoyée en Europe, et dont on trouvera une partie dans les voyages de Tartarie du père Gerbillon, lequel sera bientôt

---

CHARTIER, *Histoire de la lecture... op. cit.*, p. 355-356 ; BAI, *op. cit.*, p. 65 ; CHARTIER, *Pratiques de la lecture... op. cit.*, p. 220 et 229.

<sup>206</sup> ÉTIEMBLE, *L'Europe chinoise...op. cit.*, T.2, p. 11 ; SPENCE, *La Chine imaginaire...op. cit.*, p. 77. Voir également Madelaine JARRY, *Chinoiseries : le rayonnement du goût chinois sur les arts décoratifs des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Fribourg, Office du livre et Paris, Éditions Vilo, 1981 ; Marie-Hélène JANVIER, *Une confrontation du discours missionnaire et philosophique : l'interprétation de l'image de la Chine par Montesquieu et Voltaire, 1721-1776*, Mémoire déposé à la Faculté des Lettres de l'Université Laval, Québec, 2014, p. 37.

<sup>207</sup> En ce qui a trait à la relation de proximité présente entre l'empereur et les jésuites à son service, voir RULE, *loc. cit.*, p. 237 à 240.

<sup>208</sup> JAMI, « Pékin au début de la dynastie Qing... », *loc. cit.*, p. 55 ; LANDRY-DERON, « Les Mathématiciens... », *loc. cit.*, p. 447.

mis au jour.<sup>209</sup> » D'ailleurs, Bouvet illustre bien le type d'observation qu'il doit accomplir pour les savants de l'Académie :

Ce phénomène n'est autre chose que certains demi-cercles d'ombre et de lumière qui paraissent se terminer et s'unir dans deux points opposés du ciel. Savoir d'un côté dans le centre du soleil, et l'autre dans le point qui est diamétralement opposé à celui-là. Comme ces demi-cercles sont tous terminés en pointe tant en Orient qu'en Occident, c'est-à-dire aux points opposés de leur union, et qu'ils vont s'élargissant uniformément vers le milieu du ciel, à mesure qu'ils s'éloignent de l'horizon [...] <sup>210</sup>.

Sa description d'un phénomène astronomique permet aux académiciens d'analyser l'événement et de l'expliquer. Cet extrait démontre également l'essence du travail des missionnaires pour l'Académie : l'observation et la description en détail de phénomènes méconnus des intellectuels d'Europe. Leurs rapports permettent le développement des connaissances scientifiques de ce pays. Bouvet et ses confrères constituent alors la seule source d'information disponible et habilitée à rendre compte pour l'Académie royale des sciences de Paris. La régularité de leurs observations est également un aspect capital de leur mission. Lors de ses huit voyages en Tartarie dans la suite de l'empereur Kangxi, Gerbillon effectue des observations récurrentes de la position des astres au fil de son récit<sup>211</sup>. La constance de sa pratique démontre sa volonté de participer au développement du savoir astronomique et d'informer ses confrères académiciens. En matière de régularité, ses septième et huitième voyages sont évocateurs. Gerbillon relève la pratique d'observations aux pages 357 à 360, 362 à 366 ainsi que 368 et 369<sup>212</sup>. Une description plus détaillée complète les annotations quotidiennes, dont celle-ci qui illustre la technique d'observation d'une éclipse :

[...] j'observais l'éclipse du soleil qui fut de onze doigts et demi environ : on ne vit aucune étoile; je pris la hauteur du soleil au commencement de l'éclipse avec le quart de cercle du père [Antoine]

---

<sup>209</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney ... 1703 », *op. cit.*, p. 395.

<sup>210</sup> BOUVET dans COLLANI, *op. cit.*, p. 132. Il est à noter qu'une description plus approfondie du phénomène est disponible en note de référence du présent ouvrage, même page. Avéré également dans DU HALDE, *op. cit.*, T.1., p. 98-99.

<sup>211</sup> Dans ce cas, les observations astronomiques et géographiques sont en fait un calcul latitudinal. Du Halde traite de la méthode utilisée pour ces observations : « [...] on s'est servi de la méthode des triangles, comme la plus précise, pour déterminer la position des lieux, vérifiée fréquemment par la hauteur méridienne du soleil, ou par celle des étoiles polaires. », DU HALDE, *op. cit.*, T.1., p. 7.

<sup>212</sup> Comme stipulé en introduction, cette pagination se réfère aux huit voyages du père Gerbillon en Tartarie dans DU HALDE, *op. cit.*, T 4., pp. 87 à 422.

Thomas qui était d'un pied et quelques pouces de rayon<sup>213</sup> : elle était de 19 degrés 58 minutes, et celle de la fin était de 43 degrés 53 minutes, d'où il s'en suit que l'éclipse commença à sept heures quatre minutes, et qu'elle finit à neuf heures dix minutes, et par conséquent que la durée ne fut que de deux heures six minutes<sup>214</sup>.

Sur l'ensemble du périple, d'un total de 28 pages, 22 d'entre elles contiennent des mentions, brèves ou détaillées, d'une observation des astres, quelle qu'elle soit. Les statistiques de son voyage suivant confirment ce constat. Lors de son huitième voyage, Gerbillon compile des observations avec une régularité frappante<sup>215</sup>. Sur un récit total de 37 pages, des mentions d'observations astronomiques sont contenues dans 31 d'entre elles. Cette brève compilation quantitative illustre la constance et la régularité de la pratique du père Gerbillon au cours de ses voyages. D'ailleurs, lors de leur passage dans certaines villes, dont *Nimpo* (Ningbo) et Pékin, les jésuites en calculent la latitude à des fins de positionnement géographique<sup>216</sup>. Dans sa lettre à l'Abbé Bignon (Jean-Paul Bignon, 1662-1743), Lecomte traite de l'apport de sa compagnie à l'avancement des sciences en astronomie. Tout d'abord, le jésuite fait mention d'une éclipse examinée à Pékin en 1688, en indiquant les techniques d'observation utilisées. Il traite ensuite de la contemplation d'éclipses lunaires à Pékin, Nankin, Jiangzhou, Canton et à plusieurs autres endroits en Chine. Ces analyses astronomiques contribuent à dresser des cartes plus précises des lieux visités. En outre, le jésuite complète le tableau en traitant de l'observation de comètes, de planètes et de satellites<sup>217</sup>. Somme toute, les missionnaires scrutent régulièrement les astres afin de préciser les connaissances géographiques et cartographiques de la Chine. De son côté, Fontaney relève le calcul de la hauteur du pôle de la ville de Pékin, puis de Jiangzhou, qu'il compare avec les résultats compilés par le géographe jésuite italien Martino Martini (1614-1661). Il évoque également l'observation du passage de Mercure sous le soleil à l'occasion d'un voyage entrepris de Nankin vers Canton<sup>218</sup>.

Ces passages sont représentatifs du dévouement des jésuites à remplir leur mandat de l'Académie royale des sciences de Paris et permettre un avancement dans ce domaine. De leur

---

<sup>213</sup> Pour une représentation d'un quart de cercle semblables, mais de plus grandes dimensions, voir LECOMTE, *op. cit.*, p. 109.

<sup>214</sup> GERBILON, « Septième voyage du père Gerbillon... », dans DU HALDE, *op. cit.*, T.4., p. 371.

<sup>215</sup> Respectivement, aux pages 386 à 401, de 407 à 412, de 415 à 417 et de 420 à 422.

<sup>216</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney... 1703 », *op. cit.*, p. 402.

<sup>217</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 518 à 524.

<sup>218</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney... 1703 », *op. cit.*, p. 421 et 444. Fontaney compare ses observations avec celles de Martini grâce à son *Novus atlas sinensis*, grand atlas de la Chine publié en 1655.

arrivée en Chine en 1688 jusqu'en 1698, les jésuites ont été scientifiquement très actifs et cette activité se reflète dans leurs productions écrites. Après cette période, au tournant du XVIIIe siècle, la présence de relevés astronomiques décline, coïncidant avec le dernier voyage de Gerbillon en Tartarie et les multiples périples transcontinentaux de certains membres de l'équipe<sup>219</sup>. Entre 1699 et 1701, Fontaney se rend en Europe pour les affaires de la mission, Bouvet est de retour de son voyage officiel en France avec 11 recrues destinées au service de l'empereur, Louis Lecomte est reparti définitivement en Europe depuis 1692 et Claude de Visdelou, dont peu d'écrits nous sont parvenus, se concentre sur la littérature, la théologie et les mathématiques<sup>220</sup>.

## b) Géographie et cartographie

Le royaume de Kangxi fascine les scientifiques européens des XVIIe et XVIIIe siècles et son étude se base presque exclusivement sur les travaux des missionnaires jésuites. Dès leur arrivée en 1688, les Mathématiciens de Louis XIV s'inscrivent dans le processus de définition cartographique de l'*Empire du Milieu*. Territoire encore largement indéterminé, dont les frontières demeurent imprécises, la cartographie chinoise reste à accomplir afin de montrer clairement ce *Céleste Empire* aux yeux des Européens. D'ailleurs, ce désir d'illustrer la Chine prend ses sources au milieu du XVIIe siècle alors que les scientifiques de l'Académie royale des sciences de Paris s'affairent à une vaste réforme de la topographie européenne : « Ce fut sur la fin de 1684 [...] On travaillait alors en France, par ordre du Roi, à réformer la géographie. MM. de l'Académie royale des sciences, qui étaient chargés de ce soin, avaient envoyé des personnes habiles de leur corps dans tous les ports de l'océan et de la Méditerranée, en Angleterre, en Danemark, en Afrique et aux îles de l'Amérique, pour y faire les observations nécessaires.<sup>221</sup> ». Cet extrait évoque la volonté des savants français de dresser la cartographie des régions méconnues du globe. L'illustration des régions du vaste *Empire du Milieu* est donc jointe au mandat des Mathématiciens de Louis XIV en 1685<sup>222</sup>. Leurs nombreux déplacements au cœur de

---

<sup>219</sup> LANDRY-DERON, « Les Mathématiciens... », *loc. cit.*, p. 447.

<sup>220</sup> PFISTER, *op. cit.*, p. 452.

<sup>221</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney... 1703 », *op. cit.*, p. 389.

<sup>222</sup> MUNGELLO, *Curious land: Jesuit accommodation... op. cit.*, p. 41.

la Chine motivent les jésuites à dresser la cartographie des endroits parcourus par divers calculs de localisation géographique et par l'observation astronomique<sup>223</sup>.

Le mandat octroyé aux Mathématiciens de Louis XIV par l'Académie royale des sciences de Paris en 1685 requiert des jésuites une vaste étude des spécificités politiques, culturelles et scientifiques de la Chine. La géographie figure parmi les objectifs de recherche, inspirés par la redéfinition cartographique qui redessine l'Europe au XVIIe siècle. L'observation régulière des astres permet aux jésuites français d'établir les coordonnées géographiques des lieux visités en favorisant la composition de cartes détaillées. Louis Lecomte fournit des éclaircissements sur le sujet : « Ce premier essai [celui du Siam] n'a pas laissé d'être de quelque utilité pour l'astronomie et nous pouvons assurer que les éclipses de Lune observées à Siam, à Louvo, à Pondichéry, à Pékin, à Nankin, à *Kiam-chéou* [Jiangzhou], à Canton et en quelques autres endroits de l'Orient, contribueront non seulement à régler les mouvements des cieux, mais encore à perfectionner la géographie.<sup>224</sup> » La conception de cartes par les missionnaires français fascine les Chinois, qui possèdent une conception géographique totalement différente des Européens : pour eux, l'Empire se trouve au centre du monde, et les royaumes en périphéries ne sont que des peuples mineurs, tributaires et barbares : « [...] les Chinois supposant la terre carrée, prétendent que la Chine en est la plus grande partie. Ainsi pour désigner leur Empire, ils se servent du mot Tien hia, le dessous du Ciel<sup>225</sup> ».

Cet extrait évoque bien la perception spatiale traditionnelle chinoise. La carte du monde de Matteo Ricci, la première que peuvent contempler les Chinois, marque indéniablement leur esprit. Sur cette carte générale du monde, ces derniers peuvent apercevoir l'Europe, l'Afrique et l'Asie dans une relative précision<sup>226</sup>. La représentation d'une Chine confinée à l'Extrême-Orient et n'occupant qu'une fraction du territoire asiatique leur déplaît forcément<sup>227</sup>. Le travail cartographique des jésuites pour le compte de l'Académie répond également au besoin des Chinois de s'instruire sur leur situation géographique. À cet égard, les *Nouveaux mémoires sur*

---

<sup>223</sup> DU HALDE, *op. cit.*, T.1, p. 7.

<sup>224</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 518.

<sup>225</sup> DU HALDE, *op. cit.*, T.1., p. 79; Pour de plus amples informations sur les différences de perception entre la Chine et l'Europe, voir John S. GREGORY, *The West and China... op. cit.*, p. 4 et 9.

<sup>226</sup> Pour davantage d'informations concernant les travaux géographiques de Matteo Ricci, voir LI, « Les jésuites et l'image...loc. cit. », p. 5.

<sup>227</sup> DU HALDE, *op. cit.*, T.2., p. 79.

*l'état présent de la Chine* de Louis Lecomte, dépeignent plusieurs aspects de ce royaume méconnu en Europe. Sa présentation géographique de la Chine est précise et claire, permettant à ses lecteurs d'en comprendre la situation. À l'époque, l'Empire se divise en 15 provinces, bordé par des zones territoriales sous son influence et des royaumes tributaires :

La Chine, que les gens du pays appellent le Royaume du Milieu parce qu'autrefois ils se croyaient placés au milieu du monde, est divisée en quinze grands gouvernements. Quantom, Fokien, Chékiam, Nankin, Chanton et le Pechely s'étendent tout le long de la mer Orientale, depuis le midi jusqu'au nord. Du nord au midi en tournant par l'occident, on trouve le Chansi, le Chensi, Soutchouën, Yünnan et Couasi. Ceux de Koüei-tchéou, de Kiamsi, de Houquam, et de Honan sont renfermés dans les terres et sont presque le milieu du royaume. Il n'est divisé que par un bras de mer du Japon et de l'Île de Formose ; et une muraille extraordinairement longue le sépare de la Tartarie [...] les îles de Formose [Taiwan], de Haynan et plusieurs autres moins considérables, qui tous ensembles feraient un fort grand royaume, non plus que le Leauton qui est au-delà de la Grande Muraille [...] Depuis la ville de Canton, que nous établissons un peu au-dessus du 23° degré, jusqu'à Pékin, qui est au 40°, il y a du nord au sud 17 degrés ; mais nous pouvons en mettre dix-huit parce que au-delà de Pékin et de Canton l'on compte encore vingt lieues ou environ jusqu'aux confins du royaume. Ces 18 degrés font quatre cent cinquante lieues communes et la longueur entière de l'Empire en latitude [...] de sorte qu'elle a près de quatorze cents lieues de tour; ces mesures sont justes et fondées sur des observations exactes<sup>228</sup>.

Cet extrait démontre le travail effectué par les missionnaires afin de calculer et de colliger les informations concernant les différentes provinces composant l'empire. Lecomte localise la capitale impériale, Pékin, puis la seconde capitale Nankin. Il traite alors de quelques attraits l'avoisinant, notamment la Grande Muraille, la mer Orientale et le Grand Canal<sup>229</sup>. De plus, il dresse le portrait d'un territoire fertile et prospère, caractéristique qui se réfère selon lui à la présence d'un réseau de canaux permettant le drainage et l'irrigation des sols. Le jésuite marque l'importance de cette canalisation à l'égard du foisonnement des terres, mais également du commerce et des déplacements. Ainsi, pour l'auteur, le Grand Canal est un ouvrage fascinant et ingénieux. Arpentant l'Empire du Nord au Sud-Est, il facilite les contacts intérieurs et contribue à la prospérité des provinces qui en bénéficient. Construit au VIIe siècle par l'empereur Yang (604-617) dans l'objectif de favoriser l'approvisionnement de Pékin en produits méridionaux de l'Empire, tels du grain et des étoffes, le canal fonctionne toujours efficacement un millénaire plus tard<sup>230</sup>. Alimentant les canaux, les importants fleuves de la Chine, le Yangzi et le Huanghe,

---

<sup>228</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 43, 44 et 45.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 43 à 46 et 88.

<sup>230</sup> *Ibid.*, p.152 ; GERNET, *Le monde chinois, op. cit.*, p. 208.

sont décrits par le missionnaire<sup>231</sup> dont il expose leurs cours, les provinces qu'ils traversent ainsi que leurs sources et affluents :

La première se nomme Kiam ou Yamçe [...] Ce fleuve prend sa source dans la province de Yunnan, traverse celle de Soutçhouën, de Houquam, de Nankin, et après avoir arrosé quatre royaumes dans l'étendue de quatre cents lieues, il se jette dans la mer Orientale vis-à-vis de l'île Tçoummin [...] Le second fleuve de la Chine se nomme Hoamho, c'est-à-dire la rivière jaune [...] prend sa source à l'extrémité des montagnes qui bornent la province de Soutçhouën à l'Occident ; de là il se jette dans la Tartarie, où il coule durant quelque temps le long de la Grande Muraille, par laquelle il rentre dans la Chine entre les provinces de Chansi et de Chensi, il arrose ensuite celle de Honan et après avoir traversé une partie de la province de Nankin et coulé plus de six cents lieues dans les terres, il se jette enfin dans la mer Orientale, non loin de l'embouchure du Kiam<sup>232</sup>.

Ces descriptions précises permettent aux scientifiques de l'Académie royale des sciences de Paris de rectifier et d'établir, le cas échéant, des données géographiques sur les cartes de la Chine dressées par les prédécesseurs des jésuites. D'ailleurs, Lecomte mentionne la présence d'une carte jointe à sa lettre au conseiller d'État Louis Verjus, *Du climat, des terres, des canaux, des rivières et des fruits de la Chine*, visant à faciliter ses explications géographiques et cartographiques. L'intérêt de ces cartes ne repose pas simplement sur la possibilité d'illustrer le parcours des jésuites, mais également d'effectuer des comparatifs avec des représentations antérieures de la Chine, celles de Ricci et autres prédécesseurs. À cet égard, Lecomte utilise cet outil afin de rectifier des connaissances géographiques erronées. De fait, il relève deux erreurs majeures dans des reproductions géographiques de la Chine, dont la correction est un pas supplémentaire vers la perfection de la géographie mondiale :

[...] les géographes ont fait ici deux fautes considérables. La première en plaçant toute la province de Leauton [Liaodong] au-deçà de cette Grande Muraille. Il est certain qu'elle est au-delà, quoiqu'elle ait toujours appartenu à la Chine. [...] La seconde faute des géographes est de mettre tout l'empire de la Chine du côté de l'Orient, environ cinq cents lieues plus loin qu'il n'est en effet. Cela ne se découvre pas à l'œil, mais les observations que nous avons faites sur les côtes orientales ne laissent aucun lieu d'en douter ; de sorte que la Chine se trouve beaucoup plus près de l'Europe qu'on ne s'était imaginé. [...] Outre ces deux fautes essentielles, on a encore manqué dans la situation de toutes les villes particulières ; mais ce n'est pas ici le lieu de vous en faire le

---

<sup>231</sup> En collaboration, *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 2008, volume 24, entrée *Yangzi*, p. 1043-1045 et volume 12, entrée *Huanghe*, p. 16.

<sup>232</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 153 à 155.

détail. Le Père Gouye, mathématicien du collège Louis-le-Grand, à qui j'ai laissé les mémoires de nos observations, les doit bientôt donner en public<sup>233</sup>.

Comme présenté précédemment, les missionnaires profitent de leurs voyages pour remplir leur rôle d'observateur-géographe, dont ils acheminent les résultats en Europe. La publication des *Nouveaux mémoires*, qui intègre ces informations, s'adresse à un public savant, mais la disponibilité de cet ouvrage démontre un objectif de diffusion plus vaste.

D'autres jésuites décrivent des régions de ce vaste empire, notamment Jean de Fontaney, par le biais des *Lettres édifiantes et curieuses des jésuites de Chine*, le jésuite, alors au large de Ningbo, relate l'existence d'un labyrinthe d'îles que les jésuites se sont affairés à cartographier afin de faciliter le trajet de futurs missionnaires<sup>234</sup>. Arrivés dans le port de Ningbo, les Mathématiciens effectuent des observations afin de situer la ville et d'en décrire le paysage :

Nimpo [...] est une ville de premier ordre de la province de Tche-kiam [Zhejiang], et un très bon port sur la mer orientale de la Chine, vis-à-vis du Japon. Elle est, selon nos observations, à 29 degrés 56 minutes de latitude septentrionale, éloignée de cinq ou six lieues de la mer. On y va dans une seule marée par une fort belle rivière, large pour le moins de cent cinquante toises, et profonde partout de sept ou huit brasses, bordée de salines des deux côtés, avec des villages et des campagnes cultivées [...] <sup>235</sup>.

De fait, la mobilité des missionnaires leur permet de calculer le positionnement géographique de divers paramètres qu'ils utilisent dans la confection de cartes et schémas pour le compte de l'Académie royale des sciences de Paris. À ce sujet, un second extrait de la lettre de Fontaney est évocateur. Lors d'un voyage entre Nankin et Canton, le jésuite traite de la conception d'une carte de leur parcours par Louis Lecomte. Ce dernier situe la rivière parallèle à la route ainsi que les trois localités visitées, *Nanchang fu*, *Nankiang fu* et *Guangzhou fu*<sup>236</sup>. Profitant de ces talents, l'empereur les emploie à la conception d'un plan détaillé de Pékin et de sa région, mission confiée aux pères Bouvet, Dominique Parrenin et Jean-Baptiste Régis, jésuites français et Antoine Thomas, jésuite belge, en 1700<sup>237</sup>. Au moment où des inondations s'abattent sur un

---

<sup>233</sup> À noter, une lieue terrestre équivaut à quatre kilomètres, *Ibid.*, p. 43-44 ainsi que la notice 1.

<sup>234</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney... 1703 », *op. cit.*, p. 402.

<sup>235</sup> *Ibid.*

<sup>236</sup> *Ibid.*, p. 444.

<sup>237</sup> Pour de plus amples détails sur cette équipe de jésuites, veuillez vous référer à l'ouvrage de Louis PFISTER, *op. cit.*, n° 163, p. 403 pour Antoine Thomas, n° 171, p. 431 pour Joachim Bouvet, n° 233, p. 501 pour Dominique Parrenin et n° 236, p. 529 pour Jean-Baptiste Régis.



territoire de la famille impériale à quelques kilomètres de la capitale, les jésuites sont sollicités pour dresser une carte afin de trouver une solution au problème. Gerbillon décrit un plan précis de la capitale, sur laquelle apparaissent les murs d'enceinte, ainsi que les régions contiguës. Cette représentation comporte également la présence de quelque 1 700 localités, villes, villages, bourgs et hameaux en périphérie de la capitale impériale<sup>238</sup>. Destinée à l'empereur, cette carte, complétée avec succès, démontre à Kangxi l'étendue des capacités de ses scientifiques européens.

En 1698, l'empereur mandate Gerbillon pour effectuer la cartographie des derniers territoires conquis, ce qui correspond à l'actuel territoire de la Mongolie, dont il possède une connaissance développée en raison des voyages annuels en Tartarie chinoise. Ses récits décrivent en détail la géographie, la faune et la flore, les populations ainsi que le climat, dont il relève les similitudes avec celui de la Nouvelle-France. Toujours en utilisant l'Amérique comme élément de comparaison, Gerbillon décrit la distance séparant l'Europe du continent asiatique<sup>239</sup>. D'ailleurs, les cartes dressées par Gerbillon sont une addition de taille à la cartographie de ces régions<sup>240</sup>. Toujours en 1698, l'empereur demande à ses fonctionnaires ainsi qu'aux jésuites de redéfinir le *Li* en tant que 1/200<sup>e</sup> d'un degré de méridien terrestre (0,5km), rectification qui n'est terminée qu'en 1702. Ce travail permet de déterminer une nouvelle mesure du *Li*, plus moderne et exacte, afin de servir aux cartographes<sup>241</sup>. L'empereur se prépare à un projet colossal : l'Atlas de Kangxi, le premier recueil complet de cartes des provinces et régions de la Chine.

En 1708, le souverain fait appel à Gerbillon pour la cartographie de la Tartarie, territoire dont le jésuite connaît la langue et les usages<sup>242</sup>. Les missionnaires participent à l'édification du premier atlas moderne de l'empire de Chine. D'ailleurs, une recrue du père Bouvet, Jean-Baptiste Régis, devient le fer de lance de cette entreprise, soutenue auprès de Kangxi par une autre recrue du Mathématicien, Parrenin. Le souverain sélectionne Bouvet, Régis ainsi que Pierre Jartoux, jésuite français (une recrue de Jean de Fontaney) afin de cartographier la Grande

---

<sup>238</sup> GERBILLON, « Lettre du père Gerbillon... », *op. cit.*, p. 39-40.

<sup>239</sup> DU HALDE, *op. cit.*, T. 3, p. 33, 35, 36 et 57.

<sup>240</sup> Catherine JAMI, « Pékin au début de la dynastie Qing... », *loc. cit.*, p. 65.

<sup>241</sup> Le *Li* est une unité de mesure chinoise de la distance, *Ibid.*

<sup>242</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney... 1703 », *op. cit.*, p. 461. Voir également la notice dans PFISTER, *op. cit.*, p. 443.

Muraille<sup>243</sup>. Une fois le travail accompli, une carte de quelque quatre mètres et demi est présentée à l'empereur. Jartoux est ensuite affecté à la réunion et à l'adaptation des cartes à Pékin, alors que le père Régis s'occupe de la cartographie d'autres provinces. Promu au titre de géographe impérial, Régis arpente les provinces afin d'y dresser des cartes selon les méthodes géométriques modernes. Il est sans doute l'un des plus importants jésuites à cartographier la Chine au cours de cette période<sup>244</sup>. Dans l'ensemble, il s'agit d'une mission d'envergure pour les jésuites français, dont sept d'entre eux se mobilisent pour un projet colossal s'échelonnant de 1708 à 1717. À cet égard, ce projet témoigne d'une collaboration interculturelle et scientifique entre les jésuites français et les plus éminents érudits chinois<sup>245</sup>. Cette coopération, par-delà les frontières culturelles, a permis l'édification d'un grand atlas, dont les cartes détaillées sont reprises par Du Halde dans l'édition de la *Description de la Chine* et qui dresse un portrait de la Chine au profit des Européens<sup>246</sup>. L'éditeur jésuite qualifie d'ailleurs la mission des jésuites-cartographes en Chine d'un ouvrage dépassant tout ce qui existe dans le domaine en Europe : « [...] [Ils ont] parcouru la mesure actuelle à la main ces pays immenses de la Chine et de la Tartarie, et n'ont épargné ni soins ni fatigues pour nous les donner, comme ils font, avec une exactitude et une précision, qu'on ne trouve guères dans les cartes que nous avons depuis longtemps des pays les plus connus.<sup>247</sup> ». Ainsi, bien que les Mathématiciens de Louis XIV ne soient que partiellement impliqués dans ces travaux cartographiques, ils récoltent le fruit de leurs efforts. En effet, les recrues qu'ils ont soigneusement sélectionnées en France, les pères Régis,

---

<sup>243</sup> *Ibid.*, p. 584 pour plus de détails concernant la recrue de Jean de Fontaney, Pierre Jartoux. Voir également WILLS, *China and Maritime Europe... op. cit.*, p. 162 et BOOTHROYD et DÉTRIE, *op. cit.*, p. 179 ; le rôle de cartographe de Régis, Shannon MCCUNE, « Jean-Baptiste Régis, S.J., an extraordinary cartographer », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de sinologie : Chine et Europe : évolution et particularités des rapports est-ouest du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1991, pp. 237-248.

<sup>244</sup> L'énumération exhaustive des participants à ce projet sortirait du cadre de notre étude. Cependant, pour une description détaillée de la mission cartographique des jésuites en Chine, voir DU HALDE, *op. cit.*, T.1., *Préface*, p. xxix à xxxv. Consultez Jean-Pierre DUTEIL, « Les jésuites français et la transmission des sciences et des techniques entre Chine et Europe aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », dans Laurent CESARI et Denis VARASCHIN, *Les relations franco-chinoises au vingtième siècle et leurs antécédents*, Arras, Artois Presses Université, 2003, p. 19 ; LANDRY-DERON, *La preuve...op. cit.*, p. 120.

<sup>245</sup> *Ibid.*, p. 7. Voir également LI, *Stratégies missionnaires... op. cit.*, p. 228.

<sup>246</sup> DU HALDE s'attarde à la présentation des méthodes de construction et de présentation des cartes de la Chine, de la Tartarie et du Tibet, *op. cit.*, T.1., p. 7 ; PFISTER, *op. cit.*, p. 531. Cependant, il convient de spécifier que les jésuites n'ont pas librement œuvré à la cartographie de la Chine. Ils ont été accompagnés d'officiels de l'Empire et restreints dans leur approche à plusieurs égards, notamment sur certains lieux rendus inaccessibles. Les cartes incomplètes sont acheminées en France, où elles sont révisées et rectifiées par le géographe royal Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville (1697-1782).

<sup>247</sup> DU HALDE, *op. cit.*, T.1., p. 2.

Jartoux et Parrenin, intègrent le service de Kangxi et jouent un rôle déterminant dans le domaine géographique<sup>248</sup>.

De plus, les jésuites français profitent de leurs compétences en cartographie afin de favoriser la diffusion du christianisme. Il s'agit d'un exemple parfait de la stratégie de conversion par les sciences : la réalisation de la carte chinoise par les missionnaires français pour le compte de l'empereur Kangxi. D'abord, ce dernier ordonne la création d'une carte de Pékin et de ses périphéries afin de résoudre un problème d'inondation. Ce type de projet permet aux missionnaires d'œuvrer en tant que géographes impériaux, ce qui facilite les contacts avec la population locale. Gerbillon exprime les avantages d'une telle mission pour l'évangélisation : « Les missionnaires chargés par l'Empereur de dresser le plan [...] prirent occasion, en exécutant ses ordres, de prêcher Jésus-Christ dans tous les bourgs et villages par où ils passèrent [...] l'on peut dire que ce fut moins un plan qu'ils allèrent tirer, qu'une mission qu'ils firent en plein hiver aux frais de Sa Majesté<sup>249</sup> ». Cette entreprise impériale permet aux jésuites français de voyager dans plusieurs régions de la Chine et de rencontrer un grand nombre de gens du peuple pour les initier au christianisme<sup>250</sup>. Fontaney rapporte d'ailleurs les propos de François-Xavier concernant l'efficacité des sciences afin de créer une proximité avec le peuple chinois : « Ils nous admiraient, dit-il [François-Xavier], quand nous leur expliquions ces choses [sciences]; et la seule pensée que nous étions des gens savants, les disposaient à nous croire sur les matières de la religion [...] des gens de lettres et de vertu sont ceux que nous recevons ici avec plus de joie, parce qu'ils y seront plus utiles à la conversion des peuples<sup>251</sup> ».

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'empereur orchestre la mise en œuvre d'un grand projet de cartographie afin de calculer les dimensions de son empire et de posséder une carte complète de la Chine et de ses nouvelles conquêtes. Une dizaine de missionnaires européens, dont 7 français tels Gerbillon et Bouvet, participent directement à ce travail colossal. Comme dans le cas des autres activités scientifiques, les missionnaires profitent de leurs déplacements en Chine, à titre

---

<sup>248</sup> LANDRY-DERON, « Les Mathématiciens... », *loc. cit.*, p. 448; DUTEUIL, « Les jésuites français et la transmission des sciences... loc. cit. », p. 19.

<sup>249</sup> Jean-François GERBILLON, « Lettre du père Gerbillon, Supérieur-Général des missions de la Chine à Pékin, 1705 », dans *Lettres édifiantes et curieuses écrites par les missionnaires de la compagnie de Jésus : mémoires de la Chine*, Tome 10, p. 40.

<sup>250</sup> LI, *Stratégies...op. cit.*, p. 233.

<sup>251</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney ... 1703 », *op. cit.*, p. 392.

de géographes impériaux, afin de rencontrer un grand nombre de Chinois et les initier aux rites chrétiens, contribuant à la diffusion du christianisme. Comme le stipule Gerbillon, en plus de voyager aux frais du trône, ils possèdent un statut de géographe de l'empereur et peuvent entrer en contact avec la population. De plus, les missionnaires arborent l'apparence des savants chinois, ce qui leur est profitable dans leurs échanges avec les populations locales<sup>252</sup>. Il s'agit d'un élément intéressant qui illustre l'impact des sciences européennes dans le processus de conversion des Chinois : « Quand ils [les jésuites] arrivaient dans le lieu où ils devaient faire quelque séjour, ils faisaient venir le plus considérable des habitants; ils lui faisaient toutes sortes d'amitiés, beaucoup plus qu'on n'a coutume d'en faire à ces sortes de gens à la Chine, ensuite ils l'instruisaient des vérités de la religion [...]. En sortant des villages, ils laissaient plusieurs livres d'instructions et de prières [...]<sup>253</sup> ».

En outre, les Mathématiciens de Louis XIV laissent une marque indélébile sur la géographie asiatique et la cartographie chinoise. Pionniers en la matière, leurs croquis des régions de l'Empire, couplés à leurs descriptions géométriques et astronomiques, dépeignent la Chine aux Européens<sup>254</sup>. Cette cartographie de l'Empire chinois figure parmi les plus grandes avancées scientifiques de leur siècle. Néanmoins, cette réalisation, en collaboration avec les érudits chinois, n'est qu'un aspect d'un plan global, celui de l'établissement d'échanges et de collaborations scientifiques régulières entre l'Europe et la Chine.



### c) Professeurs à la cour impériale

La sélection de Bouvet et Gerbillon à titre d'enseignants privés en 1688 est motivée par la curiosité de Kangxi pour les connaissances techniques et scientifiques européennes<sup>255</sup>. Cependant, le monarque doit s'assurer de la valeur des jésuites avant de leur offrir une tâche de cette importance. De fait, après une période probatoire de deux ans, l'empereur confie aux deux mathématiciens la responsabilité de lui enseigner les mathématiques et la philosophie

---

<sup>252</sup> LI, *Stratégies missionnaires...op. cit.*, p. 176; LI, « Les jésuites et l'image de la France... », *loc. cit.*, p. 44.

<sup>253</sup> GERBILLON, « Lettre du père Gerbillon... » *op. cit.*, p. 40.

<sup>254</sup> BAI, *op. cit.*, p. 207 et 388.

<sup>255</sup> Catherine JAMI, « L'histoire des mathématiques vue par les lettrés chinois (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles) : tradition chinoise et contribution européenne. », dans JAMI et DELAHAYE, *op. cit.*, p. 147 ; HAN Qi, « Knowledge and Power: a Social History of the Transmission of Mathematics between China and Europe during the Kangxi Reign (1662-1722) », *Proceedings of the International Congress of Mathematicians*, Seoul, 2014, p. 1218.

occidentale<sup>256</sup>. D'ailleurs, plusieurs autres matières des sciences d'Europe lui seront enseignées, notamment l'astronomie, la géographie, la médecine, l'anatomie, l'alchimie, etc<sup>257</sup>. La nomination de Bouvet et Gerbillon tente de pallier les difficultés du duo de missionnaires Antoine Thomas et Thomas Pereira, alors enseignants de Kangxi. Le problème provient d'un manque de compétences requises pour un enseignement efficace. En effet, Antoine Thomas est mathématicien, mais ne parle pas le chinois ou le mandchou et Thomas Pereira, musicien de formation, parle un chinois limité, mais manque d'habiletés scientifiques. Progressivement, les mathématiciens gagnent en valeur : Kangxi, insatisfait du travail des deux enseignants jésuites à son service faute de connaissances suffisantes, est comblé par l'arrivée de nouveaux professeurs, tous deux savants des sciences d'Europe et des langues impériales.

Amorçant les cours, Bouvet et Gerbillon lui enseignent les mathématiques européennes, matière retenant son intérêt : « Il choisit lui-même l'arithmétique, les éléments d'Euclide, la géométrie pratique, et la philosophie. Le père Antoine Thomas, le père Gerbillon et le père Bouvet eurent ordre de composer des traités sur ces matières.<sup>258</sup> » Dans son mémoire relatant la vie de Kangxi, le *Portrait historique de l'empereur de la Chine*, Bouvet traite de séances d'enseignement d'environ trois heures par jour. La durée du cours, quoiqu'entièrement dépendante de la volonté de l'empereur, représente un investissement important pour un souverain de la trempe de Kangxi, reconnu pour s'occuper personnellement des affaires de l'Empire<sup>259</sup>. L'enseignement est échelonné sur une période d'environ cinq ans de manière plus intensive, puis réduit progressivement, à la guise de l'empereur, jusqu'au tournant du XVIIIe siècle. Ainsi, on remarque un désintérêt de Kangxi pour ses études, tel qu'évoqué par Jean de

---

<sup>256</sup> Cette année coïncide avec la fin des guerres de stabilisation de l'empire par Kangxi et de fait, dégage plus de temps libre pour s'adonner à l'étude des sciences, fait corroboré par BOUVET dans son *Portrait historique...op. cit.*, p. 62. Pour de plus amples renseignements concernant les mathématiques du XVII<sup>e</sup> siècle, voir Amy DAHAN-DALMEDICO et Jeanne PEIFFER, *Une histoire des mathématiques : routes et dédales*, Paris, Seuil, 1986, p. 35.

<sup>257</sup> DUTEIL, « Les jésuites français et la transmission...loc. cit. », dans CESARI et VARASCHIN, *op. cit.*, p. 24-25 ; LECOMTE, *op. cit.*, p. 423 ; BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 61 et 98 ; LI, *Stratégies missionnaires... op. cit.*, p. 226-227.

<sup>258</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney ... 1703 », *op. cit.*, p. 434.

<sup>259</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 67 ; DU HALDE, *op. cit.*, T.3, p. 102 et 114. Pour un autre point de vue sur le sujet, voir également le controversé ouvrage de Jonathan D. SPENCE, *Emperor of China : Self-portrait of K'ang-Hsi*. New York, Vintage Books Edition, 1988, p. 72-73.

Fontaney en 1703<sup>260</sup>. En effet, ce désintéressement coïncide avec l'intérêt grandissant de l'empereur pour un mathématicien et astronome chinois, Mei Wending (1633-1721), qui possède un niveau de connaissance comparable aux Européens en astronomie et en mathématiques. Supporté par d'autres érudits, dont Li Guangdi (1642-1718), il démontre à Kangxi ses capacités, le convainquant que la promotion des scientifiques mandchous et chinois permet de réduire la dépendance scientifique de la Chine envers l'Europe. Mei Wending prône ainsi la valorisation et le développement des sciences chinoises, enrichies du savoir occidental, par des intellectuels chinois. Sommes toute, en matière de durabilité, l'étude soutenue des sciences occidentales par l'empereur mandchou a perduré quelque treize ans. Même à l'occasion de ses voyages de chasse en Tartarie, l'empereur désire maintenir son étude avec le père Gerbillon<sup>261</sup>. La poursuite des cours pendant ses vacances de chasse démontre l'intérêt marqué du souverain pour ces matières<sup>262</sup>. À ce sujet, Joachim Bouvet relève l'acharnement de l'empereur lors de ces sessions d'études : « Il s'appliquait avec une attention et un soin incroyable à cette étude, sans se rebuter ni des difficultés épineuses, qui se trouvent dans ces éléments, ni du peu de politesse de notre langage.<sup>263</sup> ». Ces périodes d'enseignement dispensées à l'empereur sont des occasions particulièrement propices pour les jésuites français afin de présenter les éléments du christianisme à Kangxi : « [...] nous profitons, du mieux qu'il nous est possible, de toutes les occasions, que nous pouvons trouver, de lui parler des principales vérités du christianisme<sup>264</sup> ». Ainsi, en se retrouvant quotidiennement à proximité de l'empereur pour ses leçons, les Mathématiciens du Roi jouissent d'une formidable opportunité de mener Kangxi sur le chemin de la conversion.

---

<sup>260</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney ... 1703 », *op. cit.*, p. 435, 436 et Jean de FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi, Londres, le 15 janvier 1704 », dans *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères : mémoires de la Chine*, T.9, 1819, p. 477, ELMAN, *On their own terms... op. cit.*, p. 153 et 161 ; ELMAN, *A cultural history... op. cit.*, p. 37-38, 40-43 ; HAN Qi, « Patronage scientifique et carrière politique, Li Guangdi entre Kangxi et Mei Wending », dans *Études chinoises*, vol. XVI, no.2, 1997, pp. 7-37.

<sup>261</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 68, 69 et 97 ; LI, *Stratégies missionnaires... op. cit.*, p. 227.

<sup>262</sup> DU HALDE, *op. cit.*, T.4, p. 230, 231, 240, 241, 253, 254, 256, etc., alors que l'auteur présente les comptes rendus de voyage de Gerbillon, p. 87-422. J'ai effectué une analyse de chaque mention par Gerbillon des moments d'enseignement prodigués à l'empereur et à ma grande surprise, puisqu'il s'agit ici de récit de voyage, ces mentions apparaissent presque chaque jour. On dénote ici la régularité avec laquelle Gerbillon rapporte les périodes d'enseignement. Celles-ci semblent revenir pratiquement quotidiennement.

<sup>263</sup> BOUVET, *Portrait historique...op. cit.*, p. 65.

<sup>264</sup> *Ibid.*, p. 169.

En plus des heures d'enseignement avec l'empereur, les jésuites français doivent produire des compositions regroupant leurs enseignements afin de faciliter l'étude de Kangxi. Ces écrits servent ensuite de support pour la publication d'ouvrages et de traités scientifiques plus étoffés<sup>265</sup>. Les deux mathématiciens adaptent également leur enseignement et leurs travaux selon les visées de l'Académie royale des sciences de Paris, remplaçant la méthode utilisée par Ricci et Verbiest issues des travaux de Christopher Clavius<sup>266</sup>, par une nouvelle. Pour présenter les éléments d'Euclide, les deux jésuites optent pour les travaux d'Ignace-Gaston Pardies (1636-1673)<sup>267</sup>, un membre de l'Académie royale des sciences de Paris et de l'ordre ignacien. Pour les missionnaires, c'est également l'occasion de faire la promotion du savoir scientifique français à la cour de l'empereur de la Chine. Désirant démontrer les avancées de la France, Bouvet et Gerbillon espèrent atteindre un des objectifs identifiés par les académiciens de Paris : la création d'un réseau d'échange du savoir entre l'Empire chinois et la France. Les résultats de leurs ouvrages plaisent à l'empereur, qui les adapte avant d'en organiser la publication : « [...] s'étant déclaré qu'il [Kangxi] voulait donner ces deux ouvrages au public, et les faire imprimer dans son Palais, après avoir pris la peine lui même de faire une préface pour mettre à la tête.<sup>268</sup> ». Suivant ces leçons de géométrie euclidienne, l'enseignement de l'algèbre, de la trigonométrie et de l'arithmétique succède aux premiers cours<sup>269</sup>. Ayant pour objectif d'approfondir le cursus d'études mathématiques du souverain, ces cours sont répartis sur une période de deux ans<sup>270</sup>. Les

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 64; FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney ... 1703 », *op. cit.*, p. 434; ELMAN, *On their own terms...op. cit.*, p. 152.

<sup>266</sup> Christopher Clavius (1537-1612) était un des plus grands savants du XVI<sup>e</sup> siècle. Jésuite allemand, il s'intéressait à la géométrie euclidienne et aux questions d'algèbres. Ses recherches ont servi de base aux autres scientifiques de l'époque. William E. BURNS, *The scientific revolution : an encyclopedia*, Santa Barbara, ABC-CLIO, 2001, p. 65; GERNET, « Introduction », dans Catherine JAMI et Hubert DELAHAYE, *op. cit.*, p. ix ; JAMI, « L'histoire des mathématiques... », *loc. cit.*, dans JAMI et DELAHAYE, *op. cit.*, p. 149 ; ELMAN, *On their own terms...*, p. 64 et 83; Evelyne BARBIN, *La révolution mathématique au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Ellipses, 2006, p. 142.

<sup>267</sup> Ignace-Gaston Pardies (1636-1674), physicien jésuite, a collaboré notamment avec Isaac Newton à l'élaboration de nouvelles théories sur la lumière en plus de s'intéresser à la géométrie. Ainsi, les deux mathématiciens orientaient l'étude de l'empereur, la basant sur les explications des éléments d'Euclide par Pardies, membre de l'Académie royale des sciences. Ignace-Gaston PARDIES SJ, *Elements de Geometrie*, Paris, Chez Sebastien Mabre-Cramoisy, 1671, 149 pages. [Version PDF provenant de Gallica, bibliothèque numérique, de la Bibliothèque Nationale de France]

<sup>268</sup> BOUVET dans COLLANI, *Journal des voyages... op. cit.*, p. 76.

<sup>269</sup> Pour des précisions supplémentaires concernant la géométrie euclidienne, consulter DALMEDICO et PEIFFER, *op. cit.*, p. 122 ; Jean-Claude MARTZLOFF, « Notes sur les traductions chinoises et mandchoues des éléments d'Euclide effectuées entre 1690 et 1723 », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du V<sup>e</sup> colloque international de sinologie : succès et échecs de la rencontre Chine et occident du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. 201.

<sup>270</sup> Le cursus mathématique de l'empereur comprenait le calcul par écrit, utilisation d'instruments de calcul modernes, la trigonométrie plane et sphérique, des tables de logarithmes, la géométrie du triangle et du cercle,

jésuites investissent beaucoup de temps à l'élaboration de ces séances éducatives qui impliquent la préparation des cours, l'enseignement ainsi que la rédaction de traités à publier<sup>271</sup>. Après sa formation en mathématique, Kangxi exprime aux deux jésuites son souhait d'apprendre l'art de la médecine<sup>272</sup>. Ne possédant que peu de connaissances dans cette matière, mais pouvant jouir des travaux des physiciens modernes et des académiciens de Paris, Bouvet et Gerbillon produisent des leçons de médecine moderne. Ils y décrivent les principales maladies de l'époque, les techniques de guérison, les remèdes en plus d'analyses anatomiques du corps humain<sup>273</sup>.

L'étude du domaine médical introduit l'empereur à la pharmacopée des remèdes d'Occident, produits qu'il désire pouvoir utiliser quotidiennement et dont il charge les jésuites de leur confection<sup>274</sup>. Dépourvus de solides connaissances en médecine, les jésuites s'appuient sur les travaux des académiciens français pour la rédaction de leurs traités. Afin de permettre la confection de médicaments, l'empereur érige un laboratoire qu'il place à la disposition des missionnaires. Leur réticence à confectionner des produits médicaux fait rapidement place au succès découlant de leurs traités de médecine auprès de l'empereur. Armés de la pharmacopée de Moïse Charas pour leur servir de guide, les Mathématiciens entament la fabrication des remèdes<sup>275</sup>. Leurs efforts portent ses fruits, les remèdes comblent Kangxi : « Nous fîmes travailler pendant trois mois à faire des conserves, des sirops et des essences de plusieurs sortes.

---

pour n'en donner que quelques détails, GERNET, « Introduction », dans JAMI et DELAHAYE, *op. cit.*, p. xi ; COLLANI, *Journal des voyages... op. cit.*, p. 12; BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 66-67.

<sup>271</sup> En plus de toutes ces heures de travail et d'enseignement, l'empereur voulait sans cesse apprendre des prouesses mathématiques et de l'efficacité scientifique de ses mathématiciens, comme l'évoque le père de Visdelou, rapporté par Bouvet : « [...] il [Kangxi] nous donna pour nous divertir à réduire en tables de nombres absolus et de logarithmes, les proportions des lignes, surfaces et solides des corps réguliers. Je n'ai en ma vie jamais tant chiffré et rechiffré [...] Après quoi il demanda quelque chose des éclipses [...] », COLLANI, *Journal des voyages... op. cit.*, p. 195.

<sup>272</sup> D'ailleurs, selon Joseph Needham, l'empereur avait commissionné un comité pour la publication et la réédition de classiques de la médecine chinoise, voir NEEDHAM, *Dialogue des civilisations Chine-Occident... op. cit.*, p. 238-239; BOUVET, « Lettre au P. Louis Lecomte, 20 octobre 1691 », citée par COLLANI, *Journal des voyages... op. cit.*, p. 12 et 17 ; BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 68.

<sup>273</sup> BOUVET dans COLLANI, *Journal des voyages... op. cit.*, p. 68 ; WILLS, *China and maritime Europe... op. cit.*, p. 161.

<sup>274</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 77-79.

<sup>275</sup> *Ibid.*, Moïse Charas était un pharmacien français (1619-1698) occupant le poste de pharmacien royal. Bouvet se réfère donc à son ouvrage de pharmacologie le plus dense et complet : Moyse CHARAS, *Pharmacopée royale galénique et chymique*, Paris, chez l'Auteur, 1676, 1119 pages. [Version PDF provenant de Gallica, bibliothèque numérique, de la Bibliothèque Nationale de France].



Nous présidions à ce travail ; et l'empereur y assistait quelques fois. Quand on eut fait l'essai de ces drogues, l'empereur en fut si content, qu'il les destina toutes pour son usage<sup>276</sup> ». Grâce à leur persévérance notable, les deux Mathématiciens reçoivent une fois de plus les éloges du souverain<sup>277</sup>.

Les succès en laboratoires se combinent avec une expérience inattendue : la médecine européenne est rapidement mise à l'épreuve. L'empereur contracte une fièvre tenace, virus contre lequel les médecins impériaux semblent impuissants. Devant la condition de santé précaire du monarque, Bouvet et Gerbillon s'affairent à sa guérison. Ils ralentissent les effets de la maladie en attendant la venue de leurs confrères et les médicaments adéquats. L'arrivée des pères de Fontaney et Visdelou permet la guérison de Kangxi par un remède de quinquina, produit péruvien découvert par les commerçants français au début du XVIIe siècle. Comme il fut exposé plus tôt, Kangxi offre aux jésuites une résidence à l'intérieur de la ville impériale, puis un terrain sur lequel les jésuites élèvent « l'Église du Nord », le *Beitang*<sup>278</sup>. La rémission du souverain réjouit la cour et la famille impériale, qui apprécie de plus en plus le travail des jésuites. À titre d'exemple, le prince héritier récompense Gerbillon d'un habit impérial de sa garde-robe, marque d'un grand prestige<sup>279</sup>. De surcroît, l'empereur n'est pas seul à bénéficier des talents médicaux des missionnaires, car les remèdes servent à la famille impériale, notamment au seigneur Sosan, ainsi qu'aux membres de la cour mandchoue<sup>280</sup>.

Motivé par les succès médicaux de ses serviteurs, l'empereur encourage ceux-ci à rédiger un traité d'anatomie en mandchou, production qui est prolifique si on en juge par la publication d'une vingtaine de traités sur une période de trois mois<sup>281</sup>. En 1693, l'empereur contracte une vilaine fièvre et l'ensemble de la pharmacopée traditionnelle chinoise se révèle inefficace. Grâce aux connaissances des jésuites français et leur habileté à produire un remède de quinquina, ils réussissent à soigner Kangxi. Par l'efficacité de ce remède et la rapidité d'action des

---

<sup>276</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 79.

<sup>277</sup> *Ibid.*, p. 80; DU HALDE, *op. cit.*, T.3, p. 217.

<sup>278</sup> JAMI, « Pékin au début de la dynastie Qing... », *loc. cit.*, p. 55 ; DUTEIL, « Les jésuites français et la transmission des sciences... », *loc. cit.*, p. 24-25 ; BAI, *Les voyageurs français... op. cit.*, p. 52 ; LI, *Stratégies missionnaires...*, p. 229 et 235.

<sup>279</sup> COLLANI, *Journal des voyages... op. cit.*, p. 193-194, voir également BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 110.

<sup>280</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney ... 1703 », *op. cit.*, p. 459-460 ; DU HALDE, *op. cit.*, T.4, p. 301.

<sup>281</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 77.

Mathématiciens du Roi, l'empereur se remet de son affliction. Cet événement est très important pour la mission française de Chine, car il forge un véritable lien de confiance entre Kangxi et les jésuites français<sup>282</sup>. Suivant la guérison de l'empereur, la médecine européenne gagne le respect de la cour et des membres de l'élite mandchoue et jouit d'une popularité grandissante au sein de la capitale<sup>283</sup>. Pour les jésuites, cependant, l'élément clé qui se dégage de la guérison de l'empereur est certainement le gain de considération impériale. La rémission de Kangxi lui prouve qu'il peut compter sur des scientifiques de qualité qui méritent sa confiance. Comme l'empereur est le personnage le plus révérend de la Chine, sa confiance est un élément central à l'implantation du christianisme. En démontrant aux Mathématiciens les marques de son appréciation, l'empereur leur accorde gloire et respect auprès de la cour et de la bureaucratie<sup>284</sup>.

De plus, la démonstration de leur savoir-faire est une manifestation de l'avancée scientifique européenne, mais également une tentative d'affirmer la primauté intellectuelle française : « Nous fîmes entrer dans cet ouvrage [traité d'anatomie] toutes les plus curieuses et les plus utiles découvertes, qui ont été faites dans ce siècle [XVIIe], et entre autres celles du célèbre Monsieur du Verney et des autres savants de l'Académie Royale, qui se sont distingués en cette matière, aussi bien qu'en tout le reste, par-dessus toutes les autres nations. <sup>285</sup> ». L'extrait est évocateur en ce sens, alors que Bouvet illustre sa vision de la supériorité scientifique française. Pour le jésuite, la primauté de la France dans ce domaine permet à la Chine de rectifier le tir et de développer ses sciences<sup>286</sup>.

---

<sup>282</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney ... 1703 », *op. cit.*, p. 446-447.

<sup>283</sup> GERBILLON, « Lettre du père Gerbillon, Supérieur-Général des missions de la Chine À Pékin, en l'année 1705 », *Lettres édifiantes... op. cit.*, T.10, p. 43 ; COLLANI, *Journal des voyages... op. cit.*, p. 18.

<sup>284</sup> COLLANI, *Journal des voyages... op. cit.*, p. 90; LI, *Stratégies...op. cit.*, p. 234.

<sup>285</sup> BOUVET, *Portrait historique...op. cit.*, p. 76.

<sup>286</sup> Joseph Needham, éminent spécialiste des sciences en Chine et du dialogue Occident-Orient, traite de ce sentiment de supériorité des Européens et de leur prétention à la civilisation universelle, qu'il qualifie d'eurocentrisme. Il remet plusieurs éléments en perspective afin de permettre une meilleure connaissance de l'état scientifique chinois en rapport avec l'avancement européen, voir Joseph NEEDHAM, *La tradition scientifique chinoise*, Paris, Hermann, 1974, p. 12 ainsi que Joseph NEEDHAM, *Dialogue des civilisations Chine-Occident...*, p. 270. Pour des apports supplémentaires à ce débat, voir également les compositions de JAMI, « L'histoire des mathématiques... », *loc. cit.*, dans JAMI et DELAHAYE, *op. cit.*, p. 150-154, ainsi que de Jean-Claude MARTZLOFF, *A history of chinese mathematics*, New York, Springer, 2006 ainsi que son article, MARTZLOFF, « Espace et temps dans les textes chinois d'astronomie et de technique mathématique astronomique aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », dans JAMI et DELAHAYE, *op. cit.*, p. 217.

## Chapitre IV : les missionnaires dans les relations diplomatiques entre la Chine et l'Occident

Outre leur rôle de prêtres, d'intermédiaires culturels et de scientifiques, les cinq Mathématiciens de Louis XIV contribuent également aux relations diplomatiques entre la Chine et l'Occident, plus particulièrement entre la Chine et la France, et entre la Chine et la Russie.

### 4.1. Entre Louis XIV et Kangxi

Comme nous l'avons mentionné précédemment, le départ de la mission française de 1685 correspond à la volonté de Louis XIV d'étendre l'influence de la France en Asie orientale. Tout d'abord, le Roi-Soleil désire poursuivre les échanges avec le Siam, dont le roi Phra Naraï (1632-1688) a inauguré les contacts par l'envoi vers la France de deux ambassades (1680-1681 et 1684-1685)<sup>287</sup>. L'organisation d'une ambassade vers le Siam a également pour objectif de permettre l'envoi de missionnaires en Chine sous le couvert de l'anonymat afin de contourner le *Padroado* portugais<sup>288</sup>.

La mission des jésuites est orchestrée par Colbert, ministre d'État de Louis XIV, et les missionnaires choisis partent à titre de « Mathématiciens du Roi », titre qu'il leur est octroyé par l'Académie royale des sciences de Paris. En un mot, cette mission est reliée étroitement à la politique extérieure française et joue réellement un rôle d'ambassade française en Chine. Cette expédition est alors entièrement financée par des fonds personnels de Louis XIV et les jésuites français sont dotés des cadeaux à offrir à l'empereur de Chine à leur arrivée en 1688, dont un portrait du Roi-Soleil<sup>289</sup>. Ce premier contact marque un moment important dans l'histoire des relations entre la France et la Chine car il s'agit de la première tentative d'ouverture de la France à l'égard de la Chine.

---

<sup>287</sup> Gilles van GRASDORFF, *La belle histoire des Missions étrangères, 1658-2008*, Paris, Perrin, 2007, p. 164 ; Pour davantage d'information concernant les relations entre la France et le Siam, voir Dirk van der CRUYSSSE, *Louis XIV et le Siam*, Paris, Fayard, 1991 et Michel, JACQ-HERGOUALC'H, *Le Siam*, Paris, Belles lettres, 2004.

<sup>288</sup> LANDRY-DERON, « Les Mathématiciens...loc. cit. », p. 429 ; BROCKEY, *op. cit.*, p. 156 ; Catherine JAMI, « From Louis XIV's court to Kangxi's court: an institutional analysis of the french jesuit mission (1688-1722) », dans *International conference on the history of science in East Asia*, 1995, p. 5.

<sup>289</sup> BAI, *op. cit.*, p. 43; TSING-SING, *loc. cit.*, p. 184.

Cette relation se poursuit quelques années plus tard, en 1693, alors que Kangxi sélectionne Bouvet comme son ambassadeur officiel (*Qinchai* ou Légat de l'Empereur) en France. L'empereur est alors fort satisfait des services des jésuites français à la cour et donne le mandat à Bouvet de retourner en Europe afin d'en recruter davantage. De plus, Kangxi profite de l'occasion afin d'offrir plusieurs présents à Louis XIV, dont une série de 49 volumes chinois, du ginseng de la réserve impériale, des brocarts ainsi que de la porcelaine<sup>290</sup>. En fait, il s'agit de l'établissement des premiers contacts bilatéraux entre la Chine et la France.

D'ailleurs, les missionnaires espèrent vivement la création d'une alliance entre les deux États : « C'est apparemment sous votre ministère, Monseigneur [Jean-Baptiste Colbert], que nous verrons le plus grand empire de l'Orient s'unir avec le plus puissant royaume de l'Europe<sup>291</sup> ». La principale source qui témoigne de cette mission est le *Portrait historique de l'empereur de la Chine*, que Bouvet publie en 1697 lors de son passage en France à titre d'ambassadeur de Kangxi. Ce récit traite de sa perception de l'empereur chinois et des nécessités humaines et financières de l'Église de Chine. Sa rencontre avec Louis XIV a pour objectif de présenter ce texte, afin d'initier les contacts entre les deux royaumes et demander du soutien au souverain Bourbon<sup>292</sup>. Bouvet insiste sur les dispositions favorables de Kangxi à l'endroit de la France et de l'ouverture chinoise à des relations plus développées. Il argumente sur l'importance d'orchestrer une ambassade française, composée majoritairement de missionnaires scientifiques, afin de répondre à l'appel de Kangxi. Malgré les efforts du jésuite, le Roi-Soleil refuse de financer une telle entreprise, craignant d'une part une réaction hostile du Portugal, puis d'autre part, que son ambassade soit perçue comme une marque de soumission de la France à l'égard de l'empereur Kangxi<sup>293</sup>. Cependant, il remet tout de même à Bouvet des présents à offrir à Kangxi lors de son retour, soit « [...] un recueil de toutes ses estampes, très richement relié<sup>294</sup> ».

---

<sup>290</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 83; TSING-SING, *loc. cit.*, p. 185 ; COLLANI, *op. cit.*, p. 26; BAI, *op. cit.*, p. 55 ; J. DEHERGNE S.J., « Un envoyé de l'empereur K'ang-Hi à Louis XIV : le père Joachim Bouvet (1656-1730) », dans *Bulletin de l'Université l'Aurore*, no.3, 1943, p. 662.

<sup>291</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 164. Colbert est à cette époque, secrétaire d'État aux affaires étrangères de la France (1655-1748).

<sup>292</sup> Bouvet traite de l'importance du soutien royal français pour la conduite de sa mission dans le passé et dans un futur proche, BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 124.

<sup>293</sup> BAI, *op. cit.*, p. 55.

<sup>294</sup> PFISTER, *op. cit.*, p. 434 ; TSING-SING, *loc. cit.*, p. 186.

Bouvet traite également de sa volonté d'informer l'empereur de Chine des nouvelles de la France et de Louis XIV : « [...] [je vais] publier partout les nouvelles merveilles, que j'ai apprises de Votre Majesté [Louis XIV] dans ce voyage, et d'en rendre compte à celui [Kangxi] de tous les princes de la terre, qui se fera un plus grand plaisir de les entendre; et qui mérite le mieux votre estime et votre amitié.<sup>295</sup> ». Le missionnaire est contraint d'effectuer le voyage de retour à bord de l'Amphitrite, un vaisseau commercial appartenant à la Compagnie française des Indes orientales, plutôt qu'un navire diplomatique officiel. Bien que cette expédition n'ait pas eu le succès escompté, Bouvet retourne tout de même en Chine avec un présent de Louis XIV pour Kangxi et un groupe de 11 missionnaires français dédiés au service de l'empereur et de la mission française de Chine.

Deux ans après le retour de Bouvet, Fontaney est sélectionné par Kangxi afin de mener une seconde ambassade en France, une fois de plus pour recruter des missionnaires français. Il quitte à son tour la Chine en 1700, à bord de l'Amphitrite, et muni de présents de l'empereur pour Louis XIV<sup>296</sup>. Parmi ces derniers, de riches étoffes, des porcelaines, plusieurs livres chinois, un dictionnaire mandchou et du thé sont acheminés en guise de respect au roi de France<sup>297</sup>. De plus, Fontaney est accompagné d'un jeune chinois qui doit servir à l'enseignement de la langue chinoise aux jésuites attirés à la mission de Chine. En 1701, le missionnaire retourne en Chine avec huit recrues pour continuer à renforcer la présence française à la cour et la mission française.

En rétrospective, l'objectif de ces deux missions diplomatiques, qui est d'établir des relations entre Louis XIV et Kangxi, est un échec criant. L'analyse de cet échec met en lumière plusieurs éléments pouvant expliquer ce revers. Premièrement, la volonté d'initier des contacts diplomatiques est absente chez les deux monarques. La motivation de Kangxi réside essentiellement dans le recrutement de scientifiques additionnels à son service. Les présents offerts à Louis XIV ne sont que formule de politesse. Pour Louis XIV, qui finance la mission à même ses fonds personnels depuis 1685, l'envoi d'une ambassade officielle en Chine représente une entreprise risquée sur les plans économique et politique. Sans percevoir les gains à court

---

<sup>295</sup> BOUVET, *Portrait...op. cit.*, p. 128-129.

<sup>296</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney... 1704 », *op. cit.*, p. 484; BAI, *op. cit.*, p. 56-57.

<sup>297</sup> TSING-SING, *loc. cit.*, p. 187; BELEVITCH-STRANKEVICH, *op. cit.*, p. 61; BAI, *op. cit.*, p.57.

terme de cette entreprise, et pour éviter de mettre en péril ses relations avec le Portugal, le jeu ne semble pas en valoir la chandelle aux yeux du Roi-Soleil<sup>298</sup>. De plus, bien que Bouvet et Fontaney se rendent en France avec tout l'apparat d'ambassadeurs officiels, leur retour en Chine s'opère par le biais de navires commerciaux, dénués de caractère officiel. Kangxi et Louis XIV n'investissent aucune ressource dans ces voyages, puisqu'il s'agit de jésuites qui effectuent la traversée sur des vaisseaux européens qui assurent la liaison annuelle entre la Chine et l'Europe. Cependant, ces deux ambassades, ajoutés à la mission française des cinq Mathématiciens du Roi pour la Chine de 1685, ont permis d'établir et de développer les liens entre la Chine et la France en plus de contribuer à faire connaître la France en Chine et la Chine en France<sup>299</sup>.

#### 4.2. Le Traité de Nerchinsk en 1689



En 1689, un traité de paix est ratifié entre la Russie et la Chine, marquant le premier accord signé entre l'Occident et la Chine. Cette entente met un terme à 50 ans de conflit frontalier entre les deux nations. Dès 1651, les Russes pénètrent la région du fleuve l'Amour (Heilong jiang) et y érigent une forteresse, Albazin. Or, à cette époque, la jeune dynastie Qing régnant depuis 1644 est aux prises avec des guerres d'unification, ce qui l'empêche de s'opposer à cette incursion. En 1685, l'armée impériale est envoyée dans ce territoire et détruit Albazin. Le retour des Russes l'année suivante, avec l'objectif d'occuper le territoire, et la féroce opposition chinoise mène les deux antagonistes à la table des négociations. La délégation russe d'Alexievitch Golovine (?-1706) rencontre l'ambassade chinoise, menée par Sosan et accompagnée de Gerbillon et Pereira à titre de traducteurs latins<sup>300</sup>. Cependant, les jésuites sont appelés à agir largement au-delà de leur rôle d'interprète. En effet, deux conceptions diamétralement opposées des relations internationales se rencontrent et les jésuites servent d'intermédiaires afin de permettre un dénouement positif aux négociations. La présence missionnaire permet aux délégations de surmonter plusieurs obstacles, dont deux majeurs. Dans un premier temps, les jésuites contribuent à pallier une méconnaissance réciproque, puisque la Chine et la Russie n'entrent en

---

<sup>298</sup> BAI, *op. cit.*, p. 55.

<sup>299</sup> LI, *Les jésuites et l'image...loc. cit.*, p. 13.

<sup>300</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney... 1703 », *op. cit.*, p. 430 ; GERBILLON dans DU HALDE, *op.cit.*, T. 4, p. 87-88 ; Shenwen LI, « La signature du traité de Nerchinsk en 1689 entre la Chine et la Russie : les jésuites comme interface culturelle. », dans Paul SERVAIS (Ed.), *Entre puissance et coopération : les relations diplomatique entre l'Orient et l'Occident du 17<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2007, p. 89; BAI, *op. cit.*, p. 51.

contact direct que dans le dernier tiers du XVIIe siècle. La Russie est peu connue des Chinois de l'époque, qui ne la différencie guère des autres « Barbares de l'Ouest ». En effet, avant la seconde moitié du XVIIe siècle, le seul témoignage de la Russie disponible en Chine est celui de Jules Aleny, dans son livre *Notices explicatives pour la géographie du monde*. Cependant, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, la Russie envoie plusieurs représentants afin de tenter d'en apprendre davantage sur la Chine, ce qui permet aux Chinois de découvrir les Russes<sup>301</sup>.

Les connaissances de la Chine au sujet de la Russie remontent au début du XVIIe siècle et depuis ce temps, ils sont conscients de l'existence d'un royaume à l'est des territoires mongols. C'est pour en découvrir davantage sur ce pays que les Russes multiplient les ambassades dans l'*Empire du Milieu*. Ainsi, la mission d'Ivan Petlin et André Mundov est la première à atteindre Pékin en 1619. Puis, suit l'ambassade de Fiodor Baikov en 1654, celle de Nicolas Spathari (1675), de Nikofor Venyukhov et Ivan Favorov (1686) et enfin la mission d'Ivan Loginov (1689)<sup>302</sup>. Néanmoins, malgré ces quelques contacts, la méconnaissance réciproque persiste et contribue à envenimer le conflit qui oppose les deux royaumes à Albazin<sup>303</sup>.

D'autre part, les missionnaires pallient le gouffre séparant les deux plénipotentiaires au niveau de leurs conceptions des relations internationales. La Russie baigne dans le modèle européen des relations diplomatiques, fixées par le traité de Westphalie de 1648 qui reconnaît l'égalité et la souveraineté dont les nations doivent faire preuve dans leurs négociations internationales<sup>304</sup>. Le royaume du tsar, qui entretient des contacts réguliers avec l'Europe, adopte cette conception des relations avec les États voisins et s'engage dans la pratique diplomatique européenne. À l'inverse, comme nous l'avons spécifié plus haut, fort d'une tradition culturelle millénaire, la Chine arbore une conception sino-centriste des relations internationales. La puissance de l'Empire chinois et l'avancement de sa civilisation, qui influence le développement asiatique depuis des siècles, forgent son sens de la supériorité chinoise. Pour les Chinois, leur pays est le centre du monde et tous les autres royaumes en périphérie de ses frontières ne sont que des États tributaires, redevables à l'empereur. L'ensemble des peuples éloignés est considéré

---

<sup>301</sup> LI, « La signature du traité de Nerchinsk...loc. cit. », p. 90.

<sup>302</sup> *Ibid.*

<sup>303</sup> Alexandre BENNIGSEN, *Russes et Chinois avant 1917*, Paris, Flammarion, 1974, p. 35-36.

<sup>304</sup> Antonio TRUYOL Y SERRA, *Histoire du droit international public*, Paris, Economica, 1995, p. 46-79; Henri LEGOHÉREL, *Histoire du droit international public*, collection *Que sais-je?* Paris, PUF, 1996, p. 3-9 et 41-47.

comme des barbares. Cependant, la Chine découvre progressivement qu'elle n'est pas seule au centre du monde : l'arrivée des jésuites à la cour impériale depuis le XVI<sup>e</sup> siècle provoque une remise en question de ce dogme. Or, le gouvernement Qing conserve toujours cette conception traditionnelle des relations internationales. Ainsi, la rencontre diplomatique de Nerchinsk est d'autant plus importante qu'elle façonne l'apprentissage des relations internationales par les Mandchous.

Concernant les missionnaires, leur importance comme membres de l'ambassade est soulignée par Fontaney, qui estime que Pereira et Gerbillon sont considérés comme des *mandarins de 2<sup>e</sup> ordre* par l'empereur et l'aristocratie. Le don de vêtements distinctifs, de privilèges politiques et sociaux et d'un statut relevé les distingue des autres jésuites<sup>305</sup>. Ils occupent donc un rang qui les différencie des autres missionnaires de Pékin et font partie de la délégation, principalement en raison de leurs compétences linguistiques et pour faire office d'intermédiaires entre la Russie et la Chine.

Dès le départ, les Russes désirent rencontrer la délégation chinoise en territoire neutre. De cette façon, ils évitent tout rapport inégalitaire. L'intervention des missionnaires est requise pour la traduction des demandes de l'ambassade Golovine et pour expliquer aux Chinois l'importance de relations égalitaires dans la bonne conduite de négociations diplomatiques. De plus, le manque d'expérience chinoise dans ce genre de rencontre diplomatique entraîne la méfiance dans la délégation impériale, notamment en ce qui concerne les repas officiels. Gerbillon et Pereira doivent expliquer en détail la conception européenne de ce type de rencontres et le statut inviolable des ambassadeurs<sup>306</sup>.

En plus de mettre les délégués chinois en confiance, Gerbillon et Pereira assistent ces derniers au cours des conférences de paix, notamment concernant le protocole à respecter dans une rencontre entre États. Malgré les efforts des jésuites, deux conférences se soldent par des échecs<sup>307</sup>. Les Chinois désirent se retirer du sommet de paix, jugeant les Russes malhonnêtes. Après avoir consulté ces derniers, les missionnaires réussissent à convaincre les délégués

---

<sup>305</sup> *Ibid.*, p. 431.

<sup>306</sup> LI, « La signature du Traité de Nerchinsk... loc. cit. », p. 92-93; Sarah C. PAINE, *Imperial rivals: China, Russia and their disputed frontier, 1858-1924*, Armonk/New York, M.E. Sharpe, 1996, p. 155-157.

<sup>307</sup> BOSSIÈRE, *op. cit.*, p. 35.



impériaux de persévérer et qu'un accord est envisageable. Treize jours de négociations succèdent à ce dernier accrochage, alors que les messagers des deux délégations, dont les deux jésuites pour la partie chinoise, contribuent grandement à régler un conflit frontalier qui dure depuis un demi-siècle. Le 7 septembre 1689, les deux plénipotentiaires arrivent à un accord. Pour inviter les deux ambassadeurs officiels à ratifier l'entente, les missionnaires facilitent les discussions et une rencontre est fixée dans une tente centrale faisant office de territoire neutre afin d'y signer les accords. Ainsi, les rivières Kerbichi et Ergun He, des affluents de l'Amour, servent de frontières entre les deux royaumes<sup>308</sup>. Nonobstant, la ratification du traité requiert une fois de plus les missionnaires qui négocient les formules d'usages, la forme et le fond du texte. En fin de compte, malgré tous les problèmes de nature culturelle et politique, le premier traité de l'histoire entre la Russie et la Chine est ratifié et validé à l'issue d'un hybride des procédures traditionnelles chinoises et du protocole international européen.

L'intervention et l'implication des deux missionnaires, Pereira et le Mathématicien du Roi Gerbillon, se sont avérés indispensables à la réussite de cette mission diplomatique, puisqu'ils ont fait le pont entre les traditions culturelles chinoises et la conception russe des relations internationales. Leurs excellentes connaissances de l'Europe et de la Chine leur ont permis d'agir à titre d'intermédiaires dans les négociations, expliquant aux deux parties la perception adverse afin de favoriser les discussions et le dénouement du conflit. Le succès de cette mission diplomatique est sans contredit intimement lié au travail des missionnaires sur qui repose une grande partie de cet accord. La satisfaction de Kangxi à l'égard du traité signé et de l'implication des jésuites confirme cette contribution marquante et nécessaire au succès de cette mission diplomatique : « I [Kangxi] am well, and I inquire about your health. I know how much you have worked in my behalf endeavoring to please me; I know that it was through your ability and effort that this peace was concluded in which you have exhausted you energies<sup>309</sup> ».

---

<sup>308</sup> *Ibid.*, p. 37; Vladimir S. MIASNIKOV, *The Ch'ing Empire and the Russian State in the 17th Century*, Moscou, Progress Publishers, 1985, p. 272-273.

<sup>309</sup> *Journal de Pereira*, texte portugais et traduction en anglais de J. SEBES, *The Jesuits and the Sino-Russian Treaty of Nerchinsk (1689). The Diary of Thomas Pereira*, Rome, Institutum historicum S.I., 1961, p. 297-299







## Chapitre V : Les missionnaires et l'image de la Chine en Europe

Au cours de leur séjour en Chine, les cinq jésuites français, tout comme les autres jésuites présents au sein de l'empire chinois, ont été de prolifiques écrivains de la Chine. La publication de leurs écrits entraîne une diffusion de connaissances, très riches, de la civilisation et de la société chinoises. Cette transmission des récits jésuites contribue à peaufiner l'image favorable du monde chinois en Europe.

### 5.1. La diffusion des écrits missionnaires en Europe

La mission des jésuites mathématiciens revêt une importance certaine quant à l'enrichissement des sources d'information sur la Chine. En effet, leurs travaux permettent de dresser un portrait global de la Chine et d'établir de nouveaux standards d'information en France, basé sur un enthousiasme grandissant pour l'*Empire du Milieu*<sup>310</sup>. L'abondance de leurs écrits publiés contribue à faire de la France le pays le plus informé d'Europe sur la Chine<sup>311</sup>.

De plus, ils travaillent à différents niveaux hiérarchiques en Chine, soit à la cour de l'empereur Kangxi, dans la capitale, au cœur des grands ports ainsi qu'au sein des provinces de l'Empire. Ces religieux correspondent avec l'Europe selon deux objectifs précis : d'une part, de rendre compte de leurs travaux et des avancées de l'évangélisation aux supérieurs de l'ordre jésuite, et, d'autre part, d'alimenter les lecteurs européens en informations continues sur ce pays qui fascine les esprits. Cependant, cette masse d'informations chemine en France puis en Europe, passant sous les ciseaux affûtés des censeurs religieux avant d'atteindre un vaste auditoire diversifié<sup>312</sup>. À cette époque, les écrits jésuites sont acheminés à trois différents

---

<sup>310</sup> À ce sujet, la perception de la Chine en Europe se transforme au sein de la Compagnie de Jésus. En effet, suite à sa réapparition dans les années 1820, les missionnaires sont davantage critique à l'endroit de la Chine, voir Jean-Paul WIEST, « Les jésuites français et l'image de la Chine au XIXe siècle », dans Michel CARTIER (dir.), *La Chine entre amour et haine, Actes du VIIe colloque de sinologie de Chantilly*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, p. 287-288.

<sup>311</sup> Walter DEMEL, « The "national" images of China in different european countries, CA. 1550-1800 », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du VIe colloque international de sinologie : Images de la Chine : le contexte occidental de la sinologie naissante*, Paris, Les Belles Lettres, 1995, p.105-106.

<sup>312</sup> Pour une réflexion approfondie du concept de censure royale appliqué à l'écrivain La Fontaine sous Louis XIV, voir Jean-Claude TOURNAND, *Introduction à la vie littéraire du XVIIe siècle*, Paris, Dunod, 1997, p. 162. Concernant la circulation et la portée des écrits français des jésuites, voir DEMEL, « The "national" images of China loc. cit. », p. 87.

destinataires du continent européen. Dans un premier temps, les récits missionnaires sont destinés aux supérieurs religieux de l'ordre et de l'Église catholique romaine à titre de bilans de mission. Les écrits des jésuites français sont également acheminés à l'aristocratie et la noblesse, dans l'objectif d'entretenir l'exotisme et le goût chinois dans les hautes sphères sociales et pour tenter d'en retirer du financement pour la mission. Enfin, les récits circulent au sein des cercles lettrés et intellectuels de l'Europe afin d'alimenter la recherche scientifique et le développement des connaissances de la Chine, qui sont pratiquement entièrement nouvelles.

De plus, à cette époque, l'Europe s'ouvre davantage aux langues vernaculaires alors que le latin disparaît progressivement des liturgies et du monde de la publication. Cette ouverture, combinée à une progression de l'alphabétisation, engendre une meilleure accessibilité à la lecture pour l'ensemble d'un public lettré<sup>313</sup>. Le nombre grandissant de lecteurs, autant dans les hautes sphères que parmi la « culture populaire<sup>314</sup> », s'éprend de récits exotiques qui relatent l'histoire de contrées lointaines. La Chine devient ainsi un élément de fascination croissant à la fin du XVIIe avant de se diffuser rapidement en Europe pendant le Siècle des Lumières. Les jésuites occupent l'avant-scène de ce magnétisme sinophile et c'est sous leurs plumes que la Chine prend forme progressivement aux yeux des Européens, stimulés par l'exotisme d'une telle aventure littéraire<sup>315</sup>. En outre, c'est le rêve et l'imaginaire portés par ces récits jésuites qui stimulent les lecteurs européens à s'éprendre des œuvres de la mission chinoise. Il n'en faut pas douter, le public ne lit pas tout ce que produisent les missionnaires, mais s'attarde à ce qui répond à son besoin de découverte et nourrit son imagination. De fait, les lecteurs sont stimulés à la lecture des récits jésuites afin de s'instruire de ce lointain pays qu'est la Chine et de ses curiosités, dans un contraste à la culture européenne du XVIIe siècle<sup>316</sup>. Cependant, bien que le taux d'alphabétisation se soit amélioré au cours du siècle et que la lecture ait grandi en

---

<sup>313</sup> Guglielmo CAVALLO et Roger CHARTIER (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 2001, p. 30, 31 et 310 ; Alberto MANGUEL, *Une histoire de la lecture*, Arles, Actes Sud, 1998, p. 392 et 393 ; pour un portrait de l'alphabétisation en France au XVIIe siècle, voir la communication de Roger CHARTIER, « La circulation de l'écrit dans les villes françaises, 1500-1700 », dans les actes du colloque *Livre et lecture en Espagne et en France sous l'Ancien Régime*, 17-19 novembre 1980, Paris, A.D.P.F., 1981, p. 151.

<sup>314</sup> Pour une réflexion du concept de culture populaire et de lectorat populaire voir Roger CHARTIER, *Culture écrite et société : l'ordre des livres (XIVe-XVIIIe siècle)*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 205.

<sup>315</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 63.

<sup>316</sup> Anne-Sophie DE FRANCESCHI, « Un jésuite à la Chine : le père Alexandre de Rhodes entre récit de pèlerinage et mission », dans Guy POIRIER et al., *De l'Orient à la Huronie : du récit de pèlerinage au texte missionnaire*, Québec, PUL, 2011, p. 45.

popularité, cette pratique demeure essentiellement mondaine, réservée principalement à l'élite Bourbon<sup>317</sup>.

### a) Autorité ecclésiastique

Les récits missionnaires sont avant tout des comptes rendus de mission et servent aux supérieurs de l'ordre afin de connaître la situation de leurs représentants en terre chinoise. Ainsi, les jésuites écrivent couramment aux autorités suprêmes de l'ordre jésuite et de l'Église catholique romaine afin de les informer des développements en terre de mission<sup>318</sup>. En fait, cette correspondance constante est un devoir que doit remplir tout jésuite en mission, selon la constitution de fondation de la Compagnie de Jésus rédigée par Ignace de Loyola en 1537. Il s'agit d'une obligation, certes, mais dont les jésuites ont appris à se servir afin de promouvoir les progrès et réussites de leurs missions auprès des élites politiques et religieuses en plus de fasciner l'imaginaire des lecteurs. Ainsi, l'on constate dans l'œuvre de Louis Lecomte, *Nouveaux mémoires*, que la moitié de ses lettres sont destinées à des personnages religieux importants de l'Europe, soit le cardinal de Fürstenberg, l'archevêque de Reims, le cardinal d'Estrées, le cardinal de Bouillon, le confesseur du Roi le père de la Chaize, le cardinal de Janson ainsi que l'abbé de Bignon<sup>319</sup>. Cette proportion illustre l'importance de la communication entre les jésuites en mission et les élites religieuses en Europe. De plus, cette correspondance s'amplifie progressivement avec l'émergence de la querelle des rites chinois vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Ce conflit idéologique entraîne le retour d'une forme littéraire qui s'est estompée en Europe depuis la Réforme protestante du XVI<sup>e</sup> siècle : celle de la défense théologique<sup>320</sup>. À cause des critiques qui fusent de part et d'autre, les jésuites sont contraints d'adopter un style littéraire polémique afin de réitérer leurs positions et d'user de rhétorique. Ils visent à réduire la portée des affirmations de leurs opposants, principalement des religieux conservateurs de la Sorbonne et de Rome, des

---

<sup>317</sup> Roger CHARTIER, *Lecteurs et lectures dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987, p. 88.

<sup>318</sup> DU HALDE, *op. cit.*, p. 2.

<sup>319</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 553-554.

<sup>320</sup> Concernant la structure des écrits polémiques du XVI<sup>e</sup> siècle, voir l'article de Caroline MELLET et Paul-Alexis MELLET, « La "marmite renversée" : construction discursive et fonctionnement argumentatif d'une insulte dans les polémiques des guerres de religion (1560-1600) », dans la revue en ligne *Argumentation & Analyse du discours* [<http://aad.revues.org/1273?lang=en>, page consultée le 07/10/2013] ainsi que les ouvrages de Daniel MÉNAGER, *Introduction à la vie littéraire du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Bordas, 1997 et *Diplomatie et théologie à la Renaissance*, Paris, PUF, 2001.

jansénistes ainsi que des Dominicains et des Franciscains<sup>321</sup>. Ainsi, les manuscrits jésuites chargés d'histoires et d'anecdotes servent de comptes rendus de mission aux autorités religieuses d'Europe. Cependant, les écrits doivent être contrôlés et limités aux personnes habilitées à les consulter et à les comprendre correctement. Or, plusieurs récits choquent les conservateurs et provoquent l'indignation des tenants de la doctrine catholique, qui critiquent les positions missionnaires sur les rites chinois. Pour limiter les scandales et empêcher la libre lecture de ces récits exotiques et soi-disant choquants, les instances religieuses préfèrent censurer systématiquement ces communications dans le but de les adapter au lectorat européen<sup>322</sup>.

## **b) Aristocratie**

Les écrits missionnaires sont acheminés en Europe à des membres de la haute société et l'œuvre de Lecomte est évocatrice à cet égard. En effet, son ouvrage, en réalité un recueil de lettres au nom de destinataires distincts, nous permet de constater la variété des interlocuteurs. Ainsi, il écrit à Louis Phélypeaux, comte de Ponchartrain, contrôleur général des Finances et secrétaire d'État à la Marine, à Marie la duchesse de Nemours, à Louis Verjus, comte de Crécy et conseiller d'État de Louis XIV, à Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torcy, à Marie Anne Mancini, duchesse de Bouillon, à Jérôme Phélypeaux, secrétaire d'État à la Marine ainsi qu'à Jean Rouillé, comte de Meslay, intendant de Provence et conseiller d'État. On constate *a priori* que ces destinataires sont des administrateurs de la bureaucratie Bourbon et des membres de la noblesse française. Il s'agit donc pour les jésuites de correspondre avec de grandes figures de la France monarchique afin de les informer des derniers développements en Chine et d'alimenter le goût pour la Chine, qui s'amplifie en Europe à la fin du XVIIe siècle. De plus, la correspondance a un but marqué : tenter de générer de l'intérêt pour la mission auprès des élites, ce qui contribue à trouver de possibles mécènes prêts à financer leur cause<sup>323</sup>. À cette époque, les expéditions d'exploration et de commerce outre-mer sont énormément coûteuses et requièrent la contribution de riches mécènes et de l'administration royale. De ce fait, la survie des missions jésuites repose

---

<sup>321</sup> Leur arrivée en Chine remonte respectivement à 1631 pour les Dominicains et 1634 pour les Franciscains, DUCORNET, *L'Église et la Chine...op. cit.*, p. 35.

<sup>322</sup> ÉTIEMBLE, *Les jésuites...op. cit.*, p. 46, 54 à 59 ; LANDRY-DERON, *La preuve...op. cit.*, p. 126 et 131.

<sup>323</sup> Chantal GRELL, *Histoire intellectuelle et culturelle de la France du Grand siècle : 1654-1715*, Paris, Nathan, 2000, p. 173. Pour des statistiques précises concernant le mécénat gouvernemental sous Louis XIV, voir Georges MINOIS, *Censure et culture sous l'Ancien régime*, Paris, Fayard, 1995, p. 169.



en grande partie sur les aléas et préférences de ces deux pourvoyeurs. Il s'agit d'ailleurs d'un défi de taille pour les missionnaires dans un contexte économique difficile pour ce type d'entreprises<sup>324</sup>.

Quoi qu'il en soit, par le biais des récits des jésuites français, la noblesse et la haute bourgeoisie s'entichent de cette mode chargée d'exotisme, nouvelle exclusivité mondaine. La mode des « chinoiseries » se développe de manière fulgurante dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, ce qui accentue la diffusion des écrits jésuites dans les sphères nobiliaires de l'Europe<sup>325</sup>. Bien que ces études se concentrent davantage sur les arts décoratifs, l'ameublement et les objets de curiosité, les écrits jésuites sont les catalyseurs du développement fulgurant de cette mode et du commerce de produits chinois. En effet, les chroniques de la Chine stimulent l'imaginaire et fascinent les lecteurs qui affectionnent ces récits décrivant un pays lointain, prospère et mettant en relief une civilisation avancée<sup>326</sup>. Le développement des bibliothèques publiques et des cafés de lecture couplés à l'expansion progressive des librairies comme lieux de discussion et d'échange favorisent la circulation des récits et leur diffusion à un plus large public<sup>327</sup>. De fait, les correspondances et la lecture des écrits jésuites servent aux nobles, qui se passionnent pour cet empire étranger dont les récits stimulent l'intérêt, et pour les missionnaires qui profitent de cette mode émergente pour promouvoir la mission auprès de ces potentiels mécènes.

### c) Érudits

Rapport-gratuit.com   
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MEMOIRE

Les récits missionnaires intéressent également les intellectuels en quête de savoir et de connaissances sur la Chine. Comme il fut présenté au chapitre précédent, les Mathématiciens de Louis XIV possèdent un mandat officiel de l'Académie royale des sciences de Paris afin d'effectuer nombre d'observations et d'expériences en sol chinois. Les résultats de leurs expérimentations en astronomie, en géographie, en mathématiques, mais également en étude

---

<sup>324</sup> Nous en avons traité au chapitre 1, notamment par le biais des difficultés diverses de la Compagnie de la Chine.

<sup>325</sup> Hélène B. STANKEVITCH, *op. cit.*; Marcia REED et Paola DEMATTÈ (ed.), *China on paper: European and Chinese works from the late sixteenth to the early nineteenth century*, Los Angeles, Getty Research Institute, 2007.

<sup>326</sup> Pour en savoir davantage sur la notion de *public* et les concepts qui y sont rattachés, consulter Hélène MERLIN, *Public et littérature en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1994, p. 14.

<sup>327</sup> En ce qui a trait aux bibliothèques et aux librairies, voir CHARTIER, *Culture écrite et société... op. cit.*, p. 107 et CHARTIER, « La circulation de l'écrit... loc. cit. », p. 153.

culturelle et politique de l'Empire chinois, sont utilisés par les érudits européens afin de compiler ces données pour établir ce qui deviendra la sinologie, c'est-à-dire l'étude scientifique de la Chine<sup>328</sup>. Cette sinologie religieuse développée par les jésuites français, dont l'apogée s'étend entre 1650 et 1773 (date de l'abolition de la Compagnie de Jésus par le pape Clément XIV), produit une grande quantité de sources écrites, qui contribuent à la diffusion des connaissances sur la Chine en Europe<sup>329</sup>.

Outre les académiciens et leurs études scientifiques, les récits jésuites servent de base à d'autres types d'échanges : les débats philosophiques. Les jésuites correspondent avec plusieurs penseurs d'Europe, dont la relation entre Bouvet et Leibniz n'est qu'un exemple probant. La découverte d'une nation évoluée, ordonnée, prospère et puissante, hors de l'influence européenne, provoque l'apparition de questionnements dans les sphères érudites<sup>330</sup>. Ainsi, la Chine est utilisée comme un outil pour critiquer les royautés européennes, notamment celle de France, au cœur d'une remise en question de la civilisation européenne. En s'instruisant de la Chine par les œuvres jésuites, les penseurs Montesquieu, Leibniz, Voltaire, Diderot, Fréret, Quesnay, etc., vont élaborer des raisonnements quant à l'État de la Chine en comparaison avec celui des royaumes européens, ceci à différents niveaux, principalement politique, judiciaire, philosophique, scientifique et culturel<sup>331</sup>. D'ailleurs, la publication des *Lettres édifiantes et curieuses des missions étrangères* à partir de 1702 par la Compagnie de Jésus ainsi que de la colossale encyclopédie du père jésuite Jean-Baptiste Du Halde, *Description de la Chine* en 1735, marque l'apogée de la sinophilie et de la mode chinoise en Europe<sup>332</sup>. Les philosophes disposent désormais de nouvelles et vastes sources, regroupant l'ensemble des connaissances disponibles sur la Chine de l'époque pour étoffer leurs réflexions et envenimer leurs débats. Les écrits missionnaires sont ainsi lus par des passionnés de la Chine, qui les utilisent dans des buts divers

---

<sup>328</sup> Charles LEBLANC, *Profession sinologue*, Montréal, Presse de l'Université de Montréal, 2007, p. 12.

<sup>329</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>330</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 139.

<sup>331</sup> Voir l'ouvrage encore très actuel de PINOT, *op. cit.*, p. 281; ainsi que les principaux écrits de Montesquieu : *De l'esprit et des lois* (1748) ; Voltaire : *Le siècle de Louis XIV* (1751) et *L'orphelin de la Chine* (1755) ; Nicolas Fréret : *Réflexions sur les principes généraux de l'art d'écrire et en particulier sur les fondements de l'écriture chinoise* (1718).

<sup>332</sup> DU HALDE, *op. cit.*, T.1, p. 7.

en s’immisçant au sein de ce vaste courant sinophile du début du XVIIIe siècle<sup>333</sup>. Cependant, plusieurs penseurs, dont Montesquieu, contribuent au développement d’un courant sinophobe, cherchant à critiquer la Chine et sa culture en comparaison avec les mœurs européennes. Dans ces circonstances, les récits des jésuites français servent de base pour l’affrontement des sinophiles et sinophobes, marquant l’importance de leurs témoignages en Europe<sup>334</sup>. Or, les récits des jésuites ne sauraient circuler librement en Europe : l’Église, le siège de l’Ordre jésuite ainsi que la Sorbonne veillent à limiter et à censurer les éléments qui se révèlent fâcheux pour la religion chrétienne et les délicates mœurs européennes.

L’image de la Chine en France repose essentiellement sur les témoignages des missionnaires jésuites, témoins de la vie chinoise. Par le biais de leurs récits, ces observateurs privilégiés racontent ce qu’ils vivent à la cour de l’empereur Kangxi et lors de leurs voyages au cœur de l’Empire. Au tournant du XVIIIe siècle, la Chine fascine l’Europe et les récits missionnaires chargés d’exotisme enflamment les sphères lettrées européennes<sup>335</sup>.

## 5.2. La description de la Chine

Comme nous l’avons vu, les jésuites français produisent des récits qui parviennent en France sous forme de lettres et de mémoires destinés à un public mondain. Cependant, bien que leurs récits illustrent l’œuvre missionnaire des jésuites, ils sont davantage un reflet de leur perception européenne de la Chine<sup>336</sup>. De l’ensemble des sujets abordés dans ces récits, certains points sont plus représentatifs et forment l’image de la Chine dressée par les jésuites et diffusée en Europe.

---

<sup>333</sup> JANVIER, *op. cit.*, p. 34 ; SONG Shun-Ching, *Voltaire et la Chine*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 1989 ; Jacques PEREIRA, *Montesquieu et la Chine*, Paris, L’Harmattan, 2008.

<sup>334</sup> Ashley E. MILLAR, “Revisiting the sinophilia/sinophobia dichotomy in the European enlightenment through Adam Smith’s ‘duties of government’”, *Asian Journal of Social Science*, 38 (5). 2010, p. 716-737.

<sup>335</sup> En Europe à cette époque, un mouvement d’admiration de la Chine, la sinophilie, se développe et déclenche une véritable passion pour l’empire du Milieu. Plusieurs philosophes dont Bayle, Malebranche, Leibniz, Voltaire et bien d’autres se lancent dans des débats politiques et culturels sur la Chine et la France. Les théologiens et le Saint-Siège emboîtent le pas et échangent sur la validité des rites chrétiens « enchinoisés ». Bref, la Chine est de tous les débats de rhétorique de l’Europe de cette période, voir ÉTIEMBLE, *L’Europe chinoise...op.cit.*, T.2, p. 26, 31, 50 et 73 ; SPENCE, *La Chine imaginaire... op. cit.*, p. 77.

<sup>336</sup> Les Mathématiciens suivent une tradition de description de la Chine bien établie par leurs prédécesseurs, voir entre autre l’article de Michel CARTIER, «La Chine vue par Matteo Ricci», dans Actes du Ile colloque international de sinologie, *Les rapports entre la Chine et l’Europe au temps des Lumières*, Les belles lettres et Cathasia, Paris, 1980, pp. 39-52.

### a) Peuples, coutumes et langue

Les missionnaires décrivent la Chine afin d'informer le public européen sur ce pays méconnu. En effet, par leurs récits, les missionnaires construisent l'image d'une Chine vaste et peuleuse, composée du peuple majoritaire, les Chinois (Han) et plusieurs minorités ethniques, notamment l'ethnie dirigeante de l'époque, les Mandchous, dont ils évoquent les spécificités. Leurs descriptions s'attardent également à l'empereur Kangxi, à la bureaucratie impériale et aux mandarins ainsi qu'aux croyances philosophiques et religieuses.

Les Chinois sont dépeints par les missionnaires comme un peuple civilisé, intellectuel et orienté sur les arts et la culture<sup>337</sup>. Dans un premier temps, le civisme de cette nation est relevé : « [...] ces peuples [de la Chine], éclairés au point qu'ils le sont, et se distinguant, comme ils l'ont toujours fait, des autres nations infidèles, tant par leur esprit et leur politesse, que par l'estime des maximes les plus épurées de la droite raison [...]»<sup>338</sup>. Ce passage dépeint la perception missionnaire des Chinois : un peuple éduqué, à l'esprit vif et dont la raison est axée sur la philosophie. De plus, ils sont décrits comme des gens au caractère doux et modéré, pieux et empreints d'un profond respect pour les us et coutumes traditionnels. Ils sont également conservateurs et méfiants à l'égard des étrangers<sup>339</sup>. Louis Lecomte décrit l'habileté des Chinois dans les affaires, le commerce, la négociation et la politique : « [...] il n'y a point de nations au monde qui soit plus propre au commerce et qui l'entende mieux [...] le commerce infini qui se fait partout est l'âme du peuple et le principe de toutes leurs actions [...] Comme les Chinois ont du génie pour la négoce, ils en ont aussi beaucoup pour les affaires. Leur esprit s'est tourné depuis longtemps à la politique et à la négociation.<sup>340</sup> ».

Toutefois, les écrits jésuites se contredisent concernant la nature des Chinois. Tout d'abord, les missionnaires qui arpentent la Chine dressent une image positive de la population chinoise. Fontaney et Lecomte dépeignent les habitants de l'*Empire du Milieu* comme des gens laborieux et travaillants, possédant de riches traditions. Lecomte décrit les qualités prédominantes des Chinois :

---

<sup>337</sup> Lecomte traite de la porcelaine, la soie, l'architecture et les vernis, LECOMTE, *op. cit.*, p. 290.

<sup>338</sup> BOUVET, *Portrait historique...op. cit.*, p. 122-123.

<sup>339</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney... 1703 », *op. cit.*, p. 423, 426 et 439.

<sup>340</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 291-293.

[...] [Les Chinois possèdent] beaucoup de douceur et de politesse dans l'usage du monde, du bon sens et de l'ordre dans leurs affaires, du zèle pour le bien public, des idées justes pour le gouvernement, de l'esprit, médiocre à la vérité dans les sciences spéculatives, mais droit et sûr dans la morale qu'ils ont toujours conservée très conforme à la raison [...] appliqué à l'éducation des enfants dans leurs familles ; estimant par-dessus toutes choses l'agriculture, laborieux à l'excès, aimant et entendant parfaitement le commerce<sup>341</sup>.

Cette perception diffère de celle de Bouvet. Ce dernier présente une image plutôt négative du caractère des Chinois (Han), qu'il qualifie de « mols et efféminez<sup>342</sup> », les comparant avec la nation dirigeante de la Chine, les Mandchous qu'il révère, et la décrit comme une nation endurcie, travaillante et pour ses qualités guerrières<sup>343</sup>. Selon Bouvet, contrairement aux Mandchous, les Chinois (Han) ne cultivent pas l'art de la guerre et sont davantage versés dans la philosophie et les sciences<sup>344</sup>. Ce qui émane de son témoignage, c'est que l'image qu'il se fait de la population chinoise est influencée négativement par sa perception idéalisée de la nation mandchoue. En effet, les contacts quotidiens de Bouvet avec l'élite mandchoue contribuent à forger son opinion des Han. À l'inverse, Jean de Fontaney et Louis Lecomte, qui occupent des fonctions apostoliques nomades, fréquentent la population chinoise régulièrement et possèdent une conception plus réaliste.

En ce qui a trait à la culture chinoise, les missionnaires décrivent une culture de lettres qui est la base de cette société. En effet, Bouvet explique que les études littéraires et scientifiques constituent le principal moyen d'ascension social dans une société hiérarchique pyramidale<sup>345</sup>. Parmi ces sciences, ils relèvent une triade de disciplines, soit la médecine, les mathématiques et l'astronomie, qui fait de la Chine un État érudit. Cet état de fait a d'ailleurs inspiré Matteo Ricci à élaborer sa théorie d'adaptation, encourageant les jésuites à se présenter tels des lettrés savants auprès de l'intelligentsia impériale<sup>346</sup>. Pour les jésuites, les Chinois, en plus d'être versés dans les

---

<sup>341</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>342</sup> Ces qualificatifs reviennent à plusieurs reprises au cours de son texte, BOUVET, *Portrait historique...op. cit.*, p. 49, 69, 86, 89, 90, 96.

<sup>343</sup> *Ibid.*, p. 7, 87, 91, 93.

<sup>344</sup> BOUVET, *Portrait historique...op. cit.*, p. 7; LECOMTE, *op. cit.*, p. 118.

<sup>345</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 53 ; LAFOND, *op. cit.*, p. 48.

<sup>346</sup> LAFOND, *op. cit.*, p. 70 ; GERNET, *Christianisme en Chine... op. cit.*, p. 27.

sciences et les lettres, sont des êtres ingénieux et industriels, faisant de leur civilisation l'une des plus avancées du globe<sup>347</sup>.

D'ailleurs, les jésuites affirment que les Chinois se considèrent comme la nation la plus développée et civilisée du monde<sup>348</sup>. Croyant que leur royaume occupe le centre de la Terre, ils perçoivent les étrangers comme des barbares résidant aux périphéries du monde. Cette perception explique en partie leur perception des étrangers. En effet, à l'époque, la Chine est un pays protectionniste et généralement fermé aux influences extérieures : « [...] la coutume des Chinois, qui ont eu de tout temps un tel mépris pour toutes les nations étrangères, qu'ils ne les ont pas jugées dignes d'avoir aucune communication avec elles : ou s'ils reçoivent des ambassadeurs de leur part, c'est comme des gens qui viennent rendre hommage à leur empereur.<sup>349</sup> ». Dans cet extrait, Bouvet mentionne que la Chine possède une conception des relations internationales bien différente des Européens. À cette époque en Europe, les nations mandatent des envoyés afin de discuter de politique. Bien que la diplomatie ne soit institutionnalisée que lors du Congrès de Vienne de 1815, la pratique est répandue chez les puissants royaumes européens<sup>350</sup>.

À l'inverse, la Chine se considère incomparable à l'égard de ses voisins. De fait, bien que l'*Empire du Milieu* entretienne des relations diplomatiques avec les nations adjacentes, ces rapports figurent davantage dans le système tributaire traditionnel régissant cette pratique. Ce système dicte l'ensemble des échanges entre la Chine et les pays voisins, ce qui explique la faible présence d'ambassadeurs étrangers à Pékin et d'envoyés chinois à l'extérieur<sup>351</sup>. Cependant, cette conception des étrangers semble évoluer sous Kangxi : « Mais l'empereur d'aujourd'hui dont les vues sont bien au-dessus du commun, a reconnu depuis longtemps la fausseté de cette prévention des Chinois. L'idée que les jésuites lui ont donnée depuis longtemps,

---

<sup>347</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 42, 72.

<sup>348</sup> *Ibid.*, p. 4; LI, *Stratégies missionnaires...op. cit.*, p. 137-138.

<sup>349</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 20-21.

<sup>350</sup> Les germes de cette pratique diplomatique remontent au traité de Westphalie en 1648, Jean-Pierre BOIS, *L'Europe à l'époque moderne : origines, utopies et réalités de l'idée d'Europe, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 1999, p. 117 ; Lucien BÉLY, « L'invention de la diplomatie », dans BÉLY (dir.), *L'invention de la diplomatie, op. cit.*, p. 11 à 23 ; Jacques DROZ, *Histoire diplomatique de 1648 à 1919*, Paris, Dalloz, 2005 (3<sup>e</sup> édition), p. 7 et 8 ; Jérôme HÉLIE, *Les relations internationales dans l'Europe moderne, 1453-1789*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 151.

<sup>351</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 19.

de tous les royaumes d'Europe et de toutes les autres nations du monde [...] lui ont bien fait juger, que ce n'est pas seulement à la Chine, qu'il y a des hommes polis et habiles dans les sciences et dans les plus beaux arts.<sup>352</sup> ». L'introduction de cette autre perception des relations étrangères par le pouvoir impérial se cristallise davantage et plusieurs événements marquent cette nouvelle approche. En effet, comme nous l'avons présenté plus tôt, Kangxi organise une ambassade diplomatique pour traiter avec les Russes en 1689, permettant la ratification du premier traité de l'histoire entre la Chine et l'Occident. De surcroît, l'empereur accueille chaleureusement les envoyés portugais et hollandais en sa cour, en plus d'envoyer Joachim Bouvet et Jean de Fontaney auprès du roi de France à titre de représentant de l'empereur<sup>353</sup>.

De tous les éléments de la culture chinoise décrits par les jésuites, quelques-uns retiennent leur attention, soit la structure familiale, la langue et le code vestimentaire. Les missionnaires français dépeignent une société patriarcale, dont l'homme, chef de la famille, détient tous les droits, notamment de disposer de sa femme, de ses enfants et de ses concubines à sa guise. Ce qui marque davantage l'esprit des missionnaires est la pratique de la polygamie, permise par la loi<sup>354</sup>. L'existence de cette pratique millénaire en Chine, est un élément qui dérange les jésuites et qui figure au cœur des frictions existantes entre eux et les mandarins chinois<sup>355</sup>. De plus, constitue un obstacle de taille pour l'évangélisation. En effet, acceptée et répandue en Chine à cette époque, la polygamie est partie intégrante de la société et du pouvoir impérial. D'ailleurs, l'empereur entretient un harem dans l'enceinte de son palais, pratique qui choque les jésuites français de sa cour. Ainsi, Bouvet émet une hypothèse quant au manque de stabilité du pouvoir impérial relativement à la polygamie afin d'émettre une mise en garde contre cette pratique :

Ce sont ces dangereuses coutumes [dont la polygamie], qui en corrompant le cœur et ruinant la santé de tant d'empereurs chinois, ont donné occasion à toutes les révolutions qui sont arrivées dans leur empire, dont ils abandonnaient le gouvernement aux eunuques, ou à leurs ministres, tandis qu'eux ensevelis dans la mollesse et dans la volupté, se tenaient enfermés au milieu d'une troupe de femmes, sans prendre connaissance des affaires. Mais l'empereur, qui règne

---

<sup>352</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>353</sup> BAI, *op. cit.*, p. 49.

<sup>354</sup> *Ibid.*, p. 344 et 450 ; Concernant la cellule familiale, voir BÉSANGER, *op. cit.*, p. 120 et FAIRBANK, *op. cit.*, p.17 ; La condition des femmes, FAIRBANK, *op. cit.*, p.173.

<sup>355</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 95 ; Keith MCMAHON, « The Institution of Polygamy in the Chinese Imperial Palace », *The Journal of Asian Studies* Vol. 72, No. 4 (November) 2013: 917–936 ; Keith MCMAHON, *Polygamy and Sublime Passion: sexuality in China on the Verge of Modernity*, Honolulu, University of Hawaii Press, 2010, p. 2 .

aujourd'hui dans la Chine [Kangxi], est si éloigné de s'abandonner à tous ces attraits de la volupté, qu'il semble au contraire prendre toutes les voies capables de l'en préserver<sup>356</sup>.

Le jésuite expose ici sa théorie sur les problèmes de stabilité politique des dynasties chinoises pour les mettre en relief avec les caractéristiques exceptionnelles de Kangxi. Plus précisément, Bouvet traite des défunts Ming (1368-1644), dont la chute fut causée principalement par la corruption, l'oisiveté de sa classe dirigeante, un affaiblissement des pouvoirs impériaux et l'inefficacité de son organisation militaire<sup>357</sup>.

En ce qui a trait au dialecte chinois, Lecomte spécifie qu'il ne possède aucune racine commune avec d'autres langues connues et élabore sur l'ordre des idées qui forme une phrase et la phonétique. Il expose la complexité de la langue, le mandarin, et le temps requis pour en maîtriser les composantes. Les principales raisons invoquées sont la multiplicité de significations des mots, les cinq inclinaisons phonétiques ainsi que de la construction de l'écriture sous forme de caractères<sup>358</sup>. Il confirme d'ailleurs l'inexistence de plusieurs sons en mandarin, exprimés en français par les lettres *a, b, d, o, r, x, z*, et l'absence d'un alphabet de lettres, remplacé par des caractères conceptuels et phonétiques<sup>359</sup>. L'auteur mentionne que l'éloquence est formée différemment et que la compréhension de sujets est complexe en raison de variations dans la signification des mots. Lecomte poursuit son exposé sur la langue en mentionnant qu'il s'agit de l'étude la plus ardue qu'il ait eu à accomplir : « [...] je ne sais si plusieurs missionnaires n'aimeraient pas mieux travailler aux mines que de s'appliquer durant quelques années à ce travail [l'étude du chinois]<sup>360</sup> ». Enfin, terminant sa présentation de la langue, le chroniqueur joint à son récit une table des mots chinois francisés intitulée *Recueil de tous les mots qui composent la Langue Chinoise* afin de fournir aux lecteurs une brève énumération du vocabulaire d'usage<sup>361</sup>.

---

<sup>356</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 89-90.

<sup>357</sup> GERNET, *Le monde chinois... op. cit.*, p. 374.

<sup>358</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 226 à 228 ; Robert WARDY, *Aristotle in China: Language, Categories and Translation*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 70-71 ;

<sup>359</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 231.

<sup>360</sup> *Ibid.*, p. 228.

<sup>361</sup> *Ibid.*, p. 240-241. À titre complémentaire, consulter E. GLAHN, « Les caractères : l'écriture chinoise à travers les âges et les cultures », dans Arnold TOYNBEE (dir.), *La Chine d'hier à aujourd'hui*, Paris et Bruxelles, Elsevier, 1981, p. 29.



Un autre aspect qui intéresse Lecomte est le code vestimentaire chinois. Pour les hommes, il note le port de la natte, coutume mandchoue imposée après la conquête de 1644, et d'un bonnet de civilité dépendant de la saison<sup>362</sup>. Lecomte décrit l'habit traditionnel composé d'un vêtement long dont les deux parties avant se referment l'une sur l'autre par une série de boutons. Il mentionne une petite bourse, fixée à la taille, renfermant des objets de toilette ainsi qu'un couteau de circonstance arborée par les Mandchous. De plus, les Chinois ajoutent une veste en guise de survêtement et des bottes de soie qu'ils utilisent en tout temps<sup>363</sup>. À l'instar de l'Europe, les gants et les mancherons ne sont pas utilisés, ayant été remplacés par les longues manches des vêtements. L'auteur note les différences marquées entre les styles vestimentaires français et chinois, notamment dans la tenue des lettrés. Il présente les docteurs chinois pour qui de longs ongles et une barbe fournie sont symbole de distinction et d'éloignement des arts mécaniques et agricoles<sup>364</sup>. En ce qui a trait aux femmes, elles portent également une longue veste de satin ou de brocart de couleur vive, alors que le port du violet et du noir est réservé aux dames plus âgées. De plus, elles arborent un survêtement de longues manches afin de leur couvrir davantage le cou et les bras. Lecomte aborde un élément intéressant de la mode féminine : la pratique des pieds bandés, que les nourrices appliquent sur les jeunes filles<sup>365</sup>. Mentionnant qu'il s'agit d'un aspect important de la beauté des femmes, le jésuite traite de l'étendue de cette pratique très appréciée. En comparaison, Lecomte traite également de la mode européenne qui ne plaît pas particulièrement aux Chinois, notamment en ce concerne les perruques, les jambes découvertes couvertes de bas tirés, joints à des pantalons serrés. Afin de faciliter la compréhension de sa description des Chinois, le chroniqueur fournit six dessins représentant un écolier, un soldat et un colonel, un lettré ainsi qu'une femme en habits traditionnels<sup>366</sup>.

En résumé, les missionnaires décrivent leur perception des Chinois, abordant plusieurs de leurs caractéristiques culturelles pour en dresser le portrait au bénéfice des lecteurs européens. Toutefois, un point d'intérêt majeur pour les missionnaires est sans contredit l'empereur Kangxi, figure incontestée de l'autorité impériale de la dynastie Qing.

---

<sup>362</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 183.

<sup>363</sup> *Ibid.*, p. 184.

<sup>364</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>365</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>366</sup> *Ibid.*, p. 171-176 ; Valery M. GARRETT, *Chinese Clothing: An Illustrated Guide*, Hong-Kong, Oxford University Press, 1994, p. 20 et 25.

## b) L'empereur Kangxi

L'empereur Kangxi est une figure importante dans les descriptions missionnaires. En effet, la présentation du Fils du Ciel occupe une place non négligeable dans leurs récits. Bouvet et Gerbillon profitent de leurs obligations à la cour pour côtoyer Kangxi et fournir des descriptions détaillées du souverain. N'ayant pu profiter d'une telle chance, Louis Lecomte s'attarde davantage à l'image et au rôle de l'empereur en des termes plus généraux, ce qui complète le portrait plus intime dressé par ses confrères<sup>367</sup>. Sans l'évoqué directement, c'est l'image d'un « despote éclairé<sup>368</sup> », puissant dirigeant et curieux intellectuel, qui émane de ces témoignages. Louis Lecomte expose les fonctions de l'empereur qu'il divise en six principales charges :

Premièrement, toutes les charges de l'État sont à sa disposition, il les donne à qui lui plaît [...] [deuxièmement] l'Empereur peut néanmoins imposer de nouveaux tributs, quant il le juge à propos [...] Troisièmement, il est libre à l'Empereur de déclarer la guerre, de conclure la paix et de faire des traités aux conditions qu'il lui plaît [...] Quatrièmement, ce qui lui donne une autorité souveraine, c'est le choix qu'il peut faire de son successeur, non seulement parmi les princes de la maison royale, mais encore parmi ses sujets [...] [cinquièmement] le prince étend aussi ses droits sur les morts, qu'il abaisse et qu'il agrandit comme les vivants, pour récompenser ou pour punir leurs personnes ou les familles [...] [sixièmement] C'est qu'il peut abroger les caractères de la langue, en créer de nouveaux, changer les noms des provinces, des villes, des familles; défendre l'usage de certains termes, donner court à d'autres [...]<sup>369</sup>.

Ainsi, Kangxi est un souverain absolu, il gère les charges de l'État, le contrôle sur l'ensemble de l'économie (les taxes, impôts, tribus) et constitue le chef suprême de l'armée impériale. Son statut lui confère également des prérogatives sur la langue, les rituels punitifs reliés aux morts et le droit de succession. Bien que l'empereur ne soit pas omniprésent et en mesure d'évaluer chaque décision prise par son administration, il préserve un droit de veto qu'il peut exercer à sa guise<sup>370</sup>.

La principale source d'information jésuite concernant Kangxi est sans contredit le *Portrait historique* de Joachim Bouvet. Néanmoins, il convient de préciser que ce récit apparaît comme une grande pièce de flatterie à l'endroit de l'empereur. Ses descriptions sont teintées, d'une part,

---

<sup>367</sup> Fontaney demeure muet sur le sujet, probablement en raison de sa méconnaissance de l'empereur.

<sup>368</sup> DUCORNET, *L'Église et la Chine...op. cit.*, p. 37 ; GERNET, *Le monde chinois...op. cit.*, p. 440.

<sup>369</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 299 à 306.

<sup>370</sup> LAFOND, *op. cit.*, p. 83; Lawrence J. HERSON, « China's Imperial Bureaucracy: its Direction and Control », dans *Public Administration Review*, Vol 17. No. 1. Winter. 1957. p. 46.

d'un enthousiasme excessif envers le souverain chinois et un potentiel rapprochement avec Louis XIV et, d'autre part, pour la conversion de l'empereur au christianisme<sup>371</sup>. De fait, un grand nombre de caractéristiques émanent du texte de Bouvet, suggérant plusieurs similitudes existantes entre le monarque français et le Fils du Ciel. Kangxi est un puissant souverain qui gouverne le plus vaste et prospère royaume d'Asie<sup>372</sup>. Le portrait du monarque mandchou qu'en fait Bouvet cherche à impressionner Louis XIV et à stimuler l'intérêt de ce dernier pour la Chine et l'entreprise missionnaire :

[...] un Monarque [Kangxi], qui ayant le bonheur de vous [Louis XIV] ressembler par plusieurs endroits, a le même avantage à peu près par-dessus les Princes infidèles, que Louis Le Grand a par-dessus les Princes Chrétiens [...] un Prince, qui comme Vous, Sire, joint à un génie aussi sublime que solide, un cœur encore plus digne de l'Empire ; qui est maître de lui-même comme de ses sujets, également adoré de ses peuples, et respecté de ses voisins; qui tout glorieux qu'il est dans ses grandes entreprises, a plus encore de valeur et de conduite, que de bonheur : Un Prince en un mot, qui réunissant dans sa personne la plupart des grandes qualités, qui forment le héros, serait le plus accompli monarque, qui depuis longtemps ait régné sur cette terre, si son règne ne concourrait point avec celui de Vôte Majesté<sup>373</sup>.

Ainsi, Kangxi est symbole d'équité, de respect, de justice, de vertu, de curiosité intellectuelle et de raison<sup>374</sup>. Il va sans dire que cette description de Kangxi par le père Bouvet dépeint un être surhumain, possédant une panoplie de qualités qui font de lui une incarnation divine. Or, le missionnaire n'expose aucun défaut et n'exprime aucune critique du souverain. Son portrait ne fait place qu'à une glorification de Kangxi, qui y est décrit tel un « héros<sup>375</sup> ». De plus, le missionnaire souligne la puissance politique et militaire de l'empereur en Asie. Bouvet dresse une comparaison entre Kangxi et Louis XIV, démontrant leur statut similaire. Kangxi gouverne l'Empire chinois depuis 1661 et dirige un gouvernement absolu, dont il est l'unique maître<sup>376</sup>. Bouvet illustre sa perception de Kangxi : « [...] cet empereur étant absolu, comme il est, dans

---

<sup>371</sup> RULE, *loc. cit.*, p. 230.

<sup>372</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 42.

<sup>373</sup> *Ibid.*, p. 2-3. Bouvet réitère ce propos à la fin du mémoire, p. 116.

<sup>374</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 6, 12, 14, 15, 37, 43, 67 ; Jean Delumeau (dir.), *Une histoire du monde aux temps modernes*, Paris, Larousse, 2008, p. 283 ; TSING-SING, « Louis XIV et K'ang-hi », *loc. cit.*, p. 187.

<sup>375</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 3, 53, 100.

<sup>376</sup> *Ibid.*, p. 9 à 11, 16, 33. Concernant les éléments de comparaison entre Louis XIV et Kangxi, voir TSING-SING, *loc. cit.*, pp. 93-109 et 182-194 ; HSÜ, *The Rise of Modern China...op. cit.*, p. 30. Bouvet présente également la pacification de la Chine sous le règne de Kangxi, son habileté à mater les révoltes et les mouvements de résistances chinois et à préserver une autorité sur l'ensemble de l'Empire, BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 22 à 30.

tous ses états, en vénération à ses voisins, et renommé par tout l'Orient, comme un prince d'une étendue extraordinaire de génie, d'une sagesse et d'une expérience consommée, d'une doctrine et d'une probité au-dessus du commun [...]»<sup>377</sup>.

Bouvet poursuit par l'éloge des qualités intellectuelles de l'empereur, dont il révère constamment les attributs, décrivant le monarque mandchou tel un bon roi, sage, travaillant, généreux, curieux des arts et des sciences, modeste, altruiste, paternaliste et protecteur. D'ailleurs, son intérêt pour les sciences est largement documenté dans les écrits jésuites<sup>378</sup>. Le règne de Kangxi s'avère une période faste pour les missionnaires à la cour impériale, car l'empereur apprécie leur présence en regard de leurs compétences diverses, notamment scientifiques. À cette époque, une preuve indéniable de l'intérêt de Kangxi pour les sciences et les arts est le travail de ce dernier à l'édification d'un conseil, le *Nan shu-fang*, qui regroupe de grands érudits ainsi que des peintres et calligraphes issus de *Hanlinyuan*, l'Académie impériale<sup>379</sup>. Les membres de ce conseil œuvrent directement pour le souverain et gagnent même un rôle politique à l'aube du XVIIIe siècle<sup>380</sup>. Ainsi, c'est sans surprise que Bouvet et Gerbillon, en doués hommes de sciences, bénéficient d'une relative proximité avec Kangxi. Nommés professeurs particuliers de l'empereur, ils témoignent de l'appréciation de ce dernier pour les sciences européennes et sa volonté d'en apprendre les usages<sup>381</sup>.

Lors de ses rencontres quotidiennes avec les missionnaires, Kangxi questionne les jésuites sur divers aspects de l'Europe. Dans les écrits des jésuites français, Kangxi est présenté comme un souverain très ouvert, qui s'intéresse au monde extérieur, dont l'Europe :

[...] s'entretenant familièrement avec nous sur nos sciences, sur les mœurs, et sur les coutumes, et sur les nouvelles, tant des royaumes d'Europe, que des autres patries du monde, et sur diverses autres matières. Comme il n'y en avait aucune, sur laquelle nous fussions plus prêts,

---

<sup>377</sup> BOUVET, *Portrait historique...op. cit.*, p. 126.

<sup>378</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 59 ; GERBILLON, *Voyage en Tartarie...*, dans DU HALDE, *op. cit.*, T.3, p. 282 ; LECOMTE, *op. cit.*, p.68.

<sup>379</sup> GERNET, *Le monde chinois...op. cit.*, p. 444.

<sup>380</sup> PEI, «Aspect...loc. cit.», p. 17.

<sup>381</sup> DUTEIL, « Les jésuites français et la transmission...loc. cit. », dans CESARI et VARASCHIN, *op. cit.*, p. 24 et 25 ; JAMI, « Pékin au début de la dynastie Qing...loc. cit. », p. 46 ; TSING-SING, *loc. cit.*, p. 187 ; Jonathan D. SPENCE, *Emperor of China: self-portrait of K'ang-hsi*, New York, Vintage Books Edition, 1988, p. 67, 68, 72 ; Catherine JAMI, « Teachers of mathematics in China: the Jesuits and their textbooks (1580-1723) », *Archives internationales d'histoire des sciences*, 52, 2002, p. 160-161.

que celle des grandes actions de Louis le Grand, je puis dire qu'il n'y en a aucune, sur laquelle il ait paru nous écouter avec plus de plaisir<sup>382</sup>.

À l'égard des croyances religieuses de Kangxi, le missionnaire affirme qu'il n'est pas un adepte d'une religion « païenne » et que ses préférences vont à la rhétorique chrétienne. Gerbillon, qui voyage avec l'empereur annuellement entre 1690 et 1698, s'exprime sur le sujet :

Il permet donc ou plutôt il tolère la superstition ; il honore certains bonzes du premier ordre qui se sont rendus recommandables dans les provinces ou à la Cour ; il se fait même violence jusqu'à souffrir en son palais ceux que la princesse sa mère y avait attirés et établis. Mais s'il garde avec eux quelques mesures, il n'est point esclave de leurs sentiments. Il en connaît parfaitement le ridicule et en plusieurs occasions il a traité de fables et d'extravagances ce qu'on avait jusqu'alors observé comme des principes de religion. Il renvoie souvent ceux qui lui en parlent, aux missionnaires : Voyez, leur dit-il, ces pères qui raisonnent si justes, je suis sûr qu'ils ne donneront pas dans vos pensées<sup>383</sup>.

Dans cet extrait, l'on perçoit cette fibre chrétienne que Gerbillon ajoute à sa description de Kangxi afin d'expliquer la présence de moines bouddhistes à la cour. Lecomte est plus précis quant aux croyances personnelles de l'empereur, qu'il affirme être lié uniquement à la tradition confucéenne davantage qu'à ses rites. Lecomte affirme même que l'empereur croit en Dieu, mais que l'opposition entre la politique et les passions, d'une part, et « l'esprit de Jésus-Christ », d'autre part, empêche sa conversion :

[...] l'Empereur est bien éloigné de donner dans toutes ces extravagances populaires. Il honore Confucius comme le premier et le plus sage philosophe du monde ; il suit en beaucoup de choses la coutume quand il juge qu'il y va de son intérêt ; il offre en certain temps de l'année des sacrifices dans les temples selon l'ancienne pratique; mais il assure que ce n'est qu'à l'honneur du Chanti et qu'il n'y adore que le Souverain Empereur de l'Univers. Voilà jusqu'où l'introduction des missionnaires l'a pu conduire. Il croit en Dieu, mais la politique et les passions si opposées à l'esprit de Jésus-Christ ne lui ont pas permis d'ouvrir les yeux sur les vérités de l'Évangile<sup>384</sup>.

Bouvet avance même que l'empereur est sur le point de se convertir! Quoi qu'il en soit, les missionnaires ont avantage à présenter l'image construite d'un roi croyant en Dieu, en cheminement vers la conversion. Toutefois, il s'agit d'un mythe construit à partir de l'incompréhension des croyances religieuses de l'empereur. À l'origine, les jésuites sont

---

<sup>382</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 82 ; GERBILLON, *Voyage en Tartarie...op. cit.*, dans DU HALDE, *op. cit.*, p. 162, 255 et 257.

<sup>383</sup> GERBILLON, *Voyage en Tartarie...*, dans DU HALDE, *op. cit.*, T.3, p. 382-383.

<sup>384</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 384.

enthousiastes à l'idée d'une potentielle conversion de Kangxi. Or, ils découvrent progressivement l'impossibilité d'atteindre leur objectif et orientent leur stratégie vers une protection durable du christianisme en Chine<sup>385</sup>.

De plus, l'émergence de la querelle des rites à l'aube du XVIIIe siècle n'aide en rien la situation. L'arrivée de l'ambassade pontificale de Tournon en 1705 et sa critique ouverte des rites chinois réduit à néant les espoirs d'une conversion massive de la Chine. Par ailleurs, Lecomte rapporte les propos de l'empereur, qui sont clairs quant son adhésion au christianisme : « Votre loi est dure, mais quelque violence qu'il soit nécessaire de se faire, je ne balancerais pas un moment à la suivre si je la croyais véritable<sup>386</sup> ». Kangxi affirme clairement qu'il ne croit pas en Dieu et au christianisme<sup>387</sup>.

Les descriptions jésuites de l'empereur dépeignent un personnage dont les qualités dépassent la réalité. Cependant, l'image qui émane de ces témoignages est celle d'un dirigeant d'exception, habile dans la gestion de l'État, curieux des arts et des sciences, soucieux de son peuple. Bien que les descriptions missionnaires glorifient outrageusement l'empereur, Kangxi demeure un souverain représentatif des Lumières européennes<sup>388</sup>.

### **c) Bureaucratie et mandarins**

Outre les représentations de la population et de l'empereur, les missionnaires s'attardent sur la bureaucratie impériale et les mandarins, l'élite lettrée de l'*Empire du Milieu*. Premièrement, pour Lecomte, la monarchie chinoise est l'achèvement parfait d'une forme de gouvernement : « Parmi toutes les idées de gouvernement que l'antiquité s'est formée, il n'en est peut-être aucune qui établisse une monarchie plus parfaite que celle des Chinois<sup>389</sup> ». Tel qu'exposé au cours du premier chapitre, la Chine est dirigée par l'empereur, dont la gouverne nécessite une armature bureaucratique dense afin d'appliquer ses décisions aux confins du pays<sup>390</sup>. Des villes aux provinces, ces unités administratives sont dirigées par des gouverneurs (communément

---

<sup>385</sup> RULE, *loc. cit.*, p. 234.

<sup>386</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 384.

<sup>387</sup> LANDRY-DERON, *La preuve...op. cit.*, p. 82.

<sup>388</sup> GERNET, *Le monde chinois...op. cit.*, p. 413.

<sup>389</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 298 ; LEQUILLER, *op. cit.*, p. 70.

<sup>390</sup> LAFOND, *op. cit.*, p. 36 ; WILL, *Bureaucratie...op. cit.*, p. 79 ; Étienne BALAZS, *La bureaucratie céleste : recherches sur l'économie et la société de la Chine traditionnelle*, Paris, Gallimard, 1963, p. 18 et 36.

nommés vice-rois par les missionnaires), redevables à l'administration centrale et aux tribunaux. L'essence même de cette structure politique se situe au niveau du fonctionnariat composé de mandarins, élite de l'empire, soigneusement choisie par le système d'examen impérial<sup>391</sup>.

Lecomte présente l'organisation du gouvernement chinois qui consiste, selon ses dires, en deux conseils souverains : extraordinaire (princes de sang, mandchous) et ordinaire (*Colaos* : ministres d'État). De plus, six ministères englobent la gestion des affaires de l'État, soit le ministère des mandarins (fonctionnaires), des finances, les rites (qui regroupent les sciences, la religion, les arts, les affaires étrangères et les anciennes coutumes), l'armée, la justice et les travaux publics<sup>392</sup>. Somme toute, les descriptions de Lecomte reflètent bien l'organigramme administratif de l'empire Qing<sup>393</sup>.

Les jésuites témoignent également de l'existence de différents degrés au sein du mandarinat, qui réglementent la position de chaque mandarin. Selon Lecomte, les mandarins sont répartis en neuf ordres, subdivisés en deux degrés : « [...] les différents ordres des mandarins [...] Il y en a neuf, dont chacun a deux degrés [...] Cette dignité, qui est purement honoraire, leur donne un rang dans les assemblées, dans les visites, dans les conseils [...]»<sup>394</sup>. De plus, les missionnaires décrivent l'existence d'un cérémoniel au sein du mandarinat<sup>395</sup>. Lecomte mentionne l'apparence publique des mandarins, démontrant l'importance de cette position privilégiée : « Les mandarins, magnifiquement vêtus, sont dans une chaise dorée et découverte, portés sur les épaules par huit ou par seize personnes, accompagnés de tous les officiers de leur tribunal qui les entourent avec des parasols et d'autres marques de leur dignité [...] Il y a tel mandarin qui ne paraît jamais sans une suite de soixante et de quatre-vingts domestiques<sup>396</sup> ». Les mandarins sont des personnes prestigieuses, membres de l'administration impériale et représentants de l'autorité de l'empereur dans leurs fonctions. Lecomte poursuit sa description en spécifiant plusieurs aspects de la vie de mandarin : « Tout ce qui regarde [...] les mandarins est exactement réglé : leurs pensions, leurs

---

<sup>391</sup> BOUVET, *Portrait historique...op. cit.*, p. 31, 36. Pour une esquisse de la pyramide bureaucratique impériale, voir LAFOND, *op. cit.*, p. 36 ; BAI, *op. cit.*, p. 139 ; WILL, « Appareil d'État et infrastructure... », *loc. cit.*, p. 11 à 41 ; DUTEIL, *Le mandat...op. cit.*, p. 225.

<sup>392</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 310.

<sup>393</sup> LAFOND, *op. cit.*, p. 37 ; PEI, *loc. cit.*, p. 15 ; HSU, *The Rise of Modern China. Op. Cit.*, p. 51.

<sup>394</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 334.

<sup>395</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney... 1704 », *op. cit.*, p. 477 ; WILL, *Bureaucratie...op. cit.*, p. 84.

<sup>396</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 210-211.

maisons, le nombre des domestiques, la forme de leurs chaises et les marques d'honneur qui les distinguent. Ainsi lorsqu'ils paraissent en public, on connaît incontinent leur dignité et on sait le respect qui leur est dû<sup>397</sup> ». Les missionnaires français expliquent que tous ce qui concerne les mandarins comportent un rituel réglé en circonstance afin de témoigner du respect pour leur rang<sup>398</sup>.

Lecomte décrit un rituel suivi par les mandarins lors d'une sortie publique. Ce cérémoniel est capital afin de préserver le lien de respect entre la population et l'élite impériale. En effet, les mandarins se doivent de respecter les rites confucéens dans la pratique de leurs fonctions. Ils sont représentants de l'empereur auprès du peuple et doivent agir en conséquence<sup>399</sup>. De plus, le missionnaire mentionne qu'il faut respecter le même type de cérémoniel afin de rencontrer et d'obtenir faveur des mandarins. Marquant toute l'importance du rôle de ces élites, Fontaney croit qu'il est avantageux de gagner la faveur des mandarins locaux afin de faciliter l'installation des jésuites dans les provinces de la Chine<sup>400</sup>. Un point majeur qui découle de son discours concerne les succès de ses confrères jésuites à la cour de Pékin. À plusieurs moments dans son récit, Fontaney mentionne que l'autorité de Bouvet ou Gerbillon auprès des officiels chinois apporte un dénouement positif à certaines situations problématiques<sup>401</sup>.

Un aspect important qui se dégage des écrits missionnaires quant aux mandarins est leur érudition. Ils sont des personnes sages et leur connaissance des classiques confucéens est inégalée. Leur curiosité intellectuelle à l'égard des compétences scientifiques des jésuites est bien documentée comme l'expose Bouvet : « Le seigneur Min a désiré que j'enseigne les principes de l'arithmétique à son fils et m'a prié d'aller tous les jours chez lui, quand j'aurais le loisir [...]»<sup>402</sup> ». Néanmoins, les jésuites français émettent des critiques quant au développement de certaines sciences, dont la cartographie, l'astronomie et les mathématiques. Ce manque

---

<sup>397</sup> *Ibid.*, p. 340 ; LAFOND, *op. cit.*, p. 55.

<sup>398</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney... 1703 », *op. cit.*, p. 407.

<sup>399</sup> LAFOND, *op. cit.*, p. 56 ; concernant la continuité de l'empire chinois relié aux mandarins, BALAZS, *op. cit.*, p. 36.

<sup>400</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney... 1704 », *op. cit.*, p. 488.

<sup>401</sup> *Ibid.*, p. 468, 470, 471, 473, 478.

<sup>402</sup> BOUVET dans COLLANI, *op. cit.*, p. 210.



relèverait principalement de l'orientation du système de recrutement impérial, trop axé sur la philosophie et l'histoire<sup>403</sup>.

Les mandarins sont souvent représentés par les jésuites français comme de fervents opposants à la cause chrétienne. Dès l'arrivée des Mathématiciens du Roi en Chine en 1688, Lecomte traite de l'opposition directe du gouverneur local à leur présence : « Dès que nous arrivâmes à Nimpo [...] on nous signifia que le vice-roi de la province avait trouvé fort mauvais qu'on nous eût permis de sortir de notre bord et qu'il était résolu de nous renvoyer dans les Indes.<sup>404</sup> ». Il affirme également que les mandarins ne manquent jamais une occasion de nuire aux chrétiens, malgré l'Édit de Tolérance<sup>405</sup>. En effet, Fontaney affirme que malgré la légalisation du christianisme, les mandarins demeurent généralement des ennemis du Christ : « Il ne faut donc pas s'étonner si l'on trouve quelques oppositions à la Chine, où les mandarins sont païens, et quelquefois amis particuliers des bonzes [moines bouddhistes], et fort éloignés du christianisme<sup>406</sup> ».

Cependant, bien que généralement opposés au culte chrétien, plusieurs exemples qui émanent des écrits jésuites, démontrent un aspect plus positif des mandarins. Comme nous l'avons vu, la faveur de Sosan envers les jésuites joue un rôle indispensable dans leur présence à la cour et représente un exemple probant de la perception positive du christianisme auprès de plusieurs mandarins. De plus, Bouvet mentionne l'appui du gouverneur de *Guangzhou*, ami des pères Fontaney et Visdelou, envers une requête sans trop de résistance : « Le mandarin intime ami des pères de Fontaney et Visdelou, n'ayant aucun égard à quelques difficultés, que quelqu'un lui fit naître sur cette demande, fit toutes les diligences possibles, pour me faire avoir ce que je demandais [...]»<sup>407</sup>. Ces quelques exemples nous démontrent que certains fonctionnaires, bien que peu nombreux, sont très favorables aux missionnaires.

---

<sup>403</sup> Benjamin ELMAN, «Political, Social and Cultural Reproduction via Civil Examinations in Late Imperial China», dans *The Journal of Asian Studies*, vol. 50, No.1, Feb. 1991, p. 10, LAFOND, *op. cit.*, p. 59.

<sup>404</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 49-50.

<sup>405</sup> *Ibid.*, p. 443.

<sup>406</sup> FONTANEY, « Lettre du père de Fontaney... 1703 », *op. cit.*, p. 442.

<sup>407</sup> BOUVET dans COLLANI, *op. cit.*, p. 192.

#### d) Confucianisme et religions

Les missionnaires présentent le confucianisme comme une doctrine centrale à la culture chinoise. Pour eux, Confucius représente le plus grand philosophe de l'histoire de la Chine. Ils traitent son œuvre, dont les idées politiques sont compilées en quatre livres (les classiques des Quatre Livres, *Jing*) qui rassemblent les lois anciennes du parfait gouvernement<sup>408</sup>. Ils témoignent de l'ampleur de la réputation de Confucius et de sa philosophie dans la tradition chinoise :

C'est la source la plus pure de leur doctrine, c'est leur philosophe, leur législateur, leur oracle et quoiqu'il n'ait jamais été roi, on peut dire néanmoins qu'il a gouverné durant sa vie une grande partie de la Chine et qu'il a eu depuis sa mort plus de part qu'aucun autre à l'administration de l'État par les maximes qu'il y a répandues et par les beaux exemples qu'il a donnés, de sorte que c'est encore le modèle de tous les gens de bien<sup>409</sup>.

De ces maximes, Louis Lecomte en énumère une quinzaine pour en démontrer la complexité et l'efficacité, par exemple : « [...] IV. Maxime : Les Grands dans un royaume ne sont pas toujours les plus grands hommes de l'État [...] V. Maxime : Un défaut médiocre marque souvent de grandes qualités [...] IX. Maxime : Ceux qui sont diligents et qui veulent tout faire, remettent beaucoup de choses au lendemain [...] XI. Maxime : La véritable noblesse ne consiste pas dans le sang, mais dans le mérite<sup>410</sup> ». Pour les jésuites, le statut de ce philosophe et l'importance de ses préceptes confirment l'avancement de la pensée chinoise. Les récits missionnaires décrivent plusieurs thèmes émanant du confucianisme, notamment les principes de bon gouvernement, l'éducation des enfants, l'obéissance, la fidélité et la piété filiale<sup>411</sup>. D'ailleurs, selon Joachim Bouvet, le confucianisme jouit d'une telle renommée en Chine que l'empereur Kangxi en fait un élément central de ses études chinoises : « Ce fut sans doute pour se conformer en cela au génie de sa nation, qu'il [Kangxi] s'appliqua d'abord de telle sorte à l'étude des lettres et des sciences chinoises, qu'il y a peu de bons livres en cette langue là, qu'il n'ait lu. Il sait par cœur une bonne partie des ouvrages de Confucius<sup>412</sup> ». À cette époque, l'empereur poursuit la tradition impériale en étudiant les classiques, afin de perpétuer l'intégration de la dynastie mandchoue sur le trône

---

<sup>408</sup> Concernant l'origine du confucianisme et sa relation avec l'État, voir FAIRBANK, *op. cit.*, p. 51.

<sup>409</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 245.

<sup>410</sup> *Ibid.*, p. 252-259.

<sup>411</sup> BOUVET, *Portrait historique... op. cit.*, p. 100, 101 et 104 ; Joseph B. TAMNEY, *Confucianism and spiritual traditions in modern China and beyond*, Leiden/Boston, Brill, 2012, p. 26.

<sup>412</sup> *Ibid.*, p. 54.

de la Chine. En outre, le confucianisme constitue le ciment de l'empire chinois, ce qui explique les raisons pour lesquelles Kangxi s'offusque du jugement papal à l'égard des rites chinois<sup>413</sup>.

Les jésuites poursuivent en expliquant que les classiques confucéens forment les principales matières évaluées par les examens impériaux, lors du recrutement des meilleurs candidats aux postes de fonctionnaires<sup>414</sup>. Un autre aspect important découlant du confucianisme est l'importance de la postérité. En effet, Bouvet croit qu'il s'agit d'un élément fondamental de la société chinoise, à tel point que le fait de l'entraver figure parmi les peines judiciaires les plus sévères : « [...] la crainte du plus grand de tous les châtiments, qui est chez les Chinois de ne laisser point de postérité après soi [...] [D'ailleurs] la rigoureuse coutume de la Chine, qui punit ceux qui se révoltent, jusqu'à la neuvième génération, dans tous leurs descendants, afin d'éteindre entièrement leur race<sup>415</sup> ».

D'ailleurs, comme il fut exposé précédemment, certains aspects de la morale confucéenne, notamment les rituels reliés au respect des ancêtres, constituent des éléments de discorde avec les enseignements chrétiens. L'élite ecclésiastique considère cette pratique comme un rite païen et critique fortement les jésuites de tenter de l'accommoder au christianisme<sup>416</sup>.

Concernant les croyances religieuses, les missionnaires entament leurs récits en affirmant que le peuple chinois est superstitieux : « [...] ils sont superstitieux à l'excès ; et en matière de magie, soit feinte, soit véritable, ils n'ont pas de peuple au monde qui les ait égalés<sup>417</sup> ». Ils décrivent la religion et la religiosité des Chinois, qu'ils définissent majoritairement par comparaison aux usages chrétiens. D'entrée de jeu, l'empereur est le dirigeant incontesté de la religion chinoise. Ainsi, le ministère des rites est chargé de produire le calendrier liturgique et astronomique. C'est l'administration qui dicte les fêtes religieuses et les principaux événements annuels selon l'étude des astres, alors que l'empereur fait office de grand prêtre. Or, les

---

<sup>413</sup> BALAZS, *op. cit.*, p. 35 et 38; PEI, *loc. cit.*, p. 5 ; Serge BÉSANGER, *Le défi chinois*, Paris, Alban, 1996, p. 102; FAIRBANK, *op. cit.*, p. 155.

<sup>414</sup> *Ibid.*, p. 53, 54, 72; LAFOND, *op. cit.*, p. 48.

<sup>415</sup> BOUVET, *Portrait historique...op. cit.*, p. 28.

<sup>416</sup> Le bouddhisme fut contraint d'adapter le concept du respect des ancêtres afin de s'enraciner en Chine, GERNET, *L'intelligence...op. cit.*, p. 212.

<sup>417</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 218.

missionnaires ne s'attardent point à la description des rituels et des croyances chinoises, les classant toutes sous le qualificatif de pratiques « païennes »<sup>418</sup>.

En ce qui a trait au taoïsme et au bouddhisme, les écrits jésuites présentant ces doctrines sont empreints de mépris et de négativité à leur égard<sup>419</sup>. Lecomte est le seul à présenter une image détaillée des cultes bouddhistes et taoïste. Il précise l'existence des deux religions, mais les qualifie de « superstitions<sup>420</sup> ». Sa présentation du taoïsme est critique et teintée de mépris : « Ce monstre, qui lui [Laozi] survécut pour le malheur de sa patrie, se rendit en peu de temps célèbre par sa pernicieuse doctrine [...]»<sup>421</sup>. Le principal élément qui ressort de la description de Lecomte est la quête, vaine, de l'immortalité des adeptes du taoïsme. Il poursuit : « Le temps, qui fortifie toujours le mal, donna dans la suite à ces faux docteurs une vogue qui les multiplia à l'infini. Les pactes qu'ils font avec le démon, les sorts qu'ils jettent, leurs magies, ou vraies, ou apparentes, les font encore appréhender ou admirer de la canaille [...]»<sup>422</sup>.

En ce qui concerne le bouddhisme, le même jésuite est d'autant plus critique lorsqu'il affirme que cette doctrine est la cause de l'ampleur du paganisme en Chine et constitue le principal obstacle au christianisme en raison de deux points majeurs : le premier étant que la religion bouddhiste et le christianisme se ressemblent en plusieurs points, ce qui alimente la confusion des Chinois; deuxièmement, le bouddhisme est profondément enraciné en Chine et certains de ses préceptes fusionnent avec des maximes confucéennes. Le bouddhisme est ainsi le principal ennemi religieux des missionnaires<sup>423</sup> :

[Les Chinois] trouvèrent l'idole Fo, ou Foe, qui avait déjà corrompu les Indes plusieurs siècles auparavant de son exécration doctrine. Ils s'instruisirent des superstitions du pays et répandirent à leur retour l'idolâtrie et l'athéisme dans tout l'Empire [...] ce grand corps [la Chine] déjà gâté par la magie et par l'impiété, fut tout à fait corrompu par l'idolâtrie et devint un assemblage monstrueux de toutes sortes d'erreurs. Les fables, les superstitions, la métempsycose, l'idolâtrie, l'athéisme partagèrent les esprits et s'en rendirent tellement les maîtres qu'à présent

---

<sup>418</sup> Les religions chinoises, chamanisme, bouddhisme, etc., *Ibid.*, p. 36-37, 113; LI, *Stratégies missionnaires... op. cit.*, p. 152.

<sup>419</sup> BÉSANGER, *op. cit.*, p. 105 ; DUTEIL, *Le mandat...op. cit.*, p. 129.

<sup>420</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 365.

<sup>421</sup> *Ibid.*

<sup>422</sup> *Ibid.*, p. 366.

<sup>423</sup> GERNET, *L'intelligence...op. cit.*, p. 216-217.

même, le christianisme n'a point de plus grand obstacle à son établissement que cette impie et ridicule doctrine [bouddhisme]<sup>424</sup>.

Le missionnaire poursuit sa critique du bouddhisme avec des termes qui ne cache rien de sa perception négative de cette doctrine. Ainsi, l'on retrouve des qualificatifs tels *monstres, infectées, pernicieuse, dieu chimérique, imposteur, impiété, erreurs, démon, malice*, etc.<sup>425</sup>. Le missionnaire présente les moines bouddhistes, les « bonzes », et décrit l'ensemble de leur travail, qu'il qualifie de supercherie :

Au reste ces bonzes ne sont qu'un amas de toute la canaille de l'Empire que l'oisiveté, la mollesse, la nécessité ont assemblée pour vivre des aumônes publiques [...] C'est ainsi que depuis les paysans jusqu'aux princes, tous sont la dupe de ces ministres d'iniquité [...] Mais les bonzes ne sont pas tous pénitents. Tandis que les uns abusent de la crédulité du peuple par leurs grimaces et par leur hypocrisie, les autres en tirent de l'argent par leur magie, par des vols secrets, par des meurtres et par mille sortes d'abominations que la pudeur m'empêche ici de rapporter [...] les bonzes inventent tous les jours de nouvelles chimères ; et pourvu qu'ils vivent aux dépens du peuple qu'ils abusent, ils se mettent peu en peine de suivre exactement la doctrine de leurs prédécesseurs qui n'est en effet ni meilleure ni moins absurde que la leur<sup>426</sup>.

Malgré ses prédispositions à critiquer le bouddhisme, en raison de son opposition au christianisme, Lecomte expose tout de même les préceptes de la doctrine. D'après le missionnaire, les cinq commandements de la morale bouddhiste comprennent l'interdiction de tuer les créatures vivantes, défense de voler, interdiction de s'abandonner à l'impureté, prohibition du mensonge et de la consommation de vin. De plus, les bouddhistes doivent pratiquer des œuvres miséricordieuses afin de s'approcher de l'état de la satisfaction ultime, de l'Éveil (ou *Nirvana*)<sup>427</sup>. Le missionnaire précise qu'il y a également un élément punitif au sein de cette religion, qui est la réincarnation<sup>428</sup>. Il s'agit d'un principe selon lequel un être imparfait, à la fin d'une vie, en commence une autre sous une forme différente afin de parfaire son être : « Si vous n'observez pas ces commandements, vous serez après votre mort cruellement tourmentés et sujets à une suite continuelle de métempsycoses. C'est-à-dire que vous naîtrez sous la forme de

---

<sup>424</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 250 et 367 ; voir GERNET, *Chine et christianisme...op. cit.*, p.139.

<sup>425</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 368-369.

<sup>426</sup> *Ibid.*, p. 374, 375, 377 et 382.

<sup>427</sup> BERVAL, *op. cit.*, p. 555 ; pour les relations entre l'État et le bouddhisme, FAIRBANK, *op. cit.*, p. 79.

<sup>428</sup> BÉSANGER, *op. cit.*, p. 107.

rats, de chevaux, de mulets et de toutes sortes de bêtes. Ce dernier point fait beaucoup d'impressions sur les esprits.<sup>429</sup> ».

En résumé, la présentation des doctrines répandues en Chine par les missionnaires témoigne de leurs préoccupations. En effet, le confucianisme est présenté positivement et révérendé par les jésuites puisqu'il s'agit d'une doctrine d'État, suivie du peuple et encouragée par l'empereur. Les missionnaires cherchent davantage à l'assimiler au christianisme plutôt que de la combattre. Par contre, leur présentation du taoïsme et du bouddhisme est principalement négative, en raison de leur conflit avec le christianisme et considérées comme des obstacles à l'évangélisation<sup>430</sup>.

### e) La Chine en Europe

Les écrits des jésuites français sont acheminés en Europe à une variété de lecteurs, ce qui facilite la diffusion de l'image jésuite de la Chine. Ce portrait idéalisé de l'*Empire du Milieu* bénéficie d'un certain écho au sein de la société française. Par exemple, les écrits des jésuites français sont une des principales sources de l'émergence de la mode des chinoiseries en France. Cette mode, qui émerge au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle et atteint son apogée au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, et se transforme en sinophilie, véritable passion pour tout ce qui est d'influence chinoise<sup>431</sup>. Ce goût chinois, qui gagne progressivement les hautes sphères de la société française, se développe principalement dans le domaine des arts décoratifs et de la porcelaine. Ainsi, en raison de demandes élevées en produits chinois, qui n'arrivent pas en France au rythme escompté (comme nous l'avons abordé avec la Compagnie de la Chine), les artisans français orientent leur production vers des produits aux allures orientales, tels des pièces de mobilier, des peintures, des vases, en réplique de porcelaine, etc.<sup>432</sup>. L'ensemble de cette production artisanale, jointe aux produits orientaux qui arrivent par le biais du commerce, submerge l'Europe dans cette mode chinoise.

---

<sup>429</sup> LECOMTE, *op. cit.*, p. 373.

<sup>430</sup> Joseph DEHERGNE, « Les historiens jésuites du taoïsme », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du colloque international de sinologie : la mission française de Pékin aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Les Belles Lettres, 1976, p. 59.

<sup>431</sup> Michel CARTIER, « Introduction : Entre sinophobie et sinophilie », dans Michel CARTIER (dir.), *La Chine entre amour et haine, Actes du VII<sup>e</sup> colloque de sinologie de Chantilly*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, p. 7.

<sup>432</sup> JARRY, *op. cit.*, p. 15, 59, 94 et 129; Julie EMERSON, *Porcelain stories: from China to Europe*, Seattle, Seattle Art Museum in association with University of Washington Press, 2000, p. 194; Michel BEURDELEY, *La porcelaine des Qing: famille verte et famille rose, 1644-1912*, Fribourg, Office du livre, 1986, p. 41 et 191.

De plus, l'image idéalisée de la Chine des jésuites français se répercute également dans le domaine de la pensée française. En effet, la présentation des écrits jésuites dans de grands ouvrages tels la *Description de la Chine* du père Du Halde ainsi que les *Lettres édifiantes et curieuses*, se diffusent en France<sup>433</sup>. Comme nous l'avons présenté, les Mathématiciens du Roi présentent plusieurs aspects de la Chine, notamment sa puissance politique et économique, ses avancées scientifiques, artistiques et philosophiques, ce qui interpelle les penseurs français. Ces derniers s'approprient cette image jésuite de la Chine et orientent leurs réflexions quant à l'existence d'une civilisation, non chrétienne, comparable à l'Europe. Par exemple, deux de ces grands penseurs des *Lumières*, Montesquieu (1689-1755) et Voltaire (1694-1778), utilisent le sujet de la Chine afin de développer leurs discours quant à la valeur du système politique chinois, la justice, le rôle du monarque, la culture chinoise et plusieurs autres sujets. Ils utilisent ces éléments du *Céleste Empire*, dans le but d'effectuer un comparable critique avec la France<sup>434</sup>.

En résumé, les écrits des jésuites français diffusent une image idéalisée de la Chine en France, diffusée par plusieurs ouvrages d'envergure. Ces descriptions sont reprises par les penseurs français, qui l'utilisent comme principales sources de leurs confrontations philosophiques de la société européenne.

---

<sup>433</sup> Isabelle LANDRY-DERON, « L'ombre portée par l'ouvrage de Du Halde sur les premiers sinologues français non missionnaires », dans Michel CARTIER (dir.), *La Chine entre amour et haine, Actes du VIIe colloque de sinologie de Chantilly*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, p. 35-36.

<sup>434</sup> SONG, *op. cit.*, p. 4; VOLTAIRE, *Textes sur la Chine*, Paris, Coda : Jean-Pierre Jackson, 2005-2007; PEREIRA, *Montesquieu et la Chine...op. cit.*, p. 8-9; ZHAN Shi, « L'image de la Chine dans la pensée européenne du XVIIIe siècle : de l'apologie à la philosophie pratique », dans *Annales historiques de la Révolution française*, 347 (janvier-mars 2007), Varia, p. 2; JANVIER, *op. cit.*, p. 1; Walter WATSON, « Interprétations de la Chine à l'époque des Lumières : Montesquieu et Voltaire », dans Actes du Ie colloque international de sinologie, *Les rapports entre la Chine et l'Europe au temps des Lumières*, Les belles lettres et Cathasia, Paris, 1980, pp. 15-37; Michel CARTIER, « Les usages de la Chine dans les polémiques européennes du XVIe au XVIIIe siècle » dans *Chine, Europe, Amérique : rencontre et échanges de Marco Polo à nos jours*, Québec, PUL, 2009, p. 36; Paul RULE, « The tarnishing of the image : from sinophilia to sinophobia », dans Michel CARTIER (dir.), *La Chine entre amour et haine, Actes du VIIe colloque de sinologie de Chantilly*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, p. 91.









## Conclusion

Pour étendre l'influence de la France en Asie orientale et plus particulièrement en Chine, Louis XIV et ses ministres Colbert et Louvois orchestrent l'envoi d'une mission jésuite en 1685. Cette mission se compose de cinq Mathématiciens du Roi, soit Jean de Fontaney, Joachim Bouvet, Jean-François Gerbillon, Louis Lecomte et Claude de Visdelou. Après leur arrivée en Chine, ils occupent plusieurs rôles dans l'inauguration des contacts entre l'*Empire du Milieu* et la France. Loin d'être de simples religieux, ils sont à la fois des scientifiques, des diplomates ou conseillers et des représentants culturels de l'Europe. Ces multiples rôles permettent à ces jésuites français de se démarquer et d'obtenir une considération des élites impériales, de l'empereur et de la population.

Ils sont d'abord des religieux, dont la mission repose essentiellement sur l'évangélisation de la Chine. Cependant, à l'instar des autres missionnaires présents en sol chinois à cette époque, les Mathématiciens du Roi travaillent hors des périphéries établies par le *Padroado* portugais et sous une émergente autorité ecclésiastique française en Chine. Deux d'entre eux, soit Bouvet et Gerbillon, demeurent à la cour de Kangxi et les trois autres, Fontaney, Lecomte et Visdelou, arpentent les provinces chinoises afin de remplir leur mandat apostolique. Leurs efforts contribuent sans contredit à la progression de l'évangélisation en Chine. Par exemple, ils facilitent l'obtention de l'Édit de Tolérance de 1692, issu de la volonté de l'empereur, qui confère au christianisme une protection officielle. De plus, ils gagnent l'estime de certaines figures de l'élite, notamment celle de Sosan, membre de la famille impériale et conseiller d'État. Suite à la guérison de l'empereur par les jésuites français, sans conteste un grand succès, Kangxi leur accorde un emplacement pour fonder l'église du Beitang, qui sera un haut lieu du christianisme au sein de la capitale impériale. En profitant de l'ensemble de ces conditions propices, ils établissent une congrégation religieuse à Pékin pour développer la communauté chrétienne chinoise. Le recrutement par Bouvet et Fontaney d'une vingtaine de missionnaires venus d'Europe, renforce considérablement la présence des jésuites français en Chine ainsi que leur œuvre évangélisatrice.

Cependant, bien que le christianisme connaisse une période faste entre 1690 et 1710, les progrès demeurent limités en raison principalement de conflits culturels, dont la querelle des

rites. Ainsi, dans les provinces éloignées de la capitale, les mandarins poursuivent les persécutions des missionnaires et de leurs néophytes. De plus, l'incapacité des jésuites français à convertir l'empereur ou des hauts fonctionnaires de l'empire, constitue une difficulté majeure qui limite les progrès du christianisme. C'est à l'égard de l'ensemble de ces facteurs que les entreprises apostoliques des missionnaires français auprès du peuple demeurent limitées.

Outre leurs fonctions ecclésiastiques, les jésuites français possèdent un mandat de l'Académie royale des sciences de Paris afin d'effectuer nombre d'études géographiques, cartographiques, astronomiques, climatiques, culturelles, politiques, etc., dans l'objectif d'alimenter les connaissances occidentales sur la Chine, largement incomplètes au XVII<sup>e</sup> siècle. Les analyses astronomiques de Fontaney, Bouvet, Lecomte et Gerbillon du passage de comètes, du mouvement des planètes, dont Mercure sous le soleil, ainsi que des éclipses solaires et lunaires démontrent le sérieux de leur démarche. Parallèlement, les jésuites français contribuent certainement au développement des connaissances européennes de la Chine dans les domaines de la géographie et de la cartographie. Leurs travaux de cartographie des deux grandes capitales de l'empire chinois, Pékin et Nankin, du chemin de Canton vers Pékin, de Xi'an, de Ningbo, de la Mandchourie par Gerbillon, leur contribution à la confection de la carte chinoise de Kangxi et au grand projet de l'Atlas de Kangxi constitue des éléments centraux du développement de la cartographie européenne. Au cours de leurs travaux, les jésuites français sont appelés à la correction de connaissances erronées. Par exemple, la localisation de la province de Liaodong, que les cartographes européens croient au Sud de la Grande Muraille, alors qu'elle se trouve au Nord de la fortification. À ce sujet, les jésuites français ont atteint, du moins en partie, leur mandat scientifique de l'Académie royale des sciences de Paris.

En plus d'étudier divers aspects de l'*Empire du Milieu*, Bouvet et Gerbillon sont désignés comme professeurs des sciences européennes pour l'empereur Kangxi. Entre 1690 et 1710, ces jésuites enseignent à Kangxi multiples connaissances scientifiques européennes, dont les mathématiques, l'astronomie, la médecine, la pharmacologie etc. Ils rédigent une série de d'autres traités scientifiques afin d'appuyer leurs enseignements. De plus, ils contribuent au projet de création d'un réseau d'académies chinoises<sup>435</sup>. Dans ce domaine, les efforts de

---

<sup>435</sup> Pour un comparatif des traditions scientifiques occidentale et chinoise, voir S. NAKAYAMA, *loc. cit.*, p. 195.

Fontaney sont notables, puisqu'il tente d'ériger un centre de recherche scientifique à Nankin, pouvant servir de relais entre la France et la Chine. Malheureusement, l'incompatibilité des structures chinoises avec ce projet en marque la fin.

Les jésuites français jouent également un rôle important dans les relations diplomatiques entre la Chine et la France, et entre la Chine et la Russie. D'abord, la mission française de 1685, financée par Louis XIV et instiguée par ses ministres Colbert et Louvois, vise à étendre l'influence de la France en Asie et mise sur les jésuites français pour mener cette mission. De plus, Bouvet et Fontaney sont choisis à tour de rôle pour porter le titre de représentants de l'empereur auprès de la France. Ils apportent des présents et informent les souverains sur leur homologue, établissant des liens directs entre les deux monarques français et chinois. Pour sa part, Gerbillon est sélectionné à titre d'interprète dans les négociations de paix entre la Chine et la Russie en 1689. Avec l'aide de son collègue jésuite Pereira, Gerbillon intervient à titre de traducteur latin-mandarin lors des conférences de paix et joue également un rôle d'intermédiaire culturel entre les deux conceptions diplomatiques diamétralement opposées des Russes et des Chinois. Grâce à son intervention indispensable et à celle de son collègue, les deux plénipotentiaires arrivent à se comprendre et signent la paix.

La prolifique production littéraire des jésuites français répond à une autre fonction : celle d'observateur de la Chine. Lors de leur séjour dans l'*Empire du Milieu*, les missionnaires ont rédigés beaucoup de descriptions de la Chine. Leurs écrits dressent un portrait de l'ensemble du royaume et de ses habitants, composant une image de la Chine qu'ils transmettent en France, puis en Europe, afin d'informer les lecteurs européens sur ce pays peu connu. En effet, cette image de la Chine, créée par les jésuites français, est idéalisée : un royaume puissant et très riche, dont les habitants révèrent et suivent les lois de la philosophie confucéenne. De surcroît, cet empire est dirigé par un empereur juste, paternaliste, protecteur du peuple, adroit dans la gestion de l'État et des finances, dressant l'image d'un roi sage. La Chine, sous la plume des jésuites, est un pays avancé, dont les sciences et l'élite lettrée sont estimées. L'objectif des missionnaires est d'illustrer ce pays tel une terre propice au développement du christianisme, dont l'empereur a officialisé la protection. En résumé, ils présentent une civilisation brillante, distinguée des nombreux peuples orientaux, agissant à titre de phare de l'Asie.

Les écrits des jésuites français figurent parmi les principales sources d'information sur la Chine impériale en Europe. La publication des *Nouveaux mémoires* de Lecomte, du *Portrait historique* de Bouvet, la *Description de la Chine* de Du Halde ainsi que des *Lettres édifiantes et curieuses* diffusent l'image de la Chine des jésuites aux lecteurs européens. La distribution de ces écrits contribue à l'émergence de la mode des chinoiseries et de la sinophilie en France et en Europe et influence plusieurs philosophes des Lumières, dont Montesquieu et Voltaire. De plus, leurs écrits et leurs études sur les différents aspects de la société et des sciences chinoises concourent à l'avancement des connaissances européennes sur la Chine et au développement de la sinologie religieuse.

## Bibliographie

### Sources

BOUVET, Joachim. *Portrait historique de l'empereur de la Chine, présenté au roy/par le p. J. Bouvet, de la Compagnie de Jésus, missionnaire de la Chine*. Estienne Michellet, premier imprimeur du roy, 1697.

CHARAS, Moysse. *Pharmacopée royale galénique et chymique*. Paris, chez l'Auteur [Version numérique de Gallica, portail en ligne de la Bibliothèque Nationale de France], 1676.

COLLANI, Claudia von. *Joachim Bouvet, S.J., Journal des voyages*. Taipei, Taipei Ricci Institute, 2005.

GERBILLON, Jean-François, dans DU HALDE, Jean-Baptiste. *Description géographique, historique, chronologique, politique, et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise, enrichie des cartes générales et particulières de ces pays, de la carte générale et des cartes particulières du Thibet, & de la Corée; & ornée d'un grand nombre de figures & de vignettes gravées en taille douce*. Paris, J-B Mercier, 1735, quatre volumes.

GERBILLON, Jean-François. « Lettre du père Gerbillon, Supérieur-Général des missions de la Chine À Pékin, en l'année 1705 ». Dans, *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères : mémoires de la Chine*, T.10, 1819.

FONTANEY, Jean de. « Lettre du père de Fontaney, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi, Tcheou-chan, 15 février 1703 », dans *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères : mémoires de la Chine*, T.9, 1819.

FONTANEY, Jean de. « Lettre du père de Fontaney, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi, Londres, le 15 janvier 1704 », dans *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères : mémoires de la Chine*, T.9, 1819.

LECOMTE, Louis. *Un jésuite à Pékin : nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine, 1687-1692*. Présenté par Frédérique TOUBOUL-BOUYEURE, Paris, Phébus, 1990. (Original 1696).

PEREIRA, Thomas. *Journal de Pereira*, texte portugais et traduction en anglais de J. SEBES, *The Jesuits and the Sino-Russian Treaty of Nerchinsk (1689). The Diary of Thomas Pereira*, Rome, Institutum historicum S.I. pp. 174-303.

PARDIES, Ignace-Gaston SJ. *Elements de Geometrie*. Paris, Chez Sebastien Mabre-Cramoisy [Version numérique de Gallica, portail en ligne de la Bibliothèque Nationale de France], 1671.

*Mémoires de l'Académie Royale des Sciences depuis 1666 jusqu'à 1699*. 11 vols, Paris, 1729-1733.

VOLTAIRE, *Textes sur la Chine*, Paris, Coda : Jean-Pierre Jackson, 2005-2007.

## **Ouvrages**

### *Histoire de la France et de l'Europe*

AMES, Glenn J. *Colbert, mercantilism, and the French quest for Asian trade*. DeKhalb, Northern Illinois Press University, 1996.

ASSAYAG, Jackie. *L'Inde fabuleuse : le charme discret de l'exotisme français (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*. Paris, Kimé, 1999.

BARBIN, Evelyne. *La révolution mathématique au XVII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Ellipses, 2006.

BELEVITCH-STANKEVITCH, Hélène. *Le goût chinois en France au temps de Louis XIV*. Genève, Slatkine Reprints, 1970.

BÉLY, Lucien. *La France moderne : 1498-1789*. Paris, Presses universitaires de France, 2003.

BERSANI, Jacques (dir.). *Histoire de France : la France monarchique*. Paris, Encyclopaedia Universalis, 2000.

BLACK, Jeremy. *From Louis XIV to Napoleon: the fate of a great power*. London, UCL Press, 1999.

BOIS, Jean-Pierre. *L'Europe à l'époque moderne : origines, utopies et réalités de l'idée d'Europe, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Armand Colin, 1999.

BURNS, William E. *The scientific revolution: an encyclopedia*. Santa Barbara, ABC-CLIO, 2001.

CAVALLO, Guglielmo et Roger CHARTIER (dir.). *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Paris, Seuil, 2001.

CHARTIER, Roger. *Culture écrite et société : l'ordre des livres (XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*. Paris, Albin Michel, 1996.

CHARTIER, Roger. *Lecteurs et lectures dans la France d'Ancien Régime*. Paris, Seuil, 1987.

CHARTIER, Roger. *Pratiques de la lecture*. Marseille, Rivages, 1985.



DAHAN-DALMEDICO, Amy et Jeanne PEIFFER. *Une histoire des mathématiques : routes et dédales*. Paris, Seuil, 1986.

DELUMEAU, Jean (dir.). *Une histoire du monde aux temps modernes*. Paris, Larousse, 2008.

DROZ, Jacques. *Histoire diplomatique de 1648 à 1919*. Paris, Dalloz, 2005 (3<sup>e</sup> édition).

DUBY, Georges. *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*. Paris, Gallimard, 1978.

DUBY, Georges. *Féodalité*. Paris, Gallimard, 1996.

ÉTIEMBLE, René. *L'Europe chinoise : de l'Empire romain à Leibniz*. T.1, Paris, Gallimard, 1988.

ÉTIEMBLE, René. *L'Europe chinoise : de la sinophilie à la sinophobie*. T.2, Paris, Gallimard, 1988.

EN COLLABORATION. *Histoire de France : la France monarchique*. Paris, Encyclopaedia Universalis, 2000.

EN COLLABORATION. *Encyclopaedia Universalis*. Paris, Encyclopaedia Universalis, 2008.

GRELL, Chantal. *Histoire intellectuelle et culturelle de la France du Grand siècle : 1654-1715*. Paris, Nathan, 2000.

HAROUËL, Jean-Louis et al. *Histoire des institutions de l'époque franque à la Révolution*, Paris, PUF, 1987.

HÉLIE, Jérôme. *Les relations internationales dans l'Europe moderne, 1453-1789*. Paris, Armand Colin, 2008.

LEBRUN, François. *L'Europe et le monde au XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Colin, 1990.

MANGUEL, Alberto. *Une histoire de la lecture*. Arles, Actes Sud, 1998.

MÉNAGER, Daniel. *Introduction à la vie littéraire du XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris, Bordas, 1997.

MÉNAGER, Daniel. *Diplomatie et théologie à la Renaissance*. Paris, PUF, 2001.

MERLIN, Hélène. *Public et littérature en France au XVII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Les Belles Lettres, 1994.

MINARD, Philippe. *La fortune du colbertisme : état et industrie dans la France des Lumières*. Paris, Fayard, 1998.

MINOIS, Georges. *Censure et culture sous l'Ancien régime*. Paris, Fayard, 1995.

PERNOT, Michel. *La Fronde*. Paris, Fallois, 1994.

PINOT, Virgile. *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France (1640-1740)*. Thèse présentée à la Faculté des Lettres pour le Doctorat ès-Lettres. Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1932.

RICHARDT, Aimé. *Colbert et le colbertisme*. Paris, Tallendier, 1997.

SALOMON-BAYET, Claire. *L'institution de la science et l'expérience du vivant : méthode et expérience à l'Académie royale des sciences, 1666-1793*. Paris, Flammarion, 2008.

SARMANT, Thierry et Mathieu STOLL. *Régner et gouverner : Louis XIV et ses ministres*. Paris, Perrin, 2010.

SAUPIN, Guy. *La France à l'époque moderne*. Paris, Armand Colin, 2000.

TOURNAND, Jean-Claude. *Introduction à la vie littéraire du XVII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Dunod, 1997.

VINCENT (dir.), Rose. *L'aventure des Français en Inde, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*. Paris, Kailash, 1995.

### Histoire de la Chine

BAI Shouyi (éd.). *Précis d'histoire de Chine*. Pékin, Éditions en Langues étrangères, 1988.

BALAZS, Étienne. *La bureaucratie céleste : recherches sur l'économie et la société de la Chine traditionnelle*. Paris, Gallimard, 1963.

BERNARD-GROUTEAU, Anne. *La Chine : histoire d'une civilisation millénaire*. Paris, Ellipses, 2011.

BÉSANGER, Serge. *Le défi chinois*. Paris, Alban, 1996.

BEURDELEY, Michel. *La porcelaine des Qing: famille verte et famille rose, 1644-1912*. Fribourg, Office du livre, 1986.

BOSSIÈRE, Mme Yves de Thomaz de. *Jean-François Gerbillion, S.J. (1654-1717) : un des cinq mathématiciens envoyés en Chine par Louis XIV*. Louvain, Louvain Chinese Studies, 1994.

BUCHANAN, Keith. *L'espace chinois, ses transformations des origines à Mao Zedong*. Paris, Armand Colin, 1973.

BUCKLEY EBREY, Patricia. *Cambridge illustrated history of China*. Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

BUCKLEY EBREY, Patricia. *China: a cultural, social, and political history*. Boston, Houghton Mifflin, 2006.

BUOYE, Thomas *et al.* *China: adapting the past, confronting the future*. Ann Arbor, MI : Center of Chinese Studies, University of Michigan, 2002.

CHENG, Anne. *Histoire de la pensée chinoise*. Paris, Seuil, 1997.

ELMAN, Benjamin A. *A cultural history of modern science in China*. Cambridge, Harvard University Press, 2006.

ELMAN, Benjamin A. *On their own terms: science in China, 1500-1900*. Cambridge, Harvard University Press, 2005.

EMERSON, Julie. *Porcelain stories: from China to Europe*. Seattle, Seattle Art Museum in association with University of Washington Press, 2000.

ÉTIEMBLE, René. *Les jésuites en Chine (1552-1773) : la querelle des rites*. Paris, Julliard, 1966.

FAIRBANK, John King. *China, a new history*. London, The Belknap Press of Harvard University Press, 1992.

GARRETT, Valery M. *Chinese Clothing: An Illustrated Guide*. Hong-Kong, Oxford University Press, 1994.

GENTELLE, Pierre (dir.). *Chine, peuples et civilisation*. Paris, Découverte, 2004.

GERNET, Jacques. *Le monde chinois*. Paris, Armand Colin, (1972, 1999, 2003) 2005.

GERNET, Jacques. *La société et la pensée chinoises aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : résumés des cours et séminaires au Collège de France. Chaire d'histoire intellectuelle et sociale de la Chine*. Paris, Fayard, 2007.

GERNET, Jacques. *L'intelligence de la Chine : le social et le mental*. Paris, Gallimard, 1994.

GIPOULOUX, François. *La Méditerranée asiatique : villes portuaires et réseaux marchands en Chine, au Japon et en Asie du sud-est, XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*. Paris, CNRS, 2009.

HSÜ, Immanuel C.Y. *The Rise of Modern China*. New York/Oxford, Oxford University Press, 1990.

JARRY, Madelaine. *Chinoiseries : le rayonnement du goût chinois sur les arts décoratifs des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Fribourg, Office du livre et Paris, Éditions Vilo, 1981.

LAFOND, Jean-Philippe. *La bureaucratie impériale chinoise sous le regard jésuite aux 16<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles*. Québec, Mémoire de maîtrise présenté à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval, 2010.

LANDRY-DERON, Isabelle. *La preuve par la Chine : la « Description » de J.-B. Du Halde, jésuite, 1735*. Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2002.

LEQUILLER, Jean. *Nouveaux mondes d'Asie, La Chine et le Japon du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours*. Paris, PUF, 1974.

LOMBARD, Denys et Jean AUBIN (dir.), *Marchands et hommes d'affaires asiatiques dans l'Océan Indien et la Mer de Chine 13<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles*, Paris, Éditions des hautes études en sciences sociales, 1988.

MARTZLOFF, Jean-Claude. *A history of chinese mathematics*. New York, Springer, 2006.

MCMAHON, Keith. *Polygamy and Sublime Passion: Sexuality in China on the Verge of Modernity*. Honolulu, University of Hawaii Press, 2010.

NEEDHAM, Joseph. *La tradition scientifique chinoise*. Paris, Hermann, 1974.

SHAUGHNESSY, Edward (dir.). *La Chine*. Köln, Evergreen, 2007.

SPENCE, Jonathan D. *Emperor of China: Self-portrait of K'ang-Hsi*. New York, Vintage Books Edition, 1988.

SPENCE, Jonathan D. *La Chine imaginaire : la Chine vue par les Occidentaux, de Marco Polo à nos jours*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000.

TAMNEY, Joseph B. *Confucianism and spiritual traditions in modern China and beyond*. Leiden/Boston, Brill, 2011.

TEMPLE, Robert. *Le génie de la Chine : 3 000 ans de découvertes et d'inventions*. Arles, P. Picquier, 2007.

WAKEMAN, Frederic. *The Great Enterprise: The Manchu Reconstruction of Imperial Order in Seventeenth-century China*. University of California Press, 1985.

WARDY, Robert. *Aristotle in China: Language, Categories and Translation*. Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

WILL, Pierre-Étienne. *Bureaucratie et famine en Chine au 18<sup>e</sup> siècle*. Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1980.

### Histoire religieuse

BERGERON, Marie-Ina. *Le christianisme en Chine : approches et stratégies*. Lyon, Chalet, 1977.

BERVAL, René de. *Présence du bouddhisme*. Paris, Gallimard, 1987.

BROCKEY, Liam Matthew. *Journey to the East: the Jesuit Mission to China, 1579-1724*. Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2007.

DEHERGNE, Joseph. *Répertoire des jésuites de Chine de 1552 à 1800*. Letouzey et Ané, Paris, 1973.

DUCORNET, Étienne. *L'Église de la Chine*. Paris, Cerf, 2003.

DUCORNET, Étienne. *Matteo Ricci, le lettré d'Occident*. Paris, Cerf, 1992.

DUTEIL, Jean-Pierre. *Le mandat du Ciel : le rôle des jésuites en Chine*. Arguments, Paris, 1994.

GERNET, Jacques. *Le christianisme en Chine : action et réaction*. Gallimard, Paris, 1982.

HALÉVY, Marc. *Taoïsme*. Paris, Eyrolles, 2009.

LAURENTIN, René. *Chine et christianisme : après les occasions manquées*. Paris, Desclée de Brouwer, 1977.

LI, Shenwen. *Stratégies missionnaires des jésuites français en Nouvelle-France et en Chine au XVII<sup>e</sup> siècle*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2001.

MASPERO, Henri. *Taoïsme et les religions chinoises*. Paris, Gallimard, 1971.

PFISTER, Louis. *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de Chine, 1552-1773*. Chang-Hai (Shanghai), 1934.

SPENCE, Jonathan D. *Emperor of China: Self-portrait of K'ang-hsi*. New York, Vintage Books Edition, 1988.

STANDAERT, Nicolas. *Handbook of Christianity in China*. Leiden, Brill, 2001.

TSING-SING, Louis Wei. *Le Saint-Siège et la Chine : de Pie XI à nos jours*. Sotteville-lès-Rouen, A. Allais, 1971.

VAN GRASDORFF, Gilles. *La belle histoire des Missions étrangères, 1658-2008*. Paris, Perrin, 2007.

### Relation Chine-Occident

BAI, Zhimin. *Les voyageurs français en Chine aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris, L'Harmattan, 2007.

BENNINGSEN, Alexandre. *Russes et Chinois avant 1917*. Paris, Flammarion, 1974.

- BOOTHROYD, Ninette et al. *Le voyage en Chine : anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Âge à la chute de l'empire chinois*. Paris, R. Laffont, 1992.
- BOULET, Katie. *Commerce du thé sino-britannique (1784-1850) : la chute du monopole chinois*. Québec, mémoire présenté à la Faculté des Lettres de l'Université Laval, 2009.
- DÉTRIE, Muriel. *France-Chine : quand deux mondes se rencontrent*. Paris, Gallimard, 2004.
- FAVIER, René. *Les Européens et les Indes orientales au XVIII<sup>e</sup> : aspects maritimes, commerciaux et coloniaux*, Paris, Ophrys, 1997.
- FRÈCHES, Josée. *La sinologie*. Paris, Presses universitaires de France, 1975.
- GREGORY, John S. *The West and China since 1500*. New York, Palgrave Macmillan, 2003.
- HAUDRÈRE, Philippe. *La Compagnie française des Indes au XVIII<sup>e</sup> siècle (1719-1795)*. Paris, Librairie de l'Inde, 1987.
- JAMI, Catherine et Hubert DELAHAYE. *L'Europe en Chine : interactions scientifiques, religieuses et culturelles aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris, Collège de France, 1993.
- JANVIER, Marie-Hélène. *Une confrontation du discours missionnaire et philosophique : l'interprétation de l'image de la Chine par Montesquieu et Voltaire, 1721-1776*. Mémoire déposé à la Faculté des Lettres de l'Université Laval, Québec, 2014.
- JARRY, Madelaine. *Chinoiseries : le rayonnement du goût chinois sur les arts décoratifs des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Fribourg, Office du livre et Paris, Éditions Vilo, 1981.
- LABURTHE-TOLRA, Philippe. *Pairault, Claude & Benoist, Jean. – Portrait d'un jésuite en anthropologie. Entretiens*. Paris, Karthala-Yaoundé, Presses de l'UCAC, 2001.
- LEBLANC, Charles. *Profession sinologue*. Montréal, Presse de l'Université de Montréal, 2007.
- LEGOHÉREL, Henri. *Histoire du droit international public*. Collection *Que sais-je?* Paris, PUF, 1996.
- MARQUES, Antonio Henrique R Oliveira. *Histoire du Portugal et de son empire colonial*. Paris, Kathala, 1998.
- MIASNIKOV, Vladimir S. *The Ch'ing Empire and the Russian State in the 17th Century*. Moscou, Progress Publishers, 1985.
- MUNGELLO, David E. *Curious land: Jesuit accommodation and the origins of sinology*. Stuttgart, F. Steiner Verlag Wiesbaden, 1985.

NEEDHAM, Joseph. *Dialogue des civilisations Chine-Occident : pour une histoire œcuménique des sciences*. Paris, La Découverte, 1991.

PAINE, Sarah C. *Imperial rivals: China, Russia and their disputed frontier, 1858-1924*. Armonk/New York, M.E. Sharpe, 1996.

PEREIRA, Jacques. *Montesquieu et la Chine*. Paris, L'Harmattan, 2008.

REED, Marcia et Paola DEMATTÈ (ed.). *China on paper: European and Chinese works from the late sixteenth to the early nineteenth century*. Los Angeles, Getty Research Institute, 2007.

SCHMUTZ, Georges-Marie. *La sociologie de la Chine : matériaux pour une histoire 1748-1989*. Berne, P. Lang, 1993.

SONG, Shun-Ching. *Voltaire et la Chine*. Aix-en-Provence, Université de Provence, 1989.

TRUYOL Y SERRA, Antonio. *Histoire du droit international public*. Paris, Economica, 1995.

WILLS, John Elliot. *China and maritime Europe, 1500-1800: trade, settlement, diplomacy and missions*. Cambridge et New York, Cambridge University Press, 2010.

## **Articles**

BÉLY, Lucien (dir.). *L'invention de la diplomatie, Moyen Âge-Temps modernes*. Paris, PUF, 1998.

CARTIER, Michel. «La Chine vue par Matteo Ricci» dans Actes du I<sup>er</sup> colloque international de sinologie, *Les rapports entre la Chine et l'Europe au temps des Lumières*. Les belles lettres et Cathasia, Paris, 1980. pp. 39-52.

CARTIER, Michel. « Les usages de la Chine dans les polémiques européennes du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle » dans *Chine, Europe, Amérique : rencontre et échanges de Marco Polo à nos jours*, Québec, PUL, 2009, pp. 25-46.

CARTIER, Michel. « Introduction : Entre sinophobie et sinophilie », dans Michel CARTIER (dir.). *La Chine entre amour et haine, Actes du VII<sup>e</sup> colloque de sinologie de Chantilly*. Paris, Desclée de Brouwer, 1998.

CHAN, Wing-Tsit. « La voie de la sagesse : philosophie et religion chinoises », dans Arnold TOYNBEE (dir.). *La Chine d'hier à aujourd'hui*. Paris et Bruxelles, Elsevier, 1981.

CHARTIER, Roger. « La circulation de l'écrit dans les villes françaises, 1500-1700 ». Dans les actes du colloque *Livre et lecture en Espagne et en France sous l'Ancien Régime*. 17-19 novembre 1980, Paris, A.D.P.F., 1981.

COLLANI, Claudia von. « Le père Joachim Bouvet et le mandement du vicaire apostolique Charles Maigrot », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du V<sup>e</sup> colloque international de sinologie : succès et échecs de la rencontre Chine et occident du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Les Belles Lettres, 1993.

COLLANI, Claudia von. « Un légation à Rome manqué- Joachim Bouvet et Sabino Mariani », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du VI<sup>e</sup> colloque international de sinologie : Images de la Chine : le contexte occidental de la sinologie naissante*. Paris, Les Belles Lettres, 1995.

COLLANI, Claudia von. « La chronologie chinoise, base de la méthode missionnaire du P. Joachim Bouvet, S.J. », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly). *Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de sinologie : Chine et Europe : évolution et particularités des rapports Est-Ouest du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Les Belles Lettres, 1991.

CREMER, R. D. « From Portugal to Japan: Macau's Place in the History of World Trade », dans R.D. CREMER (ed.). *Macau, city of commerce and culture*. Hong Kong, UEA Press, 1987.

DE FRANCESCHI, Anne-Sophie. « Un jésuite à la Chine : le père Alexandre de Rhodes entre récit de pèlerinage et mission ». Dans POIRIER, Guy et al. *De l'Orient à la Huronie : du récit de pèlerinage au texte missionnaire*. Québec, PUL, 2011.

DEHERGNE, Joseph. « Un grand français : Parrenin, 1665-1741 », dans *Revue Nationale chinoise*. 1943.

DEHERGNE, Joseph S.J. « Un envoyé de l'empereur K'ang-Hi à Louis XIV : le père Joachim Bouvet (1656-1730) », dans *Bulletin de l'Université l'Aurore*, no.3, 1943.

DEHERGNE, Joseph. « Les historiens jésuites du taoïsme », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly). *Actes du colloque international de sinologie : la mission française de Pékin aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris, Les Belles Lettres, 1976.

DEMEL, Walter. « The "national" images of China in different european countries, CA. 1550-1800 », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly). *Actes du VI<sup>e</sup> colloque international de sinologie : Images de la Chine : le contexte occidental de la sinologie naissante*. Paris, Les Belles Lettres, 1995.

DUTEIL, Jean-Pierre. « Les jésuites français et la transmission des sciences et des techniques entre Chine et Europe aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ». Dans CESARI, Laurent et Denis VARASCHIN. *Les relations franco-chinoises au vingtième siècle et leurs antécédents*. Arras, Artois Presses Université, 2003.

DUTEIL, Jean-Pierre. « L'implantation économique des Européens en Chine aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles ». *Clio*, 2004.



ELMAN, Benjamin. «Political, Social and Cultural Reproduction via Civil Service Examinations in Late Imperial China». Dans *The Journal of Asian Studies*. Vol. 50, No.1, Feb. 1991. pp. 7-28.

GATTY, J. « Les recherches de Joachim Bouvet (1656-1730) », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du colloque international de sinologie : la mission française de Pékin aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris, Les Belles Lettres, 1976.

GERNET, Jacques. « La Politique de conversion de Matteo Ricci en Chine ». Dans *Archives de sciences sociales des religions*. No. 36, 1973.

GLAHN, E. « Les caractères : l'écriture chinoise à travers les âges et les cultures », dans Arnold TOYNBEE (dir.). *La Chine d'hier à aujourd'hui*. Paris et Bruxelles, Elsevier, 1981.

HAN, Qi. « Knowledge and Power: A Social History of the Transmission of Mathematics between China and Europe during the Kangxi Reign (1662-1722) ». *Proceedings of the International Congress of Mathematicians*. Seoul, 2014.

HAN, Qi. « Patronage scientifique et carrière politique, Li Guangdi entre Kangxi et Mei Wending ». Dans *Études chinoises*, vol. XVI, no.2, 1997.

HAUDRÈRE, Philippe. « L'ouverture de la route du commerce maritime entre la France et la Chine », dans En collaboration. *La soie et le canon : France-Chine, 1700-1860*. Paris, Gallimard, 2010.

HERSON, Lawrence J. « China's Imperial Bureaucracy: it's Direction and Control », dans *Public Administration Review*. Vol 17. No. 1. Winter. 1957.

HSÜ, Immanuel C.Y. « The tributary system: the meeting of the Western and Eastern families of nations », dans Immanuel C.Y. HSÜ, *Readings in modern Chinese history*, New York/London/Toronto, Oxford University Press, 1971.

JAMI, Catherine. « Pékin au début de la dynastie Qing : capitale des savoirs impériaux et relais de l'Académie royale des sciences de Paris ». Dans *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*. N° 55-2, 2008/2.

JAMI, Catherine. « L'histoire des mathématiques vue par les lettrés chinois (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles) : tradition chinoise et contribution européenne. ». Dans JAMI Catherine et Hubert DELAHAYE, *L'Europe en Chine : interactions scientifiques, religieuses et culturelles aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : actes du colloque de la Fondation Hugot (14-17 octobre 1991)*. Paris, Collège de France, Institut des hautes études chinoises, 1993.

JAMI, Catherine. « From Louis XIV's court to Kangxi's court: an institutional analysis of the french jesuit mission (1688-1722) », dans *International conference on the history of science in East Asia*. 1995.

JAMI, Catherine. « Experts en sciences mathématiques et projets impériaux sous le règne de Kangxi ». Dans *Revue de synthèse*. tome 131, 6<sup>e</sup> série, n° 2, 2010.

JAMI, Catherine. « Teachers of mathematics in China: the Jesuits and their textbooks (1580-1723) ». *Archives internationales d'histoire des sciences*. 52, 2002.

JAVARY, Geneviève. « Le père Bouvet a-t-il retrouvé Pythagore en Chine », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly). *Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de sinologie : Chine et Europe : évolution et particularités des rapports Est-Ouest du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Les Belles Lettres, 1991.

KESSLER, Lawrence D. « Ethnic composition of provincial leadership during the Ch'ing Dynasty », dans Immanuel C.Y. HSÜ. *Readings in modern Chinese history*. New York/London/Toronto, Oxford University Press, 1971.

LANDRY-DERON, Isabelle. « Les Mathématiciens envoyés en Chine par Louis XIV en 1685 ». Dans *Archives for the History of Exact Science*, 55, 2001.

LANDRY-DERON, Isabelle. « Les Mathématiciens envoyés en Chine par Louis XIV en 1685 ». *Archives for the History of Exact Science*, 55, 2001.

LANDRY-DERON, Isabelle. « L'ombre portée par l'ouvrage de Du Halde sur les premiers sinologues français non missionnaires », dans Michel CARTIER (dir.). *La Chine entre amour et haine, Actes du VII<sup>e</sup> colloque de sinologie de Chantilly*. Paris, Desclée de Brouwer, 1998.

LI, Shenwen. « Les jésuites et l'image de la France en Chine aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles », dans Paul SERVAIS (dir.), *Entre Mer de Chine et Europe. Migrations des savoirs, transfert des connaissances, transmission des sagesses du 17<sup>e</sup> au 21<sup>e</sup> siècle*, Louvain-la-Neuve, Bruyant-Academia, 2011.

LI, Shenwen et Carl DÉRY. « L'Empire du Milieu au tournant du XVII<sup>e</sup> siècle ». Dans Michel De Waele et Martin Paquet (dir.). *Québec, Champlain, le monde*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2008.

LI, Shenwen. « La signature du traité de Nerchinsk en 1689 entre la Chine et la Russie : les jésuites comme interface culturelle ». Dans SERVAIS, Paul (Ed.). *Entre puissance et coopération : les relations diplomatique entre l'Orient et l'Occident du 17<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle*. Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2007.

LIN Tong-Yang. « Aperçu sur la mappemonde de Ferdinand Verbiest le K'un-YÜ-CH'ÜAN-T'U », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly). *Actes du V<sup>e</sup> colloque international de sinologie : succès et échecs de la rencontre Chine et occident du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Les Belles Lettres, 1993.

MARKS, Robert. *Tigers, rice, silk and silt: environment and economy in late imperial south China*. Cambridge and New York, Cambridge University Press, 1998.

MARTZLOFF, Jean-Claude. « Espace et temps dans les textes chinois d'astronomie et de technique mathématique astronomique aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ». Dans, *L'Europe en Chine : interactions scientifiques, religieuses et culturelles aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : actes du colloque de la Fondation Hugot (14-17 octobre 1991)*. Paris, Collège de France, Institut des hautes études chinoises, 1993.

MARTZLOFF, Jean-Claude. « Notes sur les traductions chinoises et mandchoues des éléments d'Euclide effectuées entre 1690 et 1723 », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly), *Actes du V<sup>e</sup> colloque international de sinologie : succès et échecs de la rencontre Chine et occident du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Les Belles Lettres, 1993.

MCCUNE, Shannon. « Jean-Baptiste Régis, S.J., an extraordinary cartographer », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly). *Actes du IV<sup>e</sup> colloque international de sinologie : Chine et Europe : évolution et particularités des rapports Est-Ouest du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Les Belles Lettres, 1991.

MCCMAHON, Keith. « The Institution of Polygamy in the Chinese Imperial Palace ». *The Journal of Asian Studies*. Vol. 72, No. 4 (November) 2013.

MELLET, Caroline et Paul-Alexis MELLET. « La marmite renversée » : construction discursive et fonctionnement argumentatif d'une insulte dans les polémiques des guerres de religion (1560-1600) ». Dans la revue en ligne *Argumentation & Analyse du discours* [<http://aad.revues.org/1273?lang=en>, page consultée le 07/10/2013].

MILLAR, Ashley E. "Revisiting the sinophilia/sinophobia dichotomy in the European enlightenment through Adam Smith's 'duties of government'". *Asian Journal of Social Science*, 38 (5), 2010. pp. 716-737.

PEI, Huang. « Aspect of Ch'ing Autocracy: An institutional study, 1644-1735 ». Dans Immanuel C.Y. HSÜ (ed.). *Readings in modern chinese history*, New York/London/Toronto, Oxford University Press, 1971.

PROVOST, Georges. « Les jésuites au XVIII<sup>e</sup> siècle ». Dans, en collaboration, *La soie et le canon : France-Chine, 1700-1860*, Paris, Gallimard, 2010.

ROCHE, Daniel. « Les pratiques de l'écrit dans les villes françaises du XVIII<sup>e</sup> siècle ». Dans Roger CHARTIER (dir.). *Pratiques de la lecture*. Paris, Payot & Rivages, 2003.

RULE, Paul. « Kangxi and the Jesuits: Missed Opportunity of Futile Hope? ». Dans LI, Shenwen. *Chine, Europe, Amérique : rencontres et échanges de Marco Polo à nos jours*. Québec, PUL, 2010.

RULE, Paul. « The tarnishing of the image : from sinophilia to sinophobia », dans Michel CARTIER (dir.). *La Chine entre amour et haine, Actes du VII<sup>e</sup> colloque de sinologie de Chantilly*. Paris, Desclée de Brouwer, 1998.

SAINSAULIEU, J. « Le confucianisme des Jésuites », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly). *Actes du colloque international de sinologie : la mission française de Pékin aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris, Les Belles Lettres, 1976.

TINGUELY, Frederic. « Stratégie missionnaire et casuistique. Le sens du relatif dans la culture jésuite (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) », dans POIRIER, Guy et al. *De l'Orient à la Huronie : du récit de pèlerinage au texte missionnaire*. Québec, PUL, 2011.

TOYNBEE, Arnold (dir.). *La Chine d'hier à aujourd'hui*. Paris et Bruxelles, Elsevier, 1981.

TSING-SING, Louis Wei. « Louis XIV et K'ang-hi : l'épopée des missionnaires français du grand siècle en Chine ». Schöneck/ Beckenried, *Nouvelle Revue de science missionnaire*, 1963.

WATSON, Walter. « Interprétations de la Chine à l'époque des Lumières : Montesquieu et Voltaire ». Dans Actes du II<sup>e</sup> colloque international de sinologie. *Les rapports entre la Chine et l'Europe au temps des Lumières*. Les belles lettres et Cathasia, Paris, 1980. pp. 15-37.

WIEST, Jean-Paul. « Les jésuites français et l'image de la Chine au XIX<sup>e</sup> siècle », dans Michel CARTIER (dir.). *La Chine entre amour et haine, Actes du VII<sup>e</sup> colloque de sinologie de Chantilly*. Paris, Desclée de Brouwer, 1998.

WIDMAIER, Rita, « Leibniz and China: from natural theology to true philosophy », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly). *Actes du VI<sup>e</sup> colloque international de sinologie : Images de la Chine : le contexte occidental de la sinologie naissante*. Paris, Les Belles Lettres, 1995.

WILL, Pierre-Étienne. « Appareil d'État et infrastructure économique dans la Chine prémoderne ». Dans LEW, Roland et François THIERRY. *Bureaucraties chinoises*. Paris, L'Harmattan, 1986.

WITEK, John W. S.J. « Claude Visdelou and the chinese paradox », dans C.E.R.I.C. (Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de Chantilly). *Actes du VI<sup>e</sup> colloque international de sinologie : Images de la Chine : le contexte occidental de la sinologie naissante*. Paris, Les Belles Lettres, 1995.

ZHAN Shi, « L'image de la Chine dans la pensée européenne du XVIII<sup>e</sup> siècle : de l'apologie à la philosophie pratique », dans *Annales historiques de la Révolution française*, 347 (janvier-mars 2007), Varia, pp. 2-14.

ZHANG, Xiping. « Les études sur le *Yijing* au début de la dynastie Qing : un dialogue culturel entre l'Orient et l'Occident ». Dans, LI, Shenwen. *Chine, Europe, Amérique : rencontres et échanges de Marco Polo à nos jours*. Québec, PUL, 2010.